This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

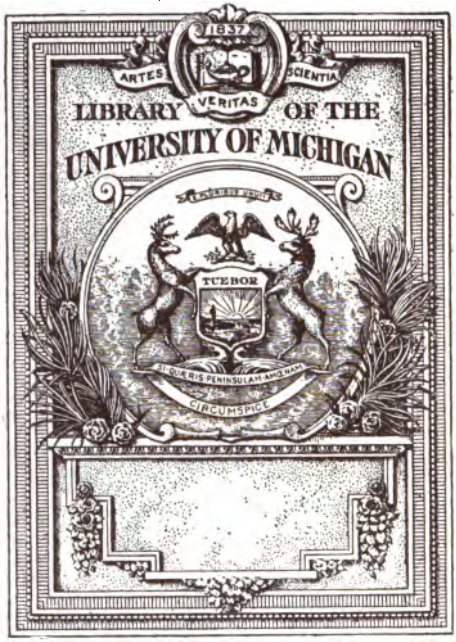
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

G
460
.M77
v.1

[illegible]
[illegible], 1788 - 1861.

VOYAGE

DANS LES

CINQ PARTIES DU MONDE.

EUROPE.

TOME I.

(Accompagné de sept Cartes.)

OUVRAGES DE M. ALBERT-MONTÉMONT.

LETTRES SUR L'ASTRONOMIE, *deuxième édition*, revue par M. Bouvard, membre de l'Institut royal de France. 4 vol. in-18, avec des notes, des planches et des vignettes. Prix. . . . . 12 fr.

VOYAGE AUX ALPES ET EN ITALIE, ou description des Alpes et de l'Italie supérieure, y compris Gênes et Venise, *deuxième édition*, considérablement revue, et augmentée d'un troisième volume. Prix des 3 vol. in-18, avec une carte et des vignettes. 10

LES PLAISIRS DE L'ESPÉRANCE, poëme traduit de l'anglais en vers français, avec le texte en regard, *deuxième édition*. Un vol. in-18. Prix. 3

LES PLAISIRS DE LA MÉMOIRE, poëme traduit de l'anglais en vers français, avec le texte en regard. Un vol. in-18. Prix. 3

GRAMMAIRE GÉNÉRALE, en neuf langues comparées. 2 vol. in-8°. Prix. . . . . 00.

Imprimerie de SELLIGUE,
rue des Jeûneurs, n.14.

VOYAGE

DANS LES

CINQ PARTIES DU MONDE,

OU L'ON DÉCRIT

LES PRINCIPALES CONTRÉES DE LA TERRE, LES CURIOSITÉS NATURELLES, INDUSTRIELLES, SCIENTIFIQUES OU LITTÉRAIRES, LES MŒURS ET COUTUMES DES NATIONS, LES RICHESSES, LES FORCES, LES CULTES, LES GOUVERNEMENS, AVEC LES NOTABILITÉS, LES VILLES ET LES POPULATIONS DES DIFFÉRENS ÉTATS;

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT.

TOME PREMIER.

EUROPE.

Première Partie.

Paris,

SELLIGUE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE ET ÉDITEUR,
Rue des Jeûneurs, n° 14.

CHARLES-BÉCHET, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, n° 57.

1828.

A MONSIEUR

Le Baron de Ferussac,

OFFICIER SUPÉRIEUR AU CORPS ROYAL D'ÉTAT-MAJOR, CHEVALIER DE SAINT-LOUIS ET DE LA LÉGION-D'HONNEUR, DIRECTEUR DU BULLETIN UNIVERSEL DES SCIENCES ET DE L'INDUSTRIE.

Hommage
d'estime et de respect

DE L'AUTEUR.

384773

INTRODUCTION.

Utilité des Voyages. — Coup d'œil géographique et statistique sur l'ensemble du Globe.

Multum in paucis.

C'est aux voyages que nous devons la connaissance du globe; nous leur devons aussi les différens progrès de la civilisation universelle.

Et d'abord, il suffit de jeter un coup d'œil sur l'histoire pour être convaincu de la première de ces deux vérités. Qu'était

INTRODUCTION.

Utilité des Voyages. — Coup d'œil géographique et statistique sur l'ensemble du Globe.

Multum in parvo.

C'est aux voyages que nous devons la connaissance du globe; nous leur devons aussi les différens progrès de la civilisation universelle.

En effet, il suffit de jeter un coup d'œil sur l'histoire pour reconnaître que la jeunesse de ces deux siècles, qu'on

la terre aux yeux des peuples, avant que de hardis explorateurs l'eussent parcourue? Certaines nations la croyaient plate et limitée par des abîmes; d'autres la disaient entourée par un fleuve, nommé fleuve Océan; quelques-unes la faisaient creuse comme un bateau; presque toutes la regardaient comme le centre immobile de l'univers.

Les Grecs apprirent des Egyptiens, qui, peut-être, l'avaient appris des Indiens, que la terre était ronde. Thalès communiqua cette idée à Pythagore, qui rapporta de ses longs voyages la connaissance non moins importante de l'obliquité de l'écliptique, laquelle devait bientôt expliquer le phénomène des saisons. Philolaüs, devançant son siècle et la postérité, osa même, environ 450 ans avant Jésus-Christ, penser et écrire que la terre tournait autour du soleil. La vieillesse de Platon, qui, instruit par de nombreux voyages, avait aussi dépassé la limite des

connaissances de ses contemporains, servit à le confirmer dans cette opinion, et il paraît avoir connu les deux mouvemens de notre globe, l'un de rotation sur lui-même, l'autre de révolution autour du soleil; mouvemens que Ptolémée nia plus tard, ce qui devait reculer de quatorze cents ans le triomphe de la vérité.

L'astronomie allait révéler, par des observations d'éclipses de lune et par le cours des astres, la sphéricité de la terre; mais le voyage de circonnavigation par Magellan dissipa bien mieux tous les doutes des esprits incrédules. D'autres voyageurs sur terre s'aperçurent également de cette sphéricité par la disparition des étoiles qui brillaient tout à l'heure sur leurs têtes, et qui venaient successivement faire place à un autre champ parsemé d'astres analogues, mais autrement disposés. En outre, sur les ondes, quand ils s'étaient éloignés des rivages, les hautes montagnes de la côte avaient les der-

truction et des lumières nouvelles; le commerce reçut une rapide extension, les préjugés s'affaiblirent, les villes s'émancipèrent, les chartes prirent naissance, et en moins de deux siècles la servitude fut presque abolie, depuis que Louis VII et Philippe, son frère, avaient proclamé dans leurs ordonnances que *la nature a fait tous les hommes égaux.* Cet affranchissement améliora la société; les formes judiciaires furent également régularisées et adoucies; Henri Ier, roi d'Angleterre, défendit les combats singuliers; et saint Louis substitua définitivement une procédure par la voie des *preuves* à celle du *combat.* Les progrès de la raison et la culture des lettres polirent de plus en plus les mœurs; les relations commerciales établirent le droit des gens; l'industrie amena de nouveaux échanges soit de bras, soit de machines; des ouvriers flamands passèrent en Angleterre qui leur dut ses manufactures,

pendant que l'ingénieux Guttemberg et ses émules propageaient la découverte d'un art qui devait répandre des flots de lumière sur les nations. Si quelques-unes sont demeurées stationnaires au milieu du mouvement général, c'est parce qu'elles ont refusé de se mettre en rapport avec les autres peuples ; et même les Chinois ne doivent l'exactitude de leur calendrier qu'à des missionnaires venus de France ou de Portugal à Pékin.

D'où vient que les nations européennes, en tête desquelles il faut placer l'Angleterre et la France, sont si avancées dans la voie de la civilisation ? c'est que leurs habitans ont beaucoup voyagé, et qu'ils voyagent bien plus encore. L'Amérique n'est-elle pas une conquête des voyages ? une grande portion de l'Afrique et presque toute l'Asie nous seraient inconnues, sans les voyages de terre et de mer des Européens. D'où vient, enfin, que l'Asie, et surtout l'Afrique, sont encore plongées

dans une espèce d'abrutissement moral ? c'est que leurs habitans n'ont rien vu que leurs foyers, et, soit orgueil, soit impuissance, ne profitent point des connaissances qu'y portent les étrangers.

Insister plus long-temps sur l'utilité des voyages et sur leurs résultats, serait plaider une cause déjà gagnée.

Mais, à cet égard, une réflexion nous a frappés : la collection de tous les voyages qui ont paru depuis la renaissance des lettres et la découverte de l'Amérique, formeraient seule une très-nombreuse bibliothèque. Cette masse de livres n'est pas en rapport avec la fortune ni avec les momens de la presque totalité de ceux qui lisent. Sur douze millions de personnes qui savent lire maintenant en France, il n'y en a pas mille, peut-être, qui soient à même d'acquérir et de comprendre une si énorme quantité d'ouvrages : de là le besoin des abrégés.

C'est ce besoin qui nous décide aujour-

d'hui à soumettre au public une suite de lettres en prose et en vers, sur les cinq parties du monde. Bien que nous soyons, dans ces mêmes lettres, censés avoir parcouru tous les coins de l'univers, chose impossible à un seul homme, et que jamais on ne verra, nos lecteurs comprendront aisément qu'elles sont tout simplement un résumé des voyages les plus intéressans, anciens et modernes; encore avons-nous cru devoir limiter notre cadre à six volumes in-18, c'est-à-dire deux volumes pour l'Europe, et un pour chacune des autres parties du monde, ce qui nous obligera nécessairement à ne signaler que les faits les plus saillans et les contrées les plus dignes d'intérêt, sans nous astreindre à tout montrer, à tout décrire, ni à tout indiquer; un voyage substantiel et rapide, comme le nôtre, ne pouvant être une complète analyse ni un traité géographique.

Nous commencerons par décrire l'Eu-

rope, sur laquelle notre première lettre offrira quelques généralités. Nous allons ici, comme préliminaire, en donner de pareilles sur l'ensemble de la terre.

La terre, dont la sphéricité, pour être saisie d'un regard, a été partagée en deux hémisphères, l'hémisphère oriental ou l'ancien continent, divisé en trois parties du monde, l'Asie, l'Afrique et l'Europe; et l'hémisphère occidental ou le nouveau monde, outre l'Océanie, formée des grandes îles qui ne tiennent ni à l'ancien ni au nouveau continent; la terre, disons-nous, ce point de 9 mille lieues de circonférence, imperceptible dans l'univers céleste, a une superficie d'environ 25,796,000 lieues carrées; sur ce nombre total, il y a environ 19 millions de lieues occupées par les mers, et le restant par les terres, c'est-à-dire un peu plus de 6 millions de lieues carrées; c'est un peu plus du tiers du globe, dont il n'y a qu'un quart seulement d'habité.

Les deux continens ou hémisphères contribuent à ce total de lieues carrées, dans les proportions suivantes :

	Mers.	Terres.
Ancien continent,	8,290,500.	4,602,500
Nouveau continent,	10,623,000.	2,280,000
	18,913,500.	6,882,500
Total approximatif.	25,796,500 lieues carrées.	

En traitant de chaque partie du monde, nous dirons pour combien elles entrent dans ce même total.

Par sa forme allongée, le nouveau continent éprouve bien plus que l'ancien les bienfaisans effets de l'atmosphère océanique, laquelle tempère l'excès de la chaleur et du froid. Il a aussi un plus grand nombre de rivières et de lacs. Dans les deux hémisphères, il est en outre à observer que les régions méridionales finissent à une plus grande distance du pôle

austral que les régions du nord ne sont éloignées du pôle arctique; et quoique les deux extrémités soient glacées, il reste encore assez de chaleur vers le sud pour qu'il y naisse une belle race d'hommes, tels que les Patagons en Amérique, tandis que l'extrémité boréale des deux continens ne présente qu'une race petite et rabougrie, comme les Lapons, les Samoyèdes et les Eskimaux. Quant au centre des deux continens, la chaleur y est moins forte en Amérique, parce que des plateaux très-élevés s'y trouvent près de l'équateur.

Les deux hémisphères ont encore des traits généraux qui les distinguent l'un de l'autre : dans l'ancien vous trouvez de grands déserts, de vastes steppes, les plus grands animaux, de vieilles cités; dans le nouveau, des tribus peu nombreuses de sauvages, des colonies civilisées, des animaux moins grands et tout différens, et des villes entièrement nouvelles.

Parmi les grandes mers ou mers com-

munes aux cinq parties du monde, et qui cachent les plus grands de tous les êtres créés, il faut citer l'océan Atlantique, le grand océan ou la mer Pacifique ou mer du Sud, et les deux océans des deux pôles. Ces deux derniers furent ignorés des anciens, l'océan Atlantique ne fut par eux connu qu'en partie, et le grand océan ne le fut presque point. On est redevable de sa découverte aux Portugais, et d'abord à Vasco de Gama, qui, ayant trouvé un passage au cap de Bonne-Espérance, pénétra le premier dans la mer du Sud. La description de chaque partie du monde nous conduira nécessairement à celle des mers, des lacs et des fleuves qui leur sont propres.

Le globe terrestre a des aspérités plus ou moins considérables, appelées montagnes. Les principales de ces élévations de terrain au-dessus du sol ordinaire sont : en Asie, les monts Himalaya; en Amérique, le Chimboraço; en Afrique, le Geesh; en Eu-

rope, le Mont-Blanc, et dans l'Océanie ou la nouvelle Hollande, le Mowna-Roa. La plus élevée des montagnes du globe a 4,390 toises au-dessus du niveau de la mer; c'est le pic le plus haut des monts Himalaya, ou le pic du Thibet.

Voici, au reste, les hauteurs de ces cinq faîtes ou élevations :

Asie.	*Himalaya*, ...	4,390 toises.
Amérique.	*Chimboraço*, . . .	3,350
Europe.	*Mont-Blanc*, . . .	2,462
Afrique.	*Geesh*, ...	2,353
Océanie.	*Mowna-Roa*, . . .	2,577

Les montagnes de l'Europe et de l'Asie laissent entre elles des plaines fertiles; celles de l'Afrique sont séparées par de vastes déserts, parsemés rarement d'Oasis, et cette partie du monde a les deux tiers de son territoire sous la zone torride; celles de l'Amérique, dont la limite septentrionale est au canal Lancastre, ont à leur base des savanes ou prairies sans fin, ou des forêts impénétrables.

Le plus grand fleuve du monde est celui

des Amazones, dont nous indiquerons le cours et la longueur en traitant de l'Amérique.

Le plus grand lac est celui qu'on est convenu d'appeler la mer Caspienne ; vient ensuite le lac Tzad ou Tchad, nouvellement découvert dans le centre de l'Afrique : nous les décrirons plus tard.

Le plus grand arbre de la terre est le bananier de l'Inde ; il en existe un de 200 pieds de circonférence dans l'île de Jatterah sur le fleuve Nerbudda, et sous l'ombrage duquel plus de 7,000 hommes peuvent être réunis.

La plus grande longueur et la plus grande largeur des cinq parties du monde sont évaluées, savoir :

	Longueur.	Largeur.
Europe, ...	1,235 l.	870 l.
Asie, ...	2,680	1,925
Afrique, ...	1,820	1,650
Amérique septent., . . .	1,700	1,500
——— mérid., . . .	1,650	1,260
Océanie, ...	2,000	1,500

La nouvelle Hollande seule a 1,100 lieues de longueur sur 800 de largeur.

La population de la terre est d'environ un milliard d'habitans, répartis à peu près comme il suit :

Europe, ...	220,000,000	d'habitans.
Asie, ...	610,000,000	
Afrique, ...	120,000,000	
Amérique, . . .	35,000,000	
Océanie, ...	15,000,000	
	1,000,000,000	

Relativement aux religions, ce milliard d'habitans peut être réparti de la manière suivante :

Juifs, ...		3,000,0000	d'âmes.
Chrétiens	Catholiques,	116,000,000	
	Grecs, Russes compris,	70,000,000	
	Protestans,	75,000,000	
Mahométans, . . .		140,000,000	
Idolâtres, ...		596,000,000	
		1,000,000,000	

Pour montrer les progrès du chris-

tianisme sur le globe, on peut donner l'aperçu ci-après :

1er siècle.	500,000 chrétiens.
2e	2,000,000
3e	5,000,000
4e	10,000,000
5e	15,000,000
6e	20,000,000
7e	25,000,000
8e	30,000,000
9e	40,000,000
10e	50,000,000
11e	60,000,000
12e	70,000,000
13e	75,000,000
14e	80,000,000
15e	100,000,000
16e	115,000,000
17e	155,000,000
18e	200,000,000

D'après le tableau qui précède celui-ci, les chrétiens du 19e siècle, catholiques, grecs et protestans, forment une masse d'environ 261 millions d'individus. Cet accroissement de 61 millions du 18e au 19e siècle, est peut-être exagéré; cepen-

dant il faut se rappeler que depuis un siècle les sociétés pour la propagation du christianisme dans l'Inde, aux colonies et ailleurs, ont obtenu d'immenses résultats.

Avant de quitter le chapitre de la population, indiquons encore celle de quelques-unes des principales villes du monde, quoique nous ayons à la représenter plus tard, dans les détails topographiques.

Pékin, ...	2,000,000 habitans.
Ieddo, au Japon, ...	1,680,000
Londres, ...	1,274,000
Han-Ichen, ...	1,100,000
Calcutta, ...	900,000
Paris, ...	899,000
Madras, ...	817,000
Nankin, ...	800,000
Conko-Ichen, ...	800,000
Wut-Chani, ...	600,000
Constantinople, ...	597,800
Bénarès, ...	530,000
Kio, ...	520,000
Lou-Ichen, ...	500,000
Houng-Inche, ...	500,000

La quarantième sur la liste de la popu-

lation de cent villes dans l'almanach de Cassel de 1826, est Berlin, qui contient environ 200,000 habitans; la centième en diminuant est Bristol qui en a 87,800. Parmi ces cent villes, quatre ont plus d'un million d'âmes; neuf de 500,000 à 1,000,000; vingt-trois de 200,000 à 500,000; cinquante-six de 100,000 à 200,000; six de 87,000 à 100,000.

Sur ce nombre, cinquante-huit sont en Asie, trente-deux en Europe, cinq en Afrique, et cinq en Amérique. Parmi celles d'Europe, il y en a quatre en Allemagne, quatre en France, cinq en Italie, huit en Angleterre, trois en Espagne.

Les quatre-vingt-quatorze états dont se compose le monde connu, offrent aussi les résultats suivans sous le rapport de leur population, d'après le même almanach de Cassel :

Chine, ...	264,500,000 habitans.
Empire Britannique, y compris l'Inde, .	136,500,000
Russie, ...	59,000,000

Japon, ...	40,500,000
France, ...	32,500,000
Autriche, ...	30,000,000
Espagne, ...	15,000,000
Maroc, ...	13,000,000
Perse, ...	13,000,000
Afganistan, ...	12,800,000
Pays-Bas, ...	12,800,000
Empire birman, ...	12,000,000
Gorée, ...	12,000,000
Thibet, ...	12,000,000
Prusse, ...	11,000,000
Etats-Unis d'Amérique,	11,000,000
Naples, ...	7,500,000
Brésil, ...	3,500,000

Le dernier des quatre-vingt-quatorze états est la province de Litchtenstein, qui n'a que 5,800 individus.

Il y aurait à placer un quatre-vingt-quinzième état, la république de San-Marino ou Saint-Marin en Italie, qui n'a qu'un mille et un dixième de mille carrés, avec une population de 5 à 6,000 habitans.

Si l'Europe n'a ni la grande dimension de l'Asie, ni la masse compacte de l'A-

frique ; elle possède en revanche de vastes golfes, des mers intérieures qui en tous sens découpent son littoral, et qui, facilitant les communications, développent son industrie, son commerce et ses lumières; l'Amérique aussi trouve une compensation dans ses fleuves imposans, sillonnés par des milliers de bateaux à vapeur.

Entraînés aujourd'hui par la puissance de l'opinion et le mouvement général d'une civilisation toujours plus étendue, qui sur deux cent vingt millions d'individus n'en voit plus que vingt-trois millions imbus des vieilles idées, et mourant chaque jour, les gouvernemens de l'Europe commencent à s'appuyer sur des constitutions ou des lois équitables; ceux de l'Asie et de l'Afrique ne sont guère tous qu'un affreux despotisme, tandis que ceux de l'Amérique deviennent entièrement républicains.

En Amérique et en Europe règne la

sainteté du mariage ou la monogamie; en Asie aussi-bien qu'en Afrique règne la polygamie, un homme y peut avoir autant de femmes que sa fortune lui permet d'en nourrir; et dans ces deux parties du monde, il existe, par opposition, plusieurs contrées, comme Ceylan, Cabenda et le Thibet, où les femmes peuvent avoir des sérails ou harems d'hommes.

Sous le rapport des êtres animés, on pourrait considérer l'Europe comme le séjour des animaux paisibles; l'Asie comme celui des bêtes féroces les plus redoutables, ainsi que des plus belles femmes; l'Afrique, comme le pays des nègres, des plus gros serpens, des girafes et des autruches; l'Amérique comme le dépôt de l'or natif, le sol du colibri, du condor et des chevaux sauvages; et l'Océanie, pays des grandes îles, comme le séjour des kangouroux et des cygnes noirs.

Si l'on examine les nations de la terre en ce qui touche leurs langues,

on voit que les idiomes dominans en Europe, sont le français, langue des agens diplomatiques, langue véritablement constitutionnelle, parlée depuis le cap Nord jusqu'à Constantinople; l'anglais, parlé par environ trente millions d'âmes; et l'allemand avec ses dialectes, par un quart de la population européenne. En Asie dominent le bengali, l'arabe et le chinois; en Afrique l'arabe, le turc et le persan; et en Amérique, l'anglais et l'espagnol.

Malgré la nécessité impérieuse où je me trouve de ne présenter ici que des idées très-sommaires, de telles indications paraîtront peut être insuffisantes à quelques-uns de mes lecteurs: je les renvoie au savant ouvrage de M. Balbi, sur les langues de la terre (1), dont il évalue le nombre à au moins *deux mille*, tant mortes que vivantes. Adelung

(1) Introduction à l'Atlas ethnographique du globe.

avait porté ce nombre à trois mille soixante-quatre, ce qui d'abord sembla exagéré, et ce qui pourtant était bien près de la vérité, si l'on a égard à la multiplicité des principaux dialectes, puisque, dans son Atlas, M. Balbi indique huit cent soixante langues et plus de cinq mille dialectes. Un tel nombre, ajoute-t-il avec raison, étonne, parce qu'on n'a pas encore des notiòns très-exactes des langues, leur histoire étant encore dans l'enfance, et parce que la ligne de démarcation entre une langue et ses dialectes est encore bien loin d'être déterminée avec précision. Les textes de la Bible et le petit nombre des idiomes de l'Europe seraient de faibles argumens contre cette opinion, car la région du Caucase, les plaines de l'Orénoque et de l'Amazone, la côte de la nouvelle Californie et plusieurs grandes îles océaniennes démontreraient déjà combien seraient erronées les conséquences de semblables comparaisons.

Ce n'est, au reste, que vers la fin du dix-huitième siècle, que l'étude des langues, ce véritable type qui distingue les nations les unes des autres, a cessé d'être bornée aux idiomes européens, et s'est emparée des idiomes asiatiques, pour arriver du sein des terres policées jusqu'aux limites glacées du monde. Cette étude a, pour le dire en passant, amené la solution d'une foule de problèmes d'histoire ou d'archéologie, et la découverte de plusieurs archipels, mais surtout de l'antique Egypte, dont les hiéroglyphes sont devenus comme des archives écrites.

Enfin, si l'on compare les travaux de l'industrie humaine sur la terre, sans parler de la tour de Babel, dont l'élevation est pour le moins douteuse, on trouve que l'édifice le plus haut de l'univers est la grande pyramide de Gizeh en Egypte, qui a 543 pieds anglais au-dessus du sol.

Viennent ensuite :

Clocher de la cathédrale de Cologne, hauteur,	501 pieds.
Télégraphe du mont Saint-Michel, .	500
Clocher de Strasbourg, ...	486
——— d'Anvers, ...	476
——— de St.-Etienne à Vienne, .	442
Coupole de St.-Pierre, à Rome, . .	431
Clocher de Crémone, ...	422
——— de Florence, ...	395
——— de Milan, ...	382
——— de St.-Paul, à Londres, . .	347
——— de Magdebourg, ...	335
——— de Venise, ...	328
Coupole du Panthéon, à Paris, . .	314

Nous ne pousserons pas plus loin ces aperçus généraux, ils suffiront, j'ose l'espérer, pour exciter l'intérêt du lecteur et le déterminer à nous suivre dans l'exposé des détails que nous avons à lui offrir.

VOYAGE

DANS LES

INQ PARTIES DU MONDE.

Europe.

LETTRE PREMIÈRE.

oup d'œil géographique et statistique sur l'ensemble de l'Europe : mers, fleuves, montagnes, climats, états, populations, religions, langues, forces, revenus.

C'est avec vous, mon cher ami, que je ais parcourir les cinq parties du monde; u, pour parler plus logiquement, c'est à

vous que j'en vais présenter la description. De nos jours, on se plaint encore de ce que les contrées où nous vivons soient moins étudiées que d'autres plus reculées : je préviendrai ce reproche, en commençant, comme je l'ai annoncé, par celle de ces parties de la terre qu'il nous importe le plus de connaître ; *dulcis amor patriæ* n'est point ici une pensée hors de place, et je l'adopte, en choisissant de préférence l'Europe, pour le début de notre exploration du globe.

Ne croyez pas que je veuille peindre à vos regards jusqu'aux moindres cités : je dois, comme je l'ai déjà fait pressentir dans mon introduction, me borner aux choses les plus saillantes, en m'attachant à vous montrer successivement, dans leur ensemble ou dans leurs traits séparés, d'abord, les grands accidens de la nature, tels que les mers, les fleuves, les lacs, les montagnes; ensuite les climats des différentes régions, les mœurs et coutumes des peuples qui les habitent, les formes de leurs gouvernemens, leurs cultes, leurs langues, leur

industrie, leurs richesses, leurs monumens, leurs hommes célèbres, etc; j'essaierai de vous signaler également les rapports qui lient les nations entre elles, l'analogie des lois ou des institutions qui les rapprochent, ou les antipathies qui les divisent.

Avant, toutefois, de nous engager dans la description des pays, il me paraît essentiel d'en faire connaître et bien saisir l'ensemble. Vous avez déjà lu, dans mon introduction, un coup d'œil géographique et statistique sur l'ensemble du globe : nous allons hasarder un pareil examen pour l'Europe.

L'Europe, centre actuel de la civilisation, qui reçut son nom des Phéniciens, que la mythologie des Grecs avait personnifiée, et à laquelle les Romains donnèrent l'empire de l'univers; l'Europe, appelée Alfrank par les Turcs, et Frankistan par les Asiatiques, est la moins étendue des trois parties de l'ancien continent; elle a droit cependant à la prééminence, car elle a recueilli, conservé, propagé, perfectionné les sciences et les arts, dont le berceau fut en Asie et en Afrique; c'est en Europe

que l'esprit humain a le plus marché; si l'Europe est sortie bien tard de la barbarie, elle n'a pas laissé languir et s'éteindre le flambeau du savoir, elle l'a entretenu avec soin et lui a fait jeter de jour en jour plus d'éclat. Il serait peut-être difficile d'assigner toutes les causes de la supériorité intellectuelle, morale et industrielle de l'Europe sur les autres parties du monde; il faut néanmoins reconnaître, parmi ces causes, la disposition des mers intérieures, qui permet un plus grand développement au commerce, et la douceur du climat en général, qui donne une égalité plus marquée de caractère, une facilité plus réelle à vaincre des obstacles et à persévérer dans les entreprises de tous genres. En effet, l'esprit humain fleurit le plus et arrive à plus de perfection partout où il y a quelques difficultés à surmonter, et où le travail et l'industrie sont nécessaires à l'existence. Dans les contrées où la terre offre d'elle-même ses fruits, et ne donne à ses habitans que la peine de les cueillir, l'appétit rassasié aussitôt qu'il s'est manifesté entretient l'indo-

lence ; celle-ci prend la place d'un génie inventif, et les plus nobles facultés de l'âme sommeillent toujours dans l'inertie.

Ainsi, d'une part, la structure favorable du sol, et de l'autre le besoin de travail pour subsister, voilà deux causes puissantes de supériorité pour l'Europe sur l'Asie et l'Afrique; l'immense variété de ses montagnes, de ses rivières et de ses mers, aide aussi à repousser les empiétemens du despotisme et de la conquête, empiétemens qui furent constamment si rapides dans les vastes plaines de l'Asie et de l'Afrique; et même en Europe encore, l'âpreté de certaines régions, en protégeant les indigènes contre le joug de la tyrannie, est d'un aspect plus pittoresque et les y attache bien plus que les contrées les plus fertiles, où la prospérité est précaire et la possession accidentelle.

Située entre le 35e et le 72e degré de latitude N., et entre le 12e de longitude O. et le 62e de longitude E., l'Europe est bornée à l'ouest, du nord au sud, par l'océan Atlantique septentrional, au sud par

la Méditerranée, qui la sépare de l'Afrique, à l'est par les monts Ourals, qui forment la limite occidentale de l'Asie, et au nord par la mer Glaciale.

Renfermée dans ces limites, l'Europe a une superficie d'environ 500,000 lieues carrées, de 25 au degré, sur une longueur et une largeur variables, que nous avons fait connaître dans l'introduction. Ces 500,000 lieues carrées sont occupées par 220 millions d'individus, nombre qui depuis quelque temps s'accroît d'un million chaque année, comme on le verra plus loin.

Les principales mers interposées parmi les terres, accidens naturels qui manquent à l'Asie, à l'Afrique, à la Nouvelle-Hollande et même à l'Amérique, et qui influent sur le climat qu'elles rendent humide ou changeant, sur le commerce dont elles multiplient les rapports, et sur la liberté dont elles forment les remparts aussi bien que les montagnes; ces mers portent les noms de Méditerranée, Manche, mer Baltique, mer d'Allemagne, Adriatique, mer Noire, etc.

A l'extrémité méridionale de la Baltique,

se trouve à peu près le centre de l'Europe, et la ville la plus centrale est Varsovie.

Deux détroits, celui de Gibraltar au sud, et celui de Waigatz au nord, mettent en communication les mers intérieures avec les deux océans Atlantique et Boréal.

Toutes les mers qui bordent les côtes de l'Europe y forment une ligne courbe de 5,500 lieues, et la superficie des mers d'Europe est d'environ 246,190 lieues carrées.

Six grands fleuves principaux arrosent le sol européen, savoir :

Le Volga, dont le cours est de	1,000 lieues.
Le Danube, ...	570
Le Dniéper, ...	350
Le Don, ...	330
Le Rhin, ...	225
La Dwina, ...	160

Ceux qui viennent ensuite sont le Pô, le Rhône, l'Ebre, le Guadalquivir, le Tage, la Loire, l'Ebre et la Vistule, qui ensemble n'égalent point le Volga.

Les principales montagnes de l'Europe sont les Alpes, les Crapathes ou Crapacks, et les Pyrénées. Les premières ont pour centre le Saint-Gothard, et pour cime do-

minante le Mont-Blanc. Tout l'ensemble des chaînes composant le système des Alpes marque le partage des eaux d'une partie de l'Europe; les unes se dirigeant vers la Méditerranée et l'Adriatique, les autres vers la Baltique et la Manche. La région des neiges éternelles commence, pour ces montagnes, à la hauteur de 1500 toises au-dessus du niveau de la mer. Les monts Crapathes, courant de l'est au nord, sur l'empire d'Autriche, auquel ils sont pour ainsi dire particuliers, et couvrant une longueur de 270 lieues, forment une limite entre la végétation de l'Europe du nord et celle de l'Europe du midi. Le pic le plus élevé n'en est que d'environ 1350 toises. Enfin viennent les Pyrénées, qui séparent la France de la Péninsule ibérique, et ont pour sommité dominante le Malahite ou Néthou, haut de 1786 toises au-dessus du niveau de la mer.

La ligne de faîte la plus étendue pour le partage des eaux de l'Europe en bassins, commence à Gibraltar et finit au cap Nord sur la mer Glaciale.

Il serait difficile, pour ne pas dire impossible, d'assigner exactement à chacune des régions européennes sa température propre, vu ses variations continuelles, à moins qu'on n'ait recours aux *lignes isothermes*, imaginées par M. de Humboldt, et qui indiquent une même température moyenne. On pourrait encore moins généraliser leurs productions végétales. Seulement on peut remarquer, sous ce dernier rapport, que nos plantes nourricières sont empruntées aux contrées étrangères : le noyer et le pêcher viennent de la Perse; le cerisier et l'abricotier, de l'Asie mineure; le figuier, le poirier, le grenadier, l'olivier, le prunier et le mûrier, de la Syrie; l'oranger, de la Chine; la patate ou la pomme de terre, de l'Amérique. Nous tenons de l'Inde le ver à soie, et la laine fine nous vient de la Mauritanie. Une foule d'animaux étrangers à l'Europe y ont été naturalisés également.

Nous avons indiqué plus haut la population totale de l'Europe: elle est surtout accumulée dans le centre, parce que là se

trouvent les pays les mieux gouvernés. Avant 70 ans, elle dépassera trois cent millions d'habitans. La Russie d'Europe, avec ses 45 millions d'âmes, contribue à cet accroissement chaque année pour 5 à 600,000 individus; la France, avec ses 32 millions pour 100,000; l'Autriche, avec ses 28 millions pour autant. L'Italie et l'Espagne semblent en général stationnaires; et la Turquie rétrograde. Voici au reste la distribution de la population européenne par mille carré dans les principaux états :

Suède et Norwége, ...	82 habitans.
Russie, ...	181
Danemarck, ...	616
Prusse, ...	792
Angleterre propre, ...	1,457
Pays-Bas, ...	1,829
Saxe, ...	1,252
Bavière, ...	968
Wurtemberg, ...	1,502
Suisse, ...	783
France, ...	1,063
Hongrie, ...	750
Lombardie et Venise, ...	1,711
Royaume Sarde, ...	1,122
Lucques, ...	2,509

Toscane, ...	836
Etats de l'église, ...	1,043
Naples et Sicile, ...	747
Espagne, ...	641
Portugal, ...	446
Iles Ioniennes, ...	1,770
Turquie, ...	324

Les cinq puissances principales de l'Europe, la Russie, la France, l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse, possèdent les deux tiers de la population de cette partie du globe.

Relativement aux trois croyances qui se partagent l'Europe, voici à peu près la distribution des masses :

Chrétiens catholiques, . .	110,000,000 d'âmes.
——— protestans, . .	60,000,000
——— Grecs, . . .	43,000,000
Mahométans, ...	5,000,000
Juifs, ...	2,000,000
TOTAL. .	220,000,000

Chaque individu contribue aux revenus publics dans la proportion suivante :

Angleterre propre, ...	108 fr
Empire britannique en Europe, . . .	61

France, ...	34 fr.
Pays-Bas, ...	33
Bavière et Wurtemberg, ...	23
Danemarck et Saxe, ...	22
Prusse, ...	21
Espagne, ...	18
Pologne, ...	17
Autriche, ...	16
Portugal, ...	16
Russie, ...	14
Etats Sardes, ...	13
Suède, ...	12
Etats romains, ...	12
Deux Siciles, ...	11
Toscane, ...	10

Ces cotisations et autres ressources produisent aux principaux états les revenus ci-après :

Empire britannique, ...	1,500,000,000 fr.
France, ...	985,000,000
Pays-Bas, ...	160,000,000
Russie, ...	272,000,000
Prusse, ...	150,000,000
Autriche, ...	260,000,000
Danemarck, ...	21,000,000
Suède et Norwége, ...	33,000,000
Espagne, ...	132,000,000
Portugal, ...	41,000,000
Naples ou Deux-Siciles, . .	63,000,000

Leurs dettes publiques étant évaluées comme il suit :

Angleterre, ...	24,000,000,000 fr.
France, ...	4,500,000,000
Russie, ... , . .	1,100,000,000
Pays-Bas, ...	1,000,000,000
Prusse, ...	580,000,00
Autriche, ...	1,360,000,000
Danemarck, ...	200,000,000
Suède et Norwége, . . .	88,000,000
Espagne, ...	1,160,000,000
Portugal, ...	160,000,000
Naples, ...	160,000,000

Il en résulte que ces états, en 1827, doivent environ, savoir :

Angleterre, ...	16	fois le montant de son
France, ...	4	budget annuel.
Russie, ...	4	
Prusse, ...	4	
Autriche, ...	5	
Pays-Bas, ...	6	
Danemarck, . . .	8	
Suède, ...	3	
Espagne, ...	8	
Portugal, ...	4	
Naples, ...	3	

Les principales langues européennes sont le français, l'allemand et l'anglais. Trois autres langues font partie intégrante de la bonne éducation, savoir : le grec, le latin et l'italien.

En divisant l'Europe par le Rhin et les Alpes, ou par une ligne tirée d'Amsterdam à Venise, on trouve, relativement aux forces militaires, dans le nord et l'est 12 à 1,400,000 soldats sur pied, et dans le midi et l'ouest 6 à 700,000 : total, environ 2 millions d'hommes; et relativement aux revenus, on a pour le nord et l'est 1,700,000,000 de francs, et pour le midi et l'ouest 3,300,000,000; total 5 milliards de francs. Ainsi, les états du nord et de l'est de l'Europe entretiennent plus de troupes et paient moins au trésor que ceux du sud et du couchant.

Enfin, quant aux gouvernemens, on compte en Europe trois empires, treize ou quatorze royaumes et une ou deux républiques. Les trois empires sont un despotisme modéré, celui de la Turquie excepté; parmi les royaumes, huit ou dix sont des gouvernemens représentatifs où

les trois pouvoirs se balancent; les autres sont encore absolus, mais une puissance d'opinion les pousse, malgré eux, vers un ordre positif qui soit garanti par une constitution; en vain presque partout les gouvernemens de la vieille Europe veulent s'y soustraire; déjà sur 220 millions d'individus il n'en reste plus, comme je l'ai déjà dit, que 23 millions qui soutiennent ou aiment le despotisme, et qui partagent les idées rétrogrades ou stationnaires d'une génération expirante: quelques années encore, et le torrent de la civilisation les balayera dans son élan irrésistible. La Russie, par des affranchissemens graduels et isolés, commence à entrer dans la voie libérale; la Prusse y marche, quoique lentement; l'Autriche lutte faiblement; l'Espagne voudrait reculer, mais le temps est là pour moissonner les opposans et assurer le triomphe d'une sage liberté, cette grande et véritable civilisation du genre humain; et comme d'après la progression actuelle, les principaux états de l'Europe auront doublé leur population, savoir:

La Prusse en	26 ans.
L'Angleterre en	42
Les Pays-Bas en	56 1/2
Les Deux-Siciles en	63
La Russie en	66
L'Autriche en	69
La France en	105;

comme en outre cette addition double d'habitans sera nourrie des généreuses doctrines du siècle de Canning, ce grand ministre, objet de regrets universels, et qui avait pris pour devise : *liberté civile et religieuse dans tout l'univers*, on peut prédire que le bonheur des peuples sera enfin complétement assuré.

LETTRE II.

SCANDINAVIE

ou

SUÈDE ET NORWÉGE.

Suède : étendue ; division territoriale ; population ; villes principales et curiosités naturelles : Helsinbourg ; Gothenbourg ; Carlscrone ; Calmar ; Orebro ; lac Wetter ; Stockholm ; Upsal ; Dalécarlie ; Fahlun ; Angermanie ; Laponie ; Aurores boréales ; mœurs et coutumes des Lapons ; Tornéo. Hammerfest. — *Norwége* : tourbillon de Mael Stroom ; généralités sur la Norwége ; Drontheim ; Bergen ; Christiansand ; Christiania. — Conclusion sur la Scandinavie.

Partons, ami, pour la Scandinavie,
Portons nos pas dans ces pays lointains,
Où du vieux Scalde en des temps de féerie,
Les chants coulaient en fleuves d'harmonie,
Et des héros célébraient les destins.

A peine morts, « les belles Valkiries,
Du grand Odin confidentes chéries,
En les touchant rouvraient soudain leurs yeux ;
Un sang plus pur circulait dans leurs veines ;
Du firmament ils traversaient les plaines,
Et s'envolaient vers le séjour des dieux.
Du Valhalla les cent portes brillantes
S'ouvraient ; montrant des campagnes riantes,
De frais vallons, des coteaux fortunés,
D'arbres, de fleurs et de fruits couronnés.
Là, les héros à la lutte s'exercent,
D'un pied léger franchissent les torrens,
Chassent les daims sous le feuillage errans,
Croisent leurs fers, se frappent, se renversent ;
Mais leurs combats n'étaient plus que des jeux ;
La pâle mort n'entrait point dans ces lieux.
D'autres plus loin sont assis sous l'ombrage,
Des temps passés ils écoutent la voix :
Le Scalde chante, et chante leurs exploits ;
Un noble orgueil colore leur visage.
L'heure s'écoule, et celle du festin
Les réunit à la table d'Odin :
Sur des plats d'or Vérista leur présente
Du sanglier la chair appétissante ;
Leur voix commande, et les filles du ciel,
Qui du palais gardent les avenues,
Belles toujours, et toujours demi-nues,
Versent pour eux la bière et l'hydromel. »

La Suède, jointe à la Norwége, s'appelait

autrefois la *Scandinavie;* quelques géographes lui donnent encore exclusivement ce nom, en réunissant les deux pays sous le même faisceau, comme ils le sont aujourd'hui sous le même gouvernement. La Scandinavie fut aussi appelée *Scanie* par les Germains, qui l'avaient prise comme les Romains pour une île. La nécessité d'être clairs et de nous conformer aux usages reçus, nous oblige à traiter séparément de la Suède et de la Norwége, sauf à présenter ensuite quelques généralités sur l'ensemble de ces deux royaumes unis. Rendons-nous d'abord dans la patrie de Charles XII, en vous priant de vous rappeler que nous ne prétendons pas offrir une description complète, mais seulement les traits les plus frappans de chaque localité qui peut avoir de l'intérêt pour les voyageurs.

La Suède a 270 lieues de long sur 160 de large, 20,000 lieues carrées, ou 7,925 milles géographiques, et près de 3 millions d'habitans. Elle est divisée en trois provinces, le Norrland, la Suède propre, et le Gœtaland ou la Gothie; et ces provinces sont

divisées en plusieurs préfectures. Elle est séparée de la Norwége par les alpes scandinaves. Elle est couverte de lacs ; ses rivières se ressemblent toutes, et sont sujettes à trois crues qui occasionnent beaucoup de ravages. Elle a de belles forêts. Son climat est plutôt froid que tempéré, à cause du voisinage des terres polaires. Le sol produit peu, si ce n'est dans quelques vallées très-fertiles, comme en Gothie, par où va commencer notre tournée exploratrice.

Partis d'Elseneur, port de Danemarck, et franchissant en moins d'une heure le détroit ou le Sund, mot qui signifie ceinture, nous débarquons de l'autre côté à *Helsinbourg*, jolie petite ville dont la grande place et la grande rue sont embellies par des jets d'eau ; port suédois, avec des eaux minérales et 2,000 habitans. De là, et après avoir visité le champ de bataille où le fameux comte de Stenbock défit les Danois en 1710, une diligence nous conduit en droite ligne à Gothenbourg, où nous faisons une halte.

Gothenbourg, capitale de la Gothie, est la seconde ville de la Suède. Elle a un bon

port sur le Cattégat, golfe entre la Suède et le Danemarck; une amirauté, une académie, un évêché, une compagnie des Indes, de belles fabriques de drap, et une population de 24,000 âmes. Ses maisons sont bâties sur pilotis; ses canaux, bordés d'arbres, lui donnent l'apparence d'une ville hollandaise. Sa position est très-favorable au commerce extérieur; elle exporte beaucoup de fer, et chaque année 5 à 600,000 barriques de harengs. A 9 lieues de Gothenbourg est la citadelle très-forte de *Marstrand*, avec un port fait pour contenir une flotte nombreuse, et avec un phare de six miroirs ardens qui jettent au loin beaucoup de lumière. Les habitans de Gothenbourg se regardent toujours comme les véritables descendans des Goths. Les promenades publiques de cette ville sont charmantes; les femmes qu'on y aperçoit sont généralement blondes et ont de jolis yeux vifs et bleus.

De Gothenbourg, et en revenant sur nos pas dans l'intention de passer ensuite au cœur de la Suède, nous portons notre hommage à *Carlscrone*, une des principales

villes du royaume, entourée de fortes murailles, avec un port sur la Baltique, pouvant contenir plus de cent vaisseaux. Elle a une fonderie d'ancres, un vaste hôtel-de-ville, un arsenal, et 12,000 âmes.

Peu loin de Carlscrone est *Calmar*, ville de 4 à 5,000 âmes, célèbre par le traité qui s'y conclut en 1397, et qui rendit Marguerite, reine de Suède, surnommée la Sémiramis du Nord, maîtresse des trois couronnes de Suède, de Danemarck et de Norwége; réunion qu'en mourant elle laissa en des mains trop peu habiles pour la maintenir.

Nous quittons Calmar, son port, et un moment la Baltique, pour aller prendre la route de Stockholm, qui longe le grand lac *Wetter* dans toute son étendue de 27 lieues sur 7 de large, et sur lequel se trouve la pittoresque ville de *Jonkoping*, défendue par un château, et dont les environs présentent les quatre jolies cascades de *Husquam*. Pressés de jouir du coup d'œil d'une capitale, nous traversons, sans nous y arrêter, des villes intermédiaires, en accordant toute-

fois un regard à celle d'*Orebro*, située sur le lac *Hielmar*, long de 16 lieues, ville ancienne avec des rues irrégulières, excepté la principale, qui est très-longue ; ville de 3,000 âmes, qui possède des fabriques de soufre, de vitriol, de couleur rouge et autres.

Après avoir fait le tour du lac *Mœlar*, de 25 lieues de long sur 10 de large, nous entrons enfin dans la métropole suédoise,

Où du grand Puffendorf a brillé le génie ;
Où Christine, abdiquant l'auguste majesté,
Lui préfère une docte et sage obscurité
Pour cultiver son âme et la philosophie ;
Où Charles, surnommé l'Alexandre du Nord,
Régna, tyran guerrier, mais cher à sa patrie,
Même encore à l'instant que la faux de la mort
L'abattait sous les yeux de Bellone en furie,
Quand sous Fredericstadt, que sa valeur défie,
Il voulait ramener la victoire et le sort.

Stockholm est bâtie en pilotis sur deux péninsules et cinq petites îles, près de la Baltique. Elle a un port spacieux et commode, quoique d'un accès difficile, à cause des rochers et des îles qui se trouvent à son en-

trée, et à cause de son éloignement de plus de deux lieues de la mer. Rien de plus enchanteur que le fleuve à l'eau claire, limpide, et cependant très-profonde, qui met en communication le lac Mælar avec la mer, et qui permet aux grands navires d'arriver jusque près du quai, dont la longueur considérable est bordée de vastes bâtimens. A l'extrémité du port, plusieurs rues s'élèvent les unes au-dessus des autres, et vont joindre le château royal, magnifique bâtiment qui domine sur la ville. Les maisons des faubourgs sont en bois et peintes en rouge; les autres sont en pierre ou en brique et couvertes de stuc blanc. On compte à Stockholm près de 300 rues, la plupart étroites et sombres, 12 à 13 places, 3663 maisons, et 70,000 habitans. La banque, la douane, la salle de l'opéra, l'hôtel de la noblesse, l'hôtel-de-ville et les arsenaux sont de superbes édifices. La rue de la Reine est tirée au cordeau, et de l'observatoire conduit jusqu'au niveau du lac Mælar. Si vous contemplez l'ensemble de la cité et la variété des aspects, les îles, les eaux,

les rochers, les coteaux, les vallées, tout cela étonne, enchante la vue de l'étranger. La richesse des sites et l'élégance des bâtimens nous frappent. On ne voit pas ici la magnificence ravissante de Naples, mais en revanche on voit de plus qu'à Naples une plus grande diversité de tableaux singuliers ou imposans. C'est devant le palais du monarque suédois qu'il faut se placer pour jouir de ce spectacle.

Devant vous la Baltique offre sa nappe immense;
Derrière on voit du lac s'étendre la fraîcheur,
Ses rivages charmans, où la ville commence;
A vos pieds la cité dans toute sa grandeur;
Ses palais, ses vaisseaux, ses places populeuses;
Tandis que le Roërstrand et ses rocs isolés
Dans leurs crevasses caverneuses
Cachent les demeures nombreuses,
Où d'heureux habitans sont en foule assemblés.

Les Stockholmiens aiment beaucoup le théâtre; on leur joue la plupart des pièces françaises, notamment les tragédies, les drames, les opéras, les vaudevilles. Nous avons vu le Talma de la Suède, dont le nom (Hjortsberd) est moins harmonieux

que son talent n'est remarquable, et qui lui a valu la grande médaille de l'académie suédoise. Parmi les opéras français, nous avons vu représenter la *Vestale* de M. de Jouy, traduite en vers suédois, et la *Neige* avec la musique de Rossini, que l'on commence à goûter dans le nord. Nous avons remarqué une rare fidélité et une rare élégance dans les décorations, les costumes et les ballets. Les Suédois ne se bornent pas à naturaliser chez eux nos richesses théâtrales, ils en créent aussi eux-mêmes; ils ont des tragédies et des comédies nationales, des opéras également avec paroles et musique indigènes. Les grandes pièces se donnent sur le théâtre royal ou l'opéra, qui est d'une architecture moderne; les autres, sur le petit théâtre.

Stockholm, qui possède plusieurs bibliothèques, dont la principale se compose de 50,000 volumes, publie une infinité de journaux scientifiques, politiques et littéraires, dans la rédaction desquels il règne une grande liberté d'opinions, une véritable indépendance de pensée, surtout de-

puis que Bernadotte est assis sur le trône. Ce monarque a trouvé le secret si facile de se rendre populaire ; il a éteint les factions, rapproché les partis ; et ses sujets aujourd'hui ne forment plus qu'une masse homogène de citoyens contens de leur sort et des lois existantes.

Les environs de Stockholm sont intéressans; ils offrent de tous côtés une foule d'aspects rians ou sévères ; mais nous sommes à regret forcés d'en passer la description sous silence, vu l'abondance des matières et le cadre de notre sujet. Upsal appelle notre attention :

C'est là que de la botanique
L'universel législateur,
Linné, dans sa docte ferveur,
D'une science aimable et fertile en douceur
Créa le pouvoir magnifique ;
Chargé de soixante et dix ans,
C'est là qu'il dévoilait encore
Les rians mystères de Flore,
Depuis la rose aux parfums ravissans
Jusqu'au légume cher au fameux Pythagore.

Upsal, ancienne ville où les rois de Suède

ont demeuré jusqu'au xe siècle, est située peu loin de la Baltique et de Stockholm, sur une petite rivière qui la divise en deux parties. Ses maisons, pour la plupart en bois, sont couvertes en gazon, qui fleurit l'été. La cathédrale est un vaste bâtiment gothique, renfermant les tombeaux de plusieurs souverains suédois; l'académie gustavienne est le plus bel édifice d'Upsal; on admire aussi le consistoire académique, le jardin botanique et l'université, où professèrent tour à tour Linné, Wallerius, Cronsted et Bergmann. Upsal a une bibliothèque de 56,000 volumes et de 1,000 manuscrits. C'est à Upsal que l'on couronne les rois de Suède. Elle a en hiver de grandes foires qui se tiennent sur la glace; sa population est de 5,000 âmes.

D'Upsal, qui est à 13 lieues de la capitale, nous avons continué notre course du côté du nord, en nous dirigeant vers la *Dalécarlie*, pays montagneux, fertile en blé et riche en minerai; nous trouvons sur la route la ville de Fahlun, chef-lieu de cette contrée, assise entre deux lacs, avec son

église couverte en cuivre, et une population de 6,000 individus, simples, bons et hospitaliers, trois qualités qui partout distinguent les Suédois.

Nous pénétrons ensuite dans l'*Angermanie*, contrée montagneuse et boisée, le long du golfe de Bothnie, qui sépare la Suède de la Finlande, cédée à la Russie en 1813; et nous arrivons dans cette *Laponie* si froide et si curieuse,

Où l'ardent Maupertuis et le hardi Clairaut
Sont venus greloter jusqu'au pôle du monde,
Pour ravir à la terre, en ces lieux inféconde,
Le beau nom de machine ronde
Que des rimeurs le peuple sot
Prodiguait dans ses vers, dont encore il inonde
Cet univers parfois badaud.

La Laponie, divisée en suédoise ou Laponie propre, en Norwégienne ou Finmark, et en russienne ou celle de Kola, s'étend de la Suède au cap Vert, sur une largeur de 200 lieues, et de l'est à l'ouest sur une longueur de 280 lieues. C'est un ensemble de hautes montagnes, de marais, de sables, de forêts et de neiges. Comme le cen-

tre se trouve sur le cercle polaire arctique, on y a au-delà, vers le pôle, trois mois de nuit en hiver, et trois mois de jour en été. Le printemps et l'automne y sont inconnus. La présence prolongée du soleil sur le cercle polaire donne au jour de ces contrées un charme particulier; son absence replonge dans une espèce d'engourdissement et de mélancolie; mais l'apparition des *aurores boréales* fait que la lumière y est presque toujours la même. Ces aurores boréales sont un des phénomènes les plus extraordinaires de la Laponie; elles sont plus fréquentes lorsque l'air est parfaitement calme, et plus brillantes pendant la courte durée des brises légères que l'hiver de ces lieux n'empêche pas de souffler de temps en temps.

Ces immenses clartés, ces feux éblouissans,
Au sein de l'ombre obscure au loin resplendissans,
Qui même avec les cieux, où le jour prit naissance,
Rivalisent de luxe et de magnificence,
Ils glissent en reflets, s'échappent en lingots,
Ou d'une mer de feu roulent au loin les flots;
Ici blanchit l'argent, et là jaunit l'opale,
Là se mêle à l'azur la pourpre orientale;
Tantôt en arc immense ils prennent leur essor

Roulent en chars brûlans, flottent en drapeaux d'or,
S'élancent quelquefois en colonnes superbes,
S'entassent en rochers, ou jaillissent en gerbes,
Et, variant le jeu de leurs reflets divers,
De leur pompe changeante étonnent les déserts.
(Delille.)

Vous dire que les Lapons sont petits, trapus, avec une grande bouche et une grosse tête, ce serait répéter ce que personne n'ignore; ils vivent, en général, sous des huttes de terre qui n'ont pas six pieds de haut, et dont l'intérieur ressemble un peu à une maison. Les filles y ont une place à part, où leurs amans vont les trouver, quand le père a reçu le présent d'eau-de-vie qui se fait avant la demande en mariage: la cohabitation le précède souvent,

Sans que l'honneur de ces Laponnes,
Dans leurs innocentes ardeurs,
Toujours caressantes et bonnes,
Jamais donne prise aux railleurs.

On classe les Lapons en montagnards et en pêcheurs. Ceux-ci habitent des lieux presque déserts, sans autre abri que leurs cabanes, sans autre richesse que le bouleau

nain, la ronce et quelques saules; ceux-là demeurent sur les côtes, entre les forêts et la mer. Les premiers sont nomades, les seconds paraissent avoir plus de fixité. Les premiers quittent leurs montagnes en été et se rapprochent des côtes, parce que dans ce temps l'intérieur du pays est tellement rempli d'insectes qu'il est difficile à l'homme et aux bestiaux d'y rester, et parce que d'ailleurs le Lapon est convaincu que s'il ne menait pas ses rennes boire de l'eau de la mer, leur santé en souffrirait beaucoup. C'est aussi en été le temps de la frugalité pour le Lapon, au lieu que l'hiver est le moment de l'abondance. Dès que les rennes voient l'océan, ils s'y précipitent pour se désaltérer copieusement; mais ils n'y boivent jamais une seconde fois dans la même saison. On prétend que l'eau salée débarrasse en effet les rennes des larves du taon qui a déposé ses œufs dans la peau de l'animal avant la sortie de la forêt, ce qui justifierait ce que les Lapons croient à ce sujet.

Tout ce que possède le Lapon voyage avec lui. Quand l'étranger se présente à la porte

d'une hutte, la civilité laponne exige qu'il s'asseie sur le seuil; le maître s'informe du sujet de sa venue, et si le récit lui plaît, il fait entrer le voyageur, qu'alors on régale de lait et de chair de renne, seule nourriture des Lapons qui vivent au-delà du cercle polaire.

Quand les rennes se rassemblent autour de la tente pour se faire traire, tout y est vie et mouvement. Les chiens jappent, les rennes sautent, prennent mille attitudes folâtres, lèvent la tête et montrent leur superbe ramure. Avec quelle agilité ils courent! L'oreille est continuellement frappée du craquement de leurs genoux, qui rappelle la détonation de l'étincelle électrique. Le Lapon montagnard qui n'a que cent rennes est pauvre; il faut qu'il se rapproche des côtes, pour recourir à la pêche, en cas de disette dans sa famille. Il garde le lait pour l'hiver, temps auquel les rennes n'en donnent point, et il le mange tout gelé, en le mettant un peu au feu de la hutte: il l'offre ainsi aux étrangers; et quand ils en ont assez, il serre le reste pour de nouveaux

hôtes. Les Lapons du Finmark apportent souvent à Alten de ces morceaux de lait et les y vendent comme des objets de friandise. Le lait de renne a une saveur parfumée, due aux plantes aromatiques dont cet animal se nourrit en été.

Les Lapons suédois sont beaucoup plus petits que les Lapons finois, parce que ceux-ci se procurent dans leurs habitations une chaleur des tropiques, laquelle dilate tout ce qui tendrait en eux à se contracter, et leur donne plus de force et plus d'activité; ils compensent un froid excessif par des bains de vapeur très-chauds, et s'en trouvent parfaitement. Ils forment donc une belle race d'hommes bien constitués, tandis que les vrais Lapons, avec les Samoyèdes et les Esquimaux, semblent placés au dernier échelon de l'espèce humaine.

En faisant ces remarques nous entrons à *Tornéo*, petite ville au fond du golfe de Bothnie, regardée comme le centre de tout le commerce des régions polaires jusqu'à la mer Glaciale. Elle a plusieurs rues alignées qui se coupent à angles droits, mais

ne sont point pavées; elles ressemblent à un champ ou à une prairie, tant l'herbe y est haute en été. On y voit peu de passans, et les voitures ne circulent que dans une seule rue. Sa population est de 632 habitans. Les apothicaires de Tornéo vendent le matin et l'après-midi beaucoup d'eau-de-vie et de liqueurs à petit verre; le soir, les amateurs vont dans les cafés, où le punch coule à pleins bords, pendant que l'on discute gaîment sur les affaires politiques et les bagatelles du jour. Ce sont les femmes qui préparent le punch, il est pour la classe aisée, comme la pipe est une nécessité pour tous les Lapons, car être privé de tabac est parmi eux l'extrême misère. Le Lapon aime le chant; il chante l'heureuse sécurité dont il jouit dans ses montagnes, la vie simple qu'il préfère à toutes les jouissances dont la renommée est venue lui donner une idée confuse, au milieu de ses neiges et de ses bruyères.

Échappons-nous de la Suède; et, par le Finmarck, en dépit des loups, des ours, des déserts, des torrens et des neiges des

alpes scandinaves ou dofrines, pénétrons en Norwége.

Mais avant d'y entrer, nous faisons une pointe jusqu'à *Hammerfost* ou *Hammerfest*, l'établissement le plus septentrional de l'Europe civilisée. Cette petite bourgade du Finmark ou de la Laponie norwégienne, qui n'a qu'une centaine d'habitans fixes, est située peu loin du cap Nord, à une latitude de 70° 39', long. E. 22° 8', et dans une île sur la mer du Nord, au voisinage du continent. Sa baie est vaste et bien abritée contre tous les vents. Le port est aujourd'hui très-fréquenté par les vaisseaux marchands. C'est là surtout que le violon est en grande faveur, car les Lapons aiment aussi bien la danse que les Parisiens; c'est là que les repas commencent par le thé et du poisson bouilli; vient ensuite la chair de renne avec les salaisons. On y fait peu de cas du papier-monnaie, et quant à l'argent, on a l'habitude de l'enfouir. La pêche est la ressource la plus précieuse du pays; un seul coup de filet peut amener jusqu'à 8,000 livres de poisson.

Aux environs d'Hammerfest le walrus est commun. C'est un animal aquatique dont les formes sont à peine dégrossies, à cause de la rigueur du climat, car le climat influe beaucoup sur le développement des êtres organisés; les muscles élastiques et les bonds du tigre prouvent sur lui la puissance de la chaleur solaire, tandis que la massive baleine et le lourd walrus se traînent péniblement dans les mers du nord. Les formes élégantes fuient aussi le voisinage des deux pôles; nous le voyons par leurs habitans et par leurs animaux. Il semble aussi que la couleur des animaux tienne à l'état de l'atmosphère, à la température et à l'action d'une lumière plus ou moins abondante, puisque vers le cercle polaire le voyageur n'aperçoit plus que du blanc ou des couleurs ternes et sombres. Des animaux tout blancs viennent l'effrayer; d'autres, non moins redoutables, sont gris ou bruns. Aux régions équatoriales, l'azur, le pourpre, le rouge, en un mot toute la parure de l'arc-en-ciel embellit la nature vivante. Mais à l'égard de

la force, les ours polaires ne le cèdent guère aux tigres de l'Asie.

Les Lapons font plus de cas de l'ours que de leurs semblables, ils disent qu'il a la force de douze hommes et l'intelligence de dix ; aussi la capture de l'ours est-elle regardée par eux comme le plus noble exploit dont un chasseur puisse se vanter. Il est d'usage que lorsqu'un Lapon rencontre un ours de belle apparence, il lui adresse la parole, quoiqu'il n'en obtienne pas de réponse. Un jour, un Lapon d'Hammerfest qui poursuivait un renne sauvage, se voit tout à coup en face d'un ours énorme :

Bonjour, s'écria-t-il, monarque des déserts,
Je vais de mon fusil saluer ta présence. —
L'arme part, mais le manque. En ce cruel revers,
Le Lapon a recours à sa fière éloquence. —
Tu serais un vrai lâche, un infâme brigand,
Si tu m'attaquais, moi, tout seul et sans défense.
Attends ; un peu de patience,
Car mon arme sera rechargée à l'instant ;
Alors je serai prêt à braver ta puissance. —
L'ours ne répondit rien, aussitôt s'en alla,
Et planta là
Le Lapon, qui s'enfuit de même en diligence.

La monnaie courante à Hammerfest se compose de barils d'huile, au noble jeu de whist. Après la partie, chaque joueur inscrit son gain ou sa perte sur un livre, et à la fin de l'année, les paiemens sont effectués en barils d'huile.

A Hammerfest, dans chaque famille, les jeunes personnes se lèvent de meilleure heure que les autres, et préparent le café pour toute la maison. Les longues nuits s'y écoulent en bonne partie au lit, où l'édredon est la couverture ordinaire, indépendamment des gros poêles qui échauffent les appartemens. En se réveillant, on voit une jeune femme ou fille qui vous apporte une tasse de café bien chaud, puis une pipe, et quand on l'a fumée, on se remet sur l'oreiller pour quelques heures encore. Après la pipe, les cartes occupent le plus haut rang dans les affections de ces insulaires, et je viens d'expliquer leur manière de jouer. Voilà les délices des sybarites hyperboréens, qui ne les changeraient point avec les nôtres.

Après avoir franchi les monts, à travers

mille dangers, nous voici le long de la mer qui baigne la Norwége, peu loin du dangereux tourbillon de *Mael-Stroom*, qui, entre les îles Loffoden, centre des pêcheries pour Bergen, et le continent, court avec une effrayante impétuosité du nord au sud, pendant six heures, et du sud au nord pendant six autres heures, toujours contre la marée; le bruit qu'il fait s'entend à plusieurs lieues de distance : malheur au navire qui en approcherait dans ce moment, il y serait entraîné, englouti et brisé contre les rochers. Il est tranquille deux fois par jour, à la plus haute et à la plus basse marée.

Avant de suivre notre promenade dans le cœur de la Norwége, fixons-en rapidement ici quelques traits généraux.

C'est la contrée la plus montagneuse de l'Europe, aussi le paysage y est le plus varié : lacs, ruisseaux, rivières, torrens, rochers, vallées, forêts, golfes, métaux, tout paraît s'y trouver. La Norwége s'étend le long de l'océan Atlantique, du sud au nord, sur une ligne de 350 lieues, jusqu'au cap

Nord, pointe extrême de l'Europe, et sur une largeur de 80 lieues. On lui donne 15,000 lieues carrées, et 1,152,000 habitans. Le luthéranisme y est, comme en Suède, le culte dominant; les mœurs des deux peuples sont presque identiques, et elles le deviennent chaque jour davantage, depuis la réunion des deux royaumes en un seul. En général, la réception que les Norwégiens font aux étrangers est dictée par la plus cordiale hospitalité. Les paysans ne mangent pas de lapins, ils préfèrent leurs chats, comme les Arabes leurs sauterelles, comme les Italiens leurs mulots.

Du tourbillon de Mael-Stroom nous arrivons à *Drontheim*, chef-lieu du gouvernement le plus étendu de la Norwége, et qui comprend le Finmark et le Norrland; c'est une grande et belle ville, presque tout entière bâtie en bois, avec un port sur la mer du Nord, un archevêché, un gymnase, une société royale des sciences, et un vaste hôpital. Elle a une superbe rue qui, large et bordée de hautes maisons, traverse toute la ville jusqu'au rivage. Sa

population est d'environ 10,000 âmes, ce qui est considérable pour une ville aussi enfoncée dans le nord.

Bergen, qui vient après Drontheim, a encore plus d'importance que celle-ci ; c'était la capitale de toute la Norwége, elle a cédé la prééminence à une autre cité dont nous parlerons tout à l'heure ; c'est une ville très-ancienne et entourée de hautes montagnes, près de la mer ; elle a un château fortifié, un port vaste, profond et bien abrité ; elle emploie plus de cent navires au commerce d'exportation de l'huile de baleine, de suif, de poissons et de peaux ; sa population est de 20,000 habitans, très-accueillans, très-polis, et foncièrement très-bons, comme ceux de Drontheim.

En nous rapprochant toujours du sud, nous atteignons *Christiansand*, ville de 4,000 âmes, qui a des rues larges et un excellent port sur le Cattégat, d'où elle exporte beaucoup de bois de construction ; c'est peut-être l'endroit de la Norwége qui a le plus de rapports avec les étrangers ; voilà pourquoi

on y remarque beaucoup de constructions qui rappellent ou la Hollande ou l'Angleterre.

Enfin, nous tenons la dernière grande ville et la capitale de la Norwége, c'est *Christiania*. Elle est placée à l'extrémité méridionale de ce royaume, sur le golfe de Cattégat, d'où elle se termine assez loin dans la plaine, en formant des masses divergentes au milieu des métairies et des maisons de campagne. Ses rues sont larges, droites, et habitées par 10,000 âmes, qui rivalisent d'activité et d'industrie. Beaucoup de maisons sont en pierre; celles des faubourgs sont toutes en bois. Ses principaux édifices sont le palais du gouvernement, l'hôtel-de-ville et l'institut militaire. Christiania doit d'être la capitale de la Norwége, non à sa population, mais à sa position, à son active industrie, à la politesse et à l'instruction de ses habitans. Les uns font le commerce de terre exclusivement, et les autres celui de mer. Il y a beaucoup de mouvement dans la partie contiguë à la campagne; tout ce qui arrive de l'intérieur

est obligé de passer par là; et quand on se trouve dans cette ville un jour de marché ou de foire, ou pendant l'hiver, on rencontre une affluence extraordinaire de tous les pays. C'est alors que les paysans norwégiens amènent sur des traîneaux leurs planches, et forment comme une nouvelle ville.

Voyez ces paysans agiles
Abandonner leur charge au vérificateur,
Qui sur leur dos et de ses mains dociles
Avec la craie imprime un calcul sans erreur;
Munis de cette marque, au comptoir ils accourent,
Ils reçoivent leur dû sous le toit du payeur,
Dont aussitôt les deux brosses parcourent
Le dos chargé du billet au porteur;
Et, la quittance ainsi donnée,
Chacun, content de sa journée,
Revole à quelque autre labeur.

Nous venons de parcourir les deux royaumes unis de la Scandinavie : terminons cette lettre par quelques mots sur leur ensemble.

L'emplacement de la péninsule Suédico-Norwégienne, embrassée par deux mers,

ne saurait être que favorable à sa conservation politique autant qu'à son commerce. Le climat des deux royaumes éprouve toutes les variations qui existent entre les terres d'Allemagne et les glaces du cap Nord. Le gouvernement repose sur une constitution qui assure assez de pouvoir au monarque et de garanties à la nation.

La noblesse suédoise et norwégienne n'est pas une aristocratie oppressive, elle s'est démise spontanément de son influence pour donner des lois fondamentales et équitables à la patrie commune; elle marche avec son temps. Elle constitue dans les états le premier ordre; le clergé forme le second; les bourgeois ou citoyens des villes, le troisième; et les paysans propriétaires, le quatrième : mais tous ces ordres dans les états sont sur un pied égal. Il y a une assemblée législative particulière à la Norwége, appelée *Storthing*, pour discuter les lois de ce dernier pays, avec la sanction du monarque scandinave.

Les forces actives de terre du royaume scandinave s'élèvent a environ 60,000 hom-

mes, dont l'état-major-général est à Stockholm; celles de mer suffisent pour équiper douze à quinze vaisseaux de ligne et quelques frégates. Les revenus que le prince retire des deux états sont de 35 millions de francs. Mais on ne voit presque pas de numéraire en circulation, si ce n'est du cuivre; les moyens d'échange consistent en billets de toute valeur; ce n'est guère qu'à la cour que les pièces d'or se montrent.

Les mines de Suède et de Norwége tiennent en Europe le premier rang pour la qualité de leur fer; mais les Norwégiens sont moins avancés que les Suédois dans ce genre d'exploitation.

La langue suédoise a déjà une littérature fixée et assez riche; en Norwége on parle généralement le danois, parce que, jusqu'en 1815, cette contrée avait dépendu de la monarchie danoise.

Notre prochaine lettre sera consacrée au Danemarck.

LETTRE III.

DANEMARCK.

tion; étendue; population; climat; forces
t Danemarck; division territoriale; villes
curiosités principales : Elseneur; Co-
nhague; Frédéricsbourg; Corsoer; grand
elt; Odensée; petit Belt; Kolding; Aarhus;
alborg; Ripen; Flensbourg; Sleswick;
Iolstein, ou Kiel; Rendsbourg; Altona.
Villes anséatiques : Lubeck; Hambourg;
Brême. Duché de Lauenbourg. Archipel
Feroë.—Islande. Spitzberg. Mœurs et cou-
tumes. Savans danois : Tycho-Brahé, Lan-
gebeck, Ewald, Wessil, Muller, Holberg,
Malte-Brun.

Nous avons du détroit repassé les abîmes :
Des Cimbres devant nous est l'antique séjour,
Elseneur à nos yeux reparaît à son tour;
t, sans être des flots devenus les victimes,
ous retrouvons le port avant la fin du jour.

Nous voilà rentrés, mon compagnon de voyage et moi, dans la patrie du grand Canut, qui, vers l'an 1014 de J. C., après avoir réuni l'Angleterre au Danemarck, et étant un jour entouré de ses courtisans qui lui disaient que désormais aucune puissance ne lui résisterait, leur donna cette leçon célèbre en les conduisant sur le bord de la mer, à laquelle il commanda de se retirer au moment de la marée montante. Comme elle n'en fit rien et continua de s'avancer : « Vous voyez bien, s'écria-t-il,

Vous voyez bien, vils courtisans,
Qu'en dépit de mon cimeterre,
Je ne suis point le plus fort sur la terre,
Et que je ne rends pas les flots obéissans,

Jetons un rapide coup d'œil sur le royaume danois, pour descendre ensuite aux détails principaux.

Le *Danemarck*, borné au nord par le Cattégat, au couchant par la mer du Nord, au sud par l'Allemagne et la mer Baltique, et à l'est par le Sund qui le sépare de la Suède, a en superficie 1,900 lieues carrées, sur une longueur de 80 lieues et une lar-

geur de 60, avec une population de près de deux millions d'habitans. Il ne présente aucune élévation digne du nom de montagne, si ce n'est un peu dans le Jutland; on ne voit que des plaines couvertes de lacs et d'étangs, et arrosées par quelques rivières, dont la principale est l'Eyder, qui sépare le Jutland du Holstein. Le climat est tempéré, mais humide; le sol fournit aux besoins de la consommation; l'industrie manufacturière est encore peu avancée; le commerce intérieur est extrêmement peu considérable; et si le Danemarck a conservé ses colonies, comme Tranquebar dans l'Inde, des comptoirs sur la Côte-d'Or en Afrique, et quelques îles telles que Sainte-Croix, Saint-Thomas, les Caraïbes, Saint-Jean, etc., elles sont sans importance pour les produits qu'il en retire. Le Danemarck exporte ses grains dans la proportion suivante : froment 2, seigle 3, orge 5, avoine 3 1/3, vesce et sarrasin 1/2. L'exportation du beurre, autrefois si considérable, se borne maintenant à la seule ville de Hambourg. Les revenus de l'état sont d'environ

22 millions de francs; les forces de terre, de 40,000 hommes en temps de paix; celles de mer, de 3 vaisseaux de ligne, 6 frégates, 5 bricks et 96 petits bâtimens. La religion dominante est le protestantisme. Il n'y a en Danemarck qu'environ 2,000 catholiques. La langue danoise est un dérivé du teuton; à la cour on parle français et allemand. L'instruction du peuple n'e point négligée, et l'enseignement mutuel est surtout en honneur. Le Danemarck a deux universités, celles de Copenhague et de Kiel.

Après ces généralités, explorons la contrée, et commençons par Elseneur; mais auparavant disons encore que le Danemarck, sous le rapport territorial, est divisé en trois grandes portions : la première comprenant l'île de Sélande, où se trouve la capitale du royaume; la seconde, l'île de Fionie, située entre les deux Belts, détroits qui communiquent de la Baltique au Cattégat; et la troisième, le Jutland, le Sleswick et le Holstein, celle-ci formant comme un gros bras de terre borné à l'est, au nord

et à l'ouest par la Baltique, le petit Belt, le Cattégat et la mer du Nord, et au sud par l'Elbe et l'Allemagne. Le Jutland est l'ancienne Chersonèse cimbrique; c'est la province la plus considérable du Danemarck, comme la Sélande ou Seeland en est la plus grande île:

C'est de cette illustre contrée
Qu'Angles, Cimbres, Normands, déchaînés à la fois,
Conquirent la Neustrie, en dépit des Gaulois,
Et, traversant la Manche et son onde azurée,
Ecrasèrent soudain les enfans d'Albion;
Puis, maîtres du pays breton,
Allèrent jusqu'en Italie,
En Sicile, et même en Scythie,
Faire peser leur tyrannie,
Dont il ne reste plus qu'un effrayant renom.

Elseneur est une ville forte, avec un bon port, sur le bord occidental du Sund, chenal d'entrée et de sortie de la Baltique, vis-à-vis d'Helsinbourg, ville suédoise. Plusieurs nations de l'Europe ont des consuls à Elseneur. On y compte de beaux édifices, des raffineries, et 7,000 habitans. Elle n'est qu'à 8 lieues de Copenhague. Près d'El-

seneur est Maria-Lust, maison de plaisance où le père de Hamlet fut, dit-on, assassiné, comme ce malheureux prince l'apprit lui-même en songe à son fils :

O mon fils, lui dit-il, ne m'interroge pas ;
Ces leçons du cercueil, ces secrets du trépas,
Aux profanes mortels doivent être invisibles.
Que du ciel sur les rois les arrêts sont terribles !
Ah ! s'il me permettait cet horrible entretien,
La pâleur de mon front passerait sur le tien ;
Nos mains se sécheraient en touchant la couronne,
Si nous savions, mon fils, à quel titre il la donne !
Vivant, du rang suprême on sent mal le fardeau :
Mais qu'un sceptre est pesant quand on entre au tombeau !
. . . . . Je viens enfin t'apprendre
Quel sang tu dois verser pour apaiser ma cendre :
On croit qu'un mal cruel trancha soudain mes jours ;
Ainsi les noirs complots sont voilés dans les cours.
Ta mère, qui l'eût dit, oui, ta mère perfide
Osa me présenter un poison homicide ;
L'infâme Claudius, du crime instigateur,
Fut de ma mort surtout le complice et l'auteur, etc.

(*Hamlet*, acte II, scène V.)

Copenhague, capitale du Danemarck, placée sur la côte orientale de l'île fertile,

boisée et bien cultivée de Sélande, qui a 24 lieues de long sur 21 de large; son port est un des plus beaux et des plus sûrs du Nord, il peut contenir 500 bâtimens; les gros vaisseaux y entrent à pleines voiles, mais l'un après l'autre, car l'entrée de la rade n'est pes très-large. Copenhague a trois quartiers; le nouveau rivalise d'élégance avec les plus belles cités de l'Europe. Plusieurs rues ont des canaux, des quais et des trottoirs en larges dalles de granit, et les vaisseaux arrivent jusqu'auprès des maisons. Parmi les édifices publics, il faut citer le palais du roi, l'école de marine, l'académie des beaux-arts, le château de Rosembourg, la bourse, le musée, immense dépôt d'objets d'arts et de sciences, tous grands bâtimens gothiques; l'église du Sauveur, la plus riche des vingt églises de Copenhague; l'observatoire, curieux par sa tour où l'on peut monter en voiture; la bibliothèque de l'université, composée de 60,000 volumes, et où l'on conserve plusieurs manuscrits précieux, avec le globe et le fauteuil de Tycho-Brahé; la biblio-

thèque royale, composée de 250,000 vol. Copenhague a de grandes places ornées de statues, des fabriques de toiles et de draps, et hors des murs, un obélisque rappelant l'affranchissement des paysans danois sous Frédéric VI. Sa population est de 107,000 âmes. Le théâtre royal est loin de couvrir ses frais, bien qu'il soit assez fréquenté. On y joue beaucoup de pièces françaises traduites en danois, et quelques pièces allemandes, indépendamment des compositions nationales.

Un voyageur qui aime les beaux sites et les palais, ne doit pas quitter Copenhague sans visiter près de cette capitale le palais de Frédéricsbourg, environné d'un triple fossé, et remarquable par sa gothique et imposante architecture : c'est le rendez-vous général des promeneurs.

La société de Copenhague est un peu triste, parce que sans doute les Danois sont souvent enveloppés de brouillards. Cependant les femmes y sont jolies et agaçantes. Ici on ne trouve point de cafés comme à Paris, mais des boutiques de confiseurs,

où l'on vend du chocolat, des liqueurs et de la pâtisserie. On ne joue au billard que dans les sociétés particulières.

Les autres villes danoises que nous avons à mentionner, après la capitale et Elseneur, sont les suivantes :

Corsoer, petite ville, mais ayant une belle rade sur le grand Belt, avec un château fort. C'est là que nous nous embarquons pour aller à

Odensée, ville principale de l'île de Fionie ou de Funen, et située sur un canal qui rejoint la Baie. On y remarque le mausolée d'Alfreld et la cathédrale. Population, 6,000 âmes. Odensée paraît venir d'Odin, chef de tribus scythes qui au deuxième siècle, fuyant la domination romaine, vinrent s'établir en Suède.

D'Odensée, après quelques lieues de marche, nous passons le petit Belt et allons à *Colding* ou *Kolding*, ville maritime, dont les maisons sont extrêmement petites, quoique jadis elle ait été la résidence des rois de Danemarck, sur la limite méridionale du Jutland; puis à *Aarhus*, ville

située dans une riche plaine, avec un port commode sur le Cattégat, un gymnase, une cathédrale et 4,000 âmes; à *Aalborg*, capitale de tout le Nord-Jutland, une des plus riches du Danemarck, après Copenhague, et située sur le golfe de Lym. Population, 6,000 âmes.

Nous revenons par *Ripen*, ville de 3,000 âmes, qui a un port sur la mer du Nord, et qui possède plusieurs tombeaux des rois de Danemarck; à *Flensbourg*, ville très-florissante, riche d'antiques souvenirs, près de laquelle se donna en 1410 une grande bataille, et où Eric le Poméranien domina au 13e siècle; ville où Marguerite-la-Grande, reine de Danemarck, rendit le dernier soupir en 1412; ville peuplée de 15,000 habitans, riche en papeteries et en distilleries, et possédant un port sur un bras de la Baltique; à *Sleswick*, capitale du Sud-Jutland, ville de 7,000 âmes, riche et commerçante, siége de la cour judiciaire et du gouvernement provincial du Sleswick et du Holstein, avec un bon port sur le golfe de Slie ou Sley, et ayant une seule

mais très-grande rue, dont les maisons, séparées les unes des autres par des jardins, ressemblent à des maisons de campagne; à *Kiel*, capitale du duché de Hosltein, sur la mer Baltique, ayant un superbe château, une bibliothèque nombreuse, une université renommée, un observatoire, un grand hôpital, et une population de 7,000 âmes; à *Rendsbourg*, ville de 6,000 âmes, le boulevart du Danemarck du côté de l'Allemagne, sur le canal qui par l'Eyder, rivière faisant limite entre le Danemarck et l'Allemagne, joint la mer du Nord à la mer Baltique; enfin à *Altona*, dernière ville du Danemarck, à la porte de Hambourg, peuplée de 25,000 âmes, avec un bon port sur l'Elbe, d'où elle envoie chaque année 30 à 40 vaisseaux à la pêche du hareng et de la morue. On y remarque de belles églises, le théâtre, la bourse et le palais Ranzau.

Une autre ville danoise est celle de *Lauenbourg*, capitale du duché de ce nom, qui fut cédé, en 1815, au Danemarck, pour le dédommager un peu de la perte de

la Norwége. Cette ville ne compte qu'environ 3,000 individus.

Dans le duché de Holstein, pays des chevaux et des bœufs, long de 48 lieues sur 32 de large, peuplé de 325,000 âmes, et formant avec le Sleswick une superficie de 309 milles carrés, avec une population de 600,000 âmes, et dans celui de Lauenbourg, contenant 38 lieues carrées et 40,000 individus, sont enclavées les villes libres, autrement dites anséatiques, de Hambourg et de Lubeck.

Lubeck est une grande ville, peuplée de 40,000 âmes, généralement assez bien bâtie, sur la Trave, à une faible distance de la Baltique, dont elle est un des ports.

Hambourg est la première ville commerçante de l'Allemagne; elle est située sur les bords de l'Elbe, au confluent de plusieurs autres rivières, et à 20 lieues de l'embouchure de ce fleuve dans la mer du Nord. Elle a une multitude de fabriques et de manufactures; ses rues, si on excepte la ville neuve, sont étroites, irrégulières, et entrecoupées par des canaux; une de

ses nombreuses églises contient l'un des plus grandes orgues de l'Europe; la bourse est un vaste et bel édifice; la banque, fondée il y a deux siècles, est justement fameuse. Hambourg a un sénat, et nomme un député à la diète germanique. Son revenu dépasse 4 millions de francs, et sa population 130,000 âmes. Ses négocians expédient des navires dans tous les ports d'Europe et d'Amérique. Hambourg fut la principale des villes qui, avec Lubeck, Brême, Cologne et Dantzick, formèrent au 14e siècle la ligue appelée anséatique, pour assurer contre les pirates le commerce de la Baltique. En 1810, elle fut réunie à l'empire français; elle redevint ville libre en 1814, après le mémorable siége soutenu par le maréchal prince d'Eckmulh, avec 20,000 Français, contre des forces ennemies quadruples, et qui ne purent le faire capituler.

Nous venons de citer *Brême*; son voisinage, ou, si vous aimez mieux, son peu d'éloignement de Hambourg permet de l'y rattacher ici. Elle est située à 15 lieues de

la mer du Nord ; elle a un port sur le Weser, qui reçoit des vaisseaux de moyenne grandeur ; elle possède un grand nombre de manufactures d'étoffes et de toiles, des raffineries, un arsenal, une bourse, un gymnase, un hôtel-de-ville, et 40,000 habitans. Elle avait été, comme Hambourg, incorporée à l'empire français; elle est redevenue ville libre à la paix de 1814.

Nous avons parcouru les principales villes du Danemarck ; il nous reste à parler de ses îles, notamment de l'Islande et du Spitzberg, qui font partie des possessions européennes de ce royaume. Rendons-nous-y, en passant par l'archipel de *Féroë*, peuplé de 5,000 âmes, et situé par 65° lat. N. et 10° long. E.; groupe de 24 petites îles dépendantes du gouvernement de l'Islande.

L'*Islande*, la *Thulé* des anciens, le berceau des Scaldes, ces princes de la poésie du Nord, qui chantèrent les hauts faits de leurs héros, tels qu'ils ont été recueillis dans l'Edda, et comme on les re-

trouve dans les sagas ou poëmes historiques; l'Islande est située dans l'océan Boréal, sur la route du Groënland, entre les 353° 9' et 4° 20' longitude du méridien de l'île de Fer, et entre les 63° 23' et 66° 33' latitude N. Elle a 120 lieues de long sur 75 de large, 1,800 milles carrés allemands, et au-delà de 50,000 individus, qui tous habitent les côtes, lesquelles atteignent de 600 à 1,600 pieds, et sont parsemées de baies et d'anses nommées fiords. L'intérieur est inhabité. Le climat de l'île est moins dur que sa latitude ne le ferait penser, surtout quand les masses de glace du Groënland ne sont pas entraînées près de ses bords; mais l'atmosphère y subit de continuelles variations, et ne semble guère plus favorable aux habitans qu'à la végétation. La plupart des enfans meurent avant l'âge de dix ans; les mères n'en peuvent guère élever que la moitié. Toutefois, l'Islande a eu des centenaires. Son sol est stérile, ses fruits mûrissent rarement; il en est de même des choux, des navets et d'autres plantes potagères, qui toutes y

sont exotiques. Le lichen sert à la nourriture des animaux, parmi lesquels on distingue une multitude de boucs sauvages. On introduisit le ou la renne dans ce pays en 1770, il en offre maintenant des troupeaux considérables; au nombre des animaux domestiques également exotiques en Islande, on compte près de 30,000 chevaux, près de 25,000 têtes bovines, et plus de 350,000 bêtes à laine.

L'Islande paraît devoir sa formation aux volcans sous-marins; partout on y rencontre des montagnes en pleine éruption; la plus fameuse est celle de l'Hécla, qui a 4,800 pieds au-dessus du niveau de la mer. Des tremblemens de terre accompagnent toujours ces éruptions extraordinaires et continues, dont les matières brûlantes sont quelquefois lancées jusqu'à 30 lieues de distance. Cependant, au milieu de cette région en flamme, la glace et les neiges ne couvrent pas moins plus de 15 montagnes dont quelques-unes dépassent 6,000 pieds d'élévation.

Après les volcans viennent les sources

chaudes, et souvent même ces volcans vomissent de l'eau bouillante. Le jet d'eau chaude le plus renommé est le *Geyser*, qui fait jaillir son onde à plus de 200 pieds de hauteur. Les Islandais viennent d'assez loin cuire leurs alimens et laver leur linge, ce qui est pour eux une ressource précieuse, car l'île n'a point de bois, si ce n'est quelques chétifs arbustes. A cet égard, il faut que l'Islande ait subi d'étranges révolutions géologiques, s'il est vrai qu'en 861, lorsque les pirates norvégiens s'emparèrent de cette île, ils y trouvèrent de belles forêts. Ce qu'on appelle en Islande la forêt de Bogafiord, se compose de bouleaux qui n'ont pas 12 pieds de haut, et à leur base 6 pouces de diamètre.

Les nombreuses sources de l'Islande produisent quelques rivières ; celles-ci n'ont pas plus de 20 milles de longueur, mais elles sont larges et profondes. L'Islande a aussi plusieurs lacs, dont le plus grand a 5 milles de circuit.

Les Islandais divisent l'année en deux saisons : l'été, qui commence vers le 18

avril, et l'hiver au 18 octobre. Mais l'été n'est que l'aurore d'un éternel automne, froid et humide, qui précède le rigoureux hiver. Nous avons dit plus haut que le froid ordinaire n'est pas aussi grand qu'on le croirait d'abord : il varie de 4 à 12° Réaumur; il s'élève de 20 à 25°. La chaleur varie de 6 à 18°, elle atteint quelquefois en août 22°, indépendamment des endroits où le reflet des rochers la porte jusqu'à 28°.

L'aurore boréale est plus remarquable encore en Islande qu'en Laponie; elle est accompagnée d'un bruit semblable à celui des étincelles que produit une machine électrique. J'ai, dans le IVe volume de mes *Lettres sur l'Astronomie*, détaillé ce phénomène qui a lieu presque chaque nuit, surtout quand le ciel est serein.

Vous croirez peut-être que les Islandais, avec leurs chétives pommes de terre, leur poisson cru et séché et leur beurre rance, envient la nourriture exquise de nos climats : détrompez-vous, mon cher ami; ils sont heureux de leur condition; le fracas des volcans, les tremblemens de terre ne

sont pour eux que des objets d'amusement, et rien ne pourrait leur faire abandonner leur île chérie; le petit nombre de ceux qui sont venus en Danemarck se sont hâtés de rejoindre leurs foyers, malgré les séduisantes promesses des négocians de Copenhague. Il est vrai que chez eux aucune espèce de tyrannie ne les atteint, ils ont gardé leurs lois, et sont gouvernés avec modération par le représentant du monarque danois.

Ces bons insulaires, qui ont encore une langue et une littérature à eux propres, et même encore un poète vivant, traducteur du *Paradis perdu*, sont très-religieux, et observent le dimanche comme un jour de plaisir ou de réjouissance; ils s'embrassent tous en arrivant près de l'église, et le pasteur luthérien fait de même. Leur caractère dominant est la franchise et la douce gaîté; dans toutes les familles les domestiques sont au même rang, pour ainsi dire, que les enfans de la maison. Si leurs habitations nous paraissent bien mesquines, et semblables à des huttes enfumées, le contentement, la

vertu et la paix y demeurent. C'est là que le jeu des échecs et la lecture du peu de livres qu'ils possèdent, et qu'ils se prêtent mutuellement, tiennent lieu de toutes les pompes du continent. Ils préfèrent leurs lits étroits à nos couches molles et larges; les deux sexes reposent dans la même pièce, et si vous les y surprenez, ils se leveront tout nus sur leurs lits pour vous saluer, sans avoir la plus légère idée d'indécence.

Reykiavik, la capitale de l'île, et aux environs de laquelle se trouve l'unique imprimerie de l'Islande, est une pauvre bourgade qui ne renferme que 5 à 600 individus. Les maisons forment deux rues, et sont bâties en planches; il n'y en a qu'une en briques. L'édifice le plus remarquable est la maison de correction; ce bâtiment n'est pas toujours vide, car il y a aussi quelques récalcitrans ou mauvais sujets en Islande; heureusement, pour la gloire de l'humanité, il y sont rares. La cathédrale est en pierre, et très-vaste; elle a été transportée par fragmens de Skalholt, l'ancienne capitale de l'île, à Reykiavik,

où elle est placée d'une façon plus avantageuse pour les habitans, qui peuvent dans le même lieu faire leur petit commerce et remplir leurs devoirs religieux. Le revenu de l'évêque n'est que d'environ 160 fr. par année.

Le commerce de l'île consiste en poissons, huile et édredon. Ce dernier article est l'objet le plus précieux de l'Islande. Ajoutons-y le foin, la récolte par excellence du fermier. On tire aussi de la mer une algue employée à la nourriture des bestiaux et même des habitans. On se sert pour chauffage d'arêtes de poissons, de fumier de bœuf et de vache, et de mottes de terre. La chair de baleine et de requin est une friandise à laquelle un Islandais ne touche qu'à son dessert.

Le corbeau est l'oiseau le plus commun de l'Islande; pour les Islandais comme pour les anciens, c'est l'oiseau des augures; mais comme il est très-nuisible, et qu'il détruit les canards, les poissons et jusqu'aux brebis, on ne l'épargne pas, malgré la science que lui suppose le crédule Islandais, qui,

par parenthèse, jamais ne franchit une rivière ou un passage dangereux, sans ôter son chapeau et réclamer la protection divine.

Que dirons-nous à présent du *Spitzberg*, où l'imagination nous transporte d'un saut?

Des rochers noirs taillés en abîmes affreux,
Ou des sommets blanchis d'une neige éternelle,
Des flots le courroux orageux,
Le fracas des glaçons qui se choquent entre eux,
D'oiseaux marins l'horrible ritournelle,
Le renard au triste aboiment,
Du morse audacieux le long rugissement,
Le dauphin, la baleine et leur guerre cruelle,
Et sur des monts de glace, avide sentinelle,
L'ours polaire au sourd grognement,
Poursuivant tout ce qui respire,
Et, couvert de fange et de sang,
Partout dévorant sous sa dent
Les êtres du rivage et du liquide empire :
Voilà sous quel aspect le Spitzberg sourcilleux,
Dernier séjour de l'homme, où la nature expire,
Vient se présenter à nos yeux.

Le Spitzberg tire son nom de la disposition escarpée des rochers qui le couvrent. Il est situé entre les 76° et 81° lat. N., et

les 7° et 25° long. E. Il a 120 lieues de long sur 100 de large. Ses hautes montagnes couronnées de neiges perpétuelles, ou flanquées de glaciers réfléchissant l'aurore boréale, sont aperçues d'assez loin. C'est là que le jour est de cinq à six mois formant l'été, et la nuit de même durée, formant l'hiver. Le midi de ce jour est assez chaud pour faire croître un petit nombre de plantes, telles que des renoncules et des joubarbes, dans les endroits bien exposés au soleil, dont les rayons y arrivent d'autant plus obliquement que cet astre ne s'y montre qu'au niveau de l'horizon, lequel en est le zénith pour cette contrée de désolation.

Vers la pointe nord-ouest, on trouve les restes des établissemens hollandais, abandonnés depuis plus d'un siècle. Les Russes d'Archangel ont aussi dans cette île plusieurs établissemens pour la chasse. Le capitaine Sabine y a retrouvé en 1823, dans un état parfait de conservation, des corps russes ensevelis depuis 85 ans; la chair était encore entière, et les joues vermeilles comme dans l'état de vie. Tous les corps

étaient vêtus des costumes du pays, avec des bonnets de nuit, des bottes et des bas. L'étonnante conservation de ces corps a déterminé le capitaine Sabine à en apporter un en Angleterre.

Un négociant anglais établi en Norwége a récemment fondé une petite colonie au Spitzberg, à l'endroit même des anciens établissemens hollandais; elle se compose de 25 individus, Lapons ou Norwégiens, chargés de chasser des rennes, des renards et d'autres animaux à fourrure. Depuis 3 ans que l'établissement dure, personne n'y est mort, et même pendant le dernier hiver personne n'y a été malade. Un bâtiment y porte tous les ans des vivres, et revient en Norwége avec les produits de la chasse.

Quittons vite ce séjour glacial, et revenons en Danemarck, dont le peuple et les savans réclament encore de notre plume quelques lignes d'examen.

Les Danois sont, en général, grands, bienfaits, ont les traits réguliers et les cheveux tirant sur le rouge. Ils sont braves,

polis et humains. Les classes supérieures se distinguent par l'esprit, la vivacité, par le goût et la recherche dans la parure. Les paysans ont beaucoup de propreté dans leur mise rustique. Toutes les classes se font remarquer par la délicatesse des manières. Les modes françaises sont les modes de la haute société, et comme en Danemarck il y a partout de l'aisance, on peut s'y permettre ces innocentes fantaisies; il y a plus, c'est que la mendicité est inconnue en Danemarck. L'agriculture et les fabriques y sont encore arriérées; mais les Danois s'avancent peu à peu vers les perfectionnemens, car le gouvernement commence à les encourager. Ce gouvernement est une monarchie absolue, mais mitigée par l'aristocratie qui est très-influente, et le monarque ne peut pas toujours faire à ses peuples tout le bien qu'il voudrait, si ce bien dérange un peu les priviléges de la noblesse.

Sous le rapport des sciences, le Danemarck n'est point resté en arrière des autres nations. Son académie royale est très-flo-

rissante ; nous avons déjà dit que l'instruction y avait pénétré jusque dans les classes les plus inférieures ; et, quant à ses savans, il en est quelques-uns dont la renommée est devenue européenne. Rappelez-vous Tycho-Brahé : ce n'est point par son système du monde qu'il faut le juger, mais par ses nombreuses observations astronomiques; il fut non seulement législateur, ou, si vous voulez, réformateur, mais encore excellent observateur ; et il put dire en mourant sur une terre de volontaire exil : « Je n'ai point » inutilement vécu ». Sans parler du botaniste Muller, de l'historien Langebeck, de l'érudit Holberg, des poètes Ewald, Wessil et Ulin, et passant de suite aux contemporains, nous trouvons parmi eux le géographe Malte-Brun, dont la France peut aussi bien que le Danemarck revendiquer la gloire. Persécuté dans sa patrie pour avoir défendu, dès l'âge de 20 ans, la cause de l'affranchissement des paysans et celle de la liberté de la presse, il se réfugia en Suède, et de Suède en France, où, depuis 1799, il est resté jusqu'à sa mort.

A peine le 6e volume de son *Précis de Géographie universelle* venait d'être publié, lorsque, le 16 décembre 1826, la cruelle faux du trépas l'a moissonné devant nos yeux. Malte-Brun possédait toutes les langues principales de l'Europe, et particulièrement celles qui dérivent de l'allemand; il fut long-temps une des plus fermes colonnes du *Journal des Débats*, pour la traduction des nouvelles étrangères, et il avait créé et soutenu de son talent les *Annales des Voyages*.

Vous me pardonnerez de vous avoir un moment arrêté sur deux hommes nés dans le même royaume et dans la même province, la Scanie, et dont le premier est depuis deux siècles en possession de sa gloire, appréciée dans les deux hémisphères, tandis que le second vient d'acquérir la sienne au milieu de notre belle patrie.

Dans ma lettre suivante, je comptais vous parler des Pays-Bas, en commençant par la Hollande, qui touche à quelques-unes des possessions danoises ; mais avant de nous engager sur les états du Continent,

je dois vous entretenir de cette Grande-Bretagne dont le cabinet y exerce une si haute influence :

Ainsi donc, la riche Angleterre
A notre prochain ordinaire.

LETTRE IV.

ILES BRITANNIQUES.

tion; étendue; population; division ter-
oriale du royaume uni de la Grande-Bre-
gne; mœurs, caractères, forces, indus-
e, principales villes et curiosités natu-
lles ou autres de l'Angleterre propre avec
pays de Galles, de l'Ecosse et de l'Irlande.
arlem ent Britannique. Voie sous la Tamise.

Happy Britannia! Where the queen of arts,
Inspiring vigour, Liberty abroad,
Walks, unconfin'd, even to thy farthest cotts,
And scatters plenty with unsparing hand.
(Thompson, ch. 2.)

« Heureuse Angleterre! la liberté, reine des arts, mère de
nergie, se promène sans obstacle dans toute l'étendue de ton
rritoire; elle visite jusqu'aux plus humbles chaumières, et sa
ain libérale te prodigue tous les trésors de l'abondance. »

Vous du barreau français noble et ferme colonne,
Qui joignez à l'esprit, à la grâce, au talent,

Une âme généreuse, un cœur tendre et brûlant,
Dont la fibre toujours résonne
Sous le toucher qui doucement
A l'interroger s'abandonne;
Vous que Thémis loin de sa cour
Parfois découvre aux pieds des nymphes d'Hippocrène;
Berville, ami charmant, dont la fertile veine
Intéresse et plaît tour à tour;
Vous-enfin qui de mes voyages
Accueillez les humbles succès,
Et qui du sein de vos bocages
Aimez sur les autres rivages
A voir des nations s'étendre les progrès;
Le commerce, les arts et l'active industrie
Au loin répandre les bienfaits
Dont s'enrichit notre belle patrie,
Civiliser le monde, et par d'heureux essais,
Au gré de notre douce envie,
L'aisance visiter le dernier des sujets;

vous ne lirez pas sans quelque plaisir et sans quelque intérêt les détails que je vais vous offrir sur nos voisins les insulaires. Leur pays est le type des gouvernemens représentatifs, le foyer de la liberté légale, de l'industrie peut-être la plus perfectionnée, du commerce le plus étendu, de la ri-

chesse la plus considérable; et c'est la seule puissance qui aurait droit maintenant à la souveraineté sur les mers, si, depuis que es nations se trouvent si avancées en civilisation et en principes, aucune d'elles pouvait, sans injustice, prétendre à une semblable prééminence.

Avant de vous détailler ce que la Grande-Bretagne réunit de plus propre à mériter votre attention dans les diverses parties de son territoire, le besoin de mon sujet, ou pour mieux dire le plan que je me suis tracé, commande ici quelques traits généraux.

L'empire Britannique est tellement étendu et dispersé sur le globe, qu'on pourrait presque dire de lui ce qu'on avait dit de l'Espagne avant qu'elle eût perdu ses colonnies : « Le soleil n'est jamais couché dans cet empire ». De cinq en cinq degrés de latitude, depuis les îles Shetland et la baie d'Hudson sous 60° N. jusqu'à la terre de Van-Diémen sous 40° S., il y a partout quelques portions du territoire anglais; et à tout moment les

quatre saisons exercent leur influence sur un point quelconque de cet empire. Il possède une superficie de 182,478 lieues carrées, et une population totale de plus de 130 millions d'individus, éparpillés dans les cinq parties du monde, dont plus de 100 millions en Asie, près de 2 millions en Amérique, 250,000 en Afrique, et 42,000 en Australie; il a une force de 82,000 hommes avec 610 vaisseaux en temps de paix, et de 230,000 hommes avec 1,050 vaisseaux en temps de guerre. Il se trouve en contact avec tous les continens, au moyen de croisières et de points maritimes avancés, qui sont autant de points d'appui pour la conquête, autant d'asiles pour la retraite, autant de centres d'entreprises pour le commerce. Les Anglais tiennent la clef du golfe Persique à Socotorà, celle de la Méditerranée à Gibraltar et à Malte, celle de l'Adriatique à Corfou, celle de la mer des Indes à l'île de France, au cap de Bonne-Espérance et à Sainte-Hélène; Madras commande la côte de Coromandel, Bombay celle du Malabar, et le Mysore

réunit ces deux contrées protégées au midi par l'île de Ceylan.

Mais, sans nous occuper ici des possessions extérieures de la Grande-Bretagne, et ne la considérant que dans ses limites naturelles en Europe, on est bien plus frappé encore de la prospérité du royaume uni. Depuis trente ans, la population s'y est accrue d'un tiers, la plupart des produits de ses manufactures ont sextuplé, son commerce d'importation et d'exportation a triplé, son revenu a doublé. Il est vrai que l'augmentation de ses richesses en tout genre n'a rien changé au paupérisme, et qu'aujourd'hui presque la moitié de la population fait l'aumône à l'autre, par suite d'une législation fâcheuse non encore réformée. Le commerce, qui en 1825 a employé 21,786 navires du port total de 2,846,844 tonneaux, pour la seule Angleterre, et le vaste développement de l'industrie, semblent n'avoir porté aucun soulagement à la classe indigente.

La population des trois royaumes est répartie comme il suit:

Angleterre et pays de Galles,	12,400,000 âmes
Ecosse, ...	2,113,000
Irlande, ...	6,850,000
TOTAL. .	21,363,000

Qui occupent, savoir :

Angleterre, ...	7,496 lieues carrées.
Ecosse, ...	4,061
Irlande, ...	3,643
TOTAL. .	15,202

Cette étendue de pays présente des différences notables de température ; les régions basses du nord sont surtout humides, celles du midi se couvrent presque toujours d'épais brouillards. Une telle humidité ne saurait être que favorable à la végétation ; aussi la verdure est-elle superbe en Angleterre ; mais les fruits n'y sont pas d'aussi bonne qualité que sur le continent.

L'Angleterre propre et l'Écosse sont des contrées montueuses ; l'Irlande est, en général, un pays de plaine, arrosé par de petits fleuves et des lacs. Les chevaux et les dogues de race anglaise sont très-estimés.

Le royaume n'a plus ni ours ni loups ; l'agriculture y semble avoir acquis le plus haut degré de perfection. Les mines sont abondantes et bien exploitées.

On compte dans les îles britanniques 103 canaux, dont 97 en Angleterre, 4 en Écosse et 2 en Irlande ; ils offrent 48 passages souterrains, dont 42 ont une étendue de 32 milles anglais. Le grand canal calédonien a 60 milles de longueur, sans compter les trois lacs par lesquels il passe ; sa profondeur est de 23 pieds sur 50 de largeur.

Les manufactures anglaises ont exporté en 1825 pour 40 millions de livres sterling ou un milliard de francs de produits, dont la confection avait occupé 2,500,000 personnes, sans compter un grand nombre de machines à vapeur, équivalentes au travail de 35 millions d'hommes. D'après le relevé de la consommation de quelques articles principaux en France et dans la Grande-Bretagne, on trouve que, dans chacun de ces pays et pour un million d'habitans, cette consommation peut être évaluée annuellement, savoir :

	Angleterre.	France.
Sucre, . .	22,400,000 liv.	4,270,000 liv.
Thé, . .	1,137,000	6,500
Café, . .	405,000	675,000
Tabac, .	485,000	273,000
Vin, . .	310,000 gall.	23,300,000 gall. (1)
Esprit 3/6,	1,400,000	190,000
Bière, . .	21,000,000	5,170,000

Si, après ces données générales, nous essayons de caractériser les habitans des trois royaumes unis, nous les voyons presque tous persuadés qu'ils sont supérieurs aux autres hommes en lumières, jugement, fermeté, vertus, courage; ils se considérent comme des hommes faits, et traitent le reste comme des enfans au maillot. Les Anglais parlent de notre vanité, ils ne pensent point à leur orgueil et à ce genre de suffisance qui les porte à mépriser tout ce qu'ils regardent comme étranger. S'ils ont honoré magnifiquement les restes de Newton et de leurs grands orateurs ou guerriers, la France peut leur opposer les honneurs rendus au général Foy et à d'autres. Thomas a

(1) Le gallon équivaut à 5 litres.

été indulgent à leur égard : voici comment il les dépeint dans sa *Pétréide :*

Le Breton, frémissant au nom de servitude,
Nourrit une éternelle et vague inquiétude ;
Le ciel le plus serein lui paraît orageux :
Le Français est moins fier, mais il est plus heureux.
L'Anglais, calme au dehors, couve dans le silence
Des grandes passions la sourde violence :
Le Français, plus actif et bien moins emporté,
Echappe aux passions par sa légèreté.
La valeur de l'Anglais est intrépide et sombre ;
De ses fiers ennemis il calcule le nombre,
Du choc sans s'émouvoir soutient la pesanteur,
S'anime par degrés, s'acharne avec lenteur,
Menace en expirant l'ennemi qui l'accable,
Et son dernier moment est le plus redoutable :
Le Français, plus terrible à son premier effort,
Où la gloire paraît n'aperçoit pas la mort ;
Il s'élance, pour lui les combats sont des fêtes,
Il change de plaisirs en volant aux conquêtes ;
Par la seule lenteur on peut lui résister ;
Et s'il domptait sa fougue, il pourrait tout dompter.

Ces vers n'offrent qu'une esquisse bien incomplète sans doute, mais elle suffit à notre dessein ; et d'ailleurs un écrivain anglais du *Liter. Gaz.* me fournit de quoi

vous faire mieux apprécier le caractère de ses compatriotes, en distinguant les traits qui appartiennent aux Anglais proprement dits, aux Écossais et aux Irlandais. Auparavant, disons encore des Anglais et des Français : ceux-ci ont plus d'esprit, ceux-là plus de jugement; ceux-ci ont plus de brillant, ceux-là plus de simplicité; ceux-ci plus de souplesse, ceux-là plus de solidité; ceux-ci mangent plus de pain et tiennent plus à la qualité des mets, ceux-là plus de viande et tiennent davantage à la quantité ; ceux-ci ont une colère plus vive parce qu'elle est dans le sang, ceux-là l'ont plus durable parce qu'elle est dans la rate; ceux-ci sont esclaves de la mode, ceux-là esclaves de leur caprice; ceux-ci sont plus inventeurs, ceux-là plus tenaces dans les perfectionnemens; les Français ont plus d'étendue dans leurs facultés intellectuelles, les Anglais plus de profondeur; le Français montre de la gaîté même dans ses chagrins, et boit pour s'étourdir; l'Anglais, en général, est triste dans l'abondance, et boit pour s'enivrer.

S'il fallait juger le caractère des peuples des trois royaumes-unis de la Grande-Bretagne suivant leurs actions, on pourrait dire que l'Anglais est guidé par l'habitude, l'Écossais par la réflexion, et l'Irlandais par l'impulsion. Suivant l'écrivain britannique précité, l'*Anglais* est froid, repoussant dans ses manières, se lie lentement et difficilement d'amitié; il est poli, mais nón cordial; sa figure, plutôt que son cœur, vous accueille chez lui; il ne cherchera point la corde qui vibre à votre oreille; il n'a en vue qu'une chose, c'est le moment où il congédiera son hôte. Il aime à se vanter de son pays, en même temps qu'il murmure contre les lois qui le régissent. Ecoutez ses plaintes: il est réduit à la mendicité, il va mourir de faim; mais regardez sa demeure, c'est un palais, et, pour lui, il étouffe dans son embonpoint. S'il remplit tous ses devoirs envers sa famille, s'il est doux et poli envers ses domestiques, c'est moins par affection que parce qu'ils sont ses domestiques et sa famille. En toutes choses perce chez lui l'égoïsme, le *moi*

éternel, et, si l'Anglais parvient à guider sa barque, il s'inquiète fort peu que le reste du monde surnage ou s'enfonce dans les flots. Mais s'il ne sait pas aimer avec ardeur, sa haine n'a pas d'amertume. Il paraît franc et loyal dans ses actions et ses paroles, aussi peut-il être souvent dupe. L'empire de l'habitude se remarque chez lui jusque dans ses plaisirs; il fréquente le même café, s'assied à la même place, boit la même sorte de liqueur, lit les mêmes journaux; semblable à cet homme qui, la première fois qu'on lui présenta une asperge, la mordit par le mauvais bout, et voulut depuis toujours faire de même, si l'Anglais avait eu le malheur de tomber dans une pareille méprise, il voudrait constamment y persister. C'est, en un mot, un être d'habitude et de formes, soumis passivement aux lois établies, plein de sincérité, d'honnêteté, de raison, mais opiniâtre dans ses opinions, et remarquable surtout par son tempérament flegmatique.

L'*Écossais*, loin de se tenir à l'écart, de vivre indépendant des autres et de trouver

son plus grand bonheur à se concentrer en lui-même, comme le pratique l'Anglais, se porte en avant, et sa passion pour les autres décide de son amour ou de sa haine. La recommandation la plus légère lui suffit pour ouvrir sa maison à un étranger; son accueil est cordial; mais il va disputer avec son hôte, l'entretenir de sa personne et de ses affaires dans les plus grands détails, l'accabler à son tour de questions, et, à force de politesses et d'attentions, faire excuser une curiosité souvent impertinente. D'abord enthousiaste, il soumet ensuite votre caractère et votre fortune à l'analyse, dès que vous l'avez quitté; s'il y remarque un côté défavorable, il le note avec soin; tant que la fortune vous sourit, vous ne trouverez nulle part un homme plus disposé à vous être utile, qui vous serve plus efficacement; êtes-vous dans le malheur, il prend aussitôt congé de vous et vous laisse sans cérémonie. Si on n'a pas à lui reprocher l'apathie commune aux Anglais, on n'a pas également à louer en lui la sincérité de celle-ci. Il est plus profond, mais moins tenace.

On a vu des Anglais être pris pour des Écossais, et des Écossais pour des Anglais : jamais un *Irlandais* ne donnera lieu à cette méprise, il ne ressemble qu'à lui-même. Si le hasard vous le fait rencontrer, il est à l'instant votre ami ; il n'est pas d'admiration qu'il n'éprouve pour votre personne, et il vous loue en face jusqu'à l'hyperbole. Mais qu'une autre idée, quelle qu'elle soit, effleure son esprit, il devient aussitôt votre ennemi. Il partagera avec vous sa dernière pomme de terre; mais, dit l'écrivain morose qui me sert d'autorité, avant que vous l'ayez mangée, peut-être aura-t-il déjà enfoncé dans votre gorge le couteau qui avait servi à la couper. Cela me paraît odieusement exagéré. Avez-vous envie d'employer l'Irlandais? ajoute le même auteur; il possède toutes les connaissances, peut tout faire; son âme, sa vie, son bien, tout est à votre disposition. Si vous le mettez à l'épreuve, il fera à peine la moitié de ce qu'il vous a promis. Néanmoins il met tant de naïveté dans toutes ses actions, que, malgré l'expérience, on se laisse tromper de nouveau.

Son amitié n'est pas franche comme celle des Écossais : c'est l'égoïsme de la passion, le besoin d'une bienveillance immédiate, sans aucun retour sur le passé, sans calcul pour l'avenir ; il est victime, il est esclave de son entraînement, et c'est à cela qu'il sacrifie amitié, honneur, patrie, succès dans le monde, tout enfin. Quand il vous jure un attachement éternel, vous ne devez pas douter de sa sincérité, mais il change malgré lui de sentiment. Gai, brillant, agréable dans ses manières, il semblerait devoir partout réussir ; mais moins solide que l'Anglais, moins prudent que l'Écossais, et portant ses vues à des hauteurs où il ne peut atteindre, il fait des chutes continuelles. D'ailleurs l'ambition ne l'occupe pas long-temps, d'autres passions lui succèdent promptement. Au surplus, pour bien juger un Irlandais, on prétend qu'il faut le surprendre à jeun.

En somme, l'Anglais marche droit vers son but ; l'Écossais fait çà et là quelques détours ; l'Irlandais vole de côté et d'autre, se renverse avec fracas, et souvent ter-

mine sa course au point où il l'a commencée. L'Anglais est persévérant, mais tardif; l'Écossais, plus varié, a plus d'intensité d'esprit, quoique moins opiniâtre sur un même sujet; l'Irlandais, c'est la légèreté du vent, mais c'en est aussi le vide. Un Anglais en pouvoir est hautain, froid, réservé; un Écossais, intrigant, mais dans le seul but d'obliger les siens; l'Irlandais oubliera ses intérêts pour sa vanité, et quiconque saura le flatter en fera sa dupe. En Écosse, un homme est banni pour avoir commis un grand crime; en Angleterre, pour un crime plus léger; en Irlande, pour la moindre faute; d'où il suit qu'à Botany-Bay un Irlandais peut devenir excellent homme, et un Anglais homme passable, tandis que l'Écossais restera scélérat. Ajoutons cependant que depuis la paix de 1814, les individus des classes inférieures dans les trois royaumes, surtout en Angleterre, ont plus de douceur, de politesse et d'amour du travail, sont moins sujets à l'ivrognerie, s'instruisent davantage, et lisent avec empressement les ouvrages

qu'on multiplie et que l'on met à leur portée.

Ces généralités établies, traversons maintenant le détroit de la Manche, et allons observer rapidement ce que la terre de nos fiers rivaux contient de curieux, en commençant par l'Angleterre propre, divisée, ainsi que l'Ecosse et l'Irlande, en comtés ou provinces, dont vous trouverez les descriptions dans les traités de géographie.

ANGLETERRE.

Nous voici à *Douvres*, la clef de l'Angleterre, qui, à cause de la blancheur des falaises de ses côtes méridionales, fut appelée autrefois Albion. Douvres a trois longues rues; elle est assise sur le bord de la mer, dans une vallée presque entièrement environnée de montagnes calcaires très-escarpées; elle est défendue par un vieux château, dont on attribue la fondation à Jules-César, et qui renferme encore le pistolet de poche de la reine Elisabeth, pièce de douze, ainsi nommée à cause de

sa longueur de 24 pieds. Les pères de famille de Douvres et de Calais échangent souvent leurs enfans pour les familiariser plus vite avec les deux langues de leurs habitans. Douvres n'a que 9,000 âmes et est à 25 lieues de Londres.

Londres ! quel nom magique a frappé mon oreille!
Aussi de notre agile et fier Automédon
La cornemuse et le fouet nous réveille ;
Il a sonné le départ pour London.
Ne vous figurez pas que notre diligence
En rien ressemble à celles de la France :
Imaginez un carrosse élégant,
Dont quatre beaux coursiers, plus vite que le vent,
Entraînent la forme légère ;
Un cocher sur le siége, en habit de pimpant,
Un leste jockey par derrière,
Rivalisant d'ardeur, de zèle et d'enjoûment ;
Tandis que les chevaux dévorent la carrière,
Voilà l'équipage fringant
Qui nous transporte en un moment
Dans cette immense fourmilière
De peuples allant et venant,
Dans ce pays de forte bière,
Enfin dans cette Londre altière,
Et qui semble à tout arrivant
La capitale de la terre.

A peine avons-nous eu le temps de faire une pause 1° à *Cantorbéry* ou *Canterbury*, ville renommée par ses jambons, les reliques de Thomas Becket, et une cathédrale dont l'imposante architecture remonte au XIIe siècle; ville qui a de belles manufactures de soie, de coton et surtout de mousselines; des environs riches en cultures de houblon; de bonnes sources d'eaux minérales, et 10 à 12,000 habitans; 2° A *Rochester*, ville qui a une vaste cathédrale, un pont de 11 arches sur la Medway, et une population de 21,000 âmes, y compris *Chatham*, qui n'en est qu'un faubourg, et où l'on remarque un des plus grands arsenaux de la marine. L'aspect de Londres nous a fait négliger tout le reste; d'ailleurs, son importance exige que nous nous y arrêtions davantage.

Londres, que les Anglais appellent *London*, repose sur les deux rives de la Tamise, à 18 lieues de son embouchure. C'est des deux côtés une immense enfilade de rues, formées de maisons bien régulières, bien

alignées, avec des trottoirs larges et unis; chacune de ces maisons ayant le même nombre de marches en pierre, la même rampe de fer, la même élévation, d'un ou deux étages : uniformité qui donne à Londres un certain caractère de pesanteur et de tristesse, si l'on y joint la fumée du charbon de terre, qui noircit les murailles, en même temps qu'elle salit les vêtemens, qu'on est obligé de changer deux ou trois fois par jour, si l'on veut être propre. Les boutiques sont garnies, comme dans la rue Vivienne, à Paris, d'une foule d'objets divers et de brillans colifichets; il y a de loin à loin des boutiques de pâtisserie, tenues par de jolies marchandes, achalandées par les dames anglaises et les fashionables vers midi, et de 3 heures à 5; c'est surtout dans Piccadilly et Bond-Street que l'affluence est alors considérable.

Londres se divise en trois parties : la cité, le quartier de Westminster, et le faubourg de Southwark. Ce dernier est sur la rive droite de la Tamise. Sur l'une et l'autre rive, la ville se prolonge et recule ses li-

mites de villages en villages, qu'elle incorpore dans son enceinte, qui de la sorte prend chaque jour un accroissement de population. C'est ainsi qu'en 1823 la capitale de la Grande-Bretagne a pu compter cent soixante mille maisons, et au-delà de douze cent mille âmes. La cité est habitée par le commerce; la partie de l'ouest par la cour et le beau monde; et le degré de *gentility* se compte sur le voisinage plus ou moins grand de Soho-Square. La ville entière s'étend de l'ouest à l'est sur une longueur de sept milles et demi, et du nord au midi sur une largeur d'environ cinq milles; sa circonférence totale est d'environ trente milles. La direction des grandes rues suit en général le cours du fleuve; les rues transversales sont presque en ligne droite. Le nombre de toutes les rues est de 9,000, en y comprenant les ruelles. Elles sont éclairées par 50,000 réverbères, et avec du gaz. Il y a 70 places publiques ou squares, avec chacune un jardin entouré de grilles. Un premier magistrat nommé lord-maire, et un certain

nombre d'aldermen ou magistrats secondaires, avec des constables et des watchmen ou agens inférieurs, sont chargés de la police de cette grande ville. Ces divers moyens de surveillance n'empêchent pas que Londres ne soit la capitale où il se commet le plus de vols et de crimes ou délits. Un écrivain anglais, Colqhun, prétend qu'on y vole chaque année pour plus de 700,000 livres sterling; il porte à 30,000 le nombre des femmes prostituées. Un rapport authentique en a compté dans un seul quartier plus de 2,000; or, comme il y a 26 quartiers dans Londres, s'ils étaient aussi peuplés de filles publiques, le nombre en dépasserait cinquante mille; d'autres le portent à quatre-vingt mille. En outre, 6,000 tavernes suspectes, accueillent les ivrognes, les filous et tous les autres vices.

Parmi ses édifices publics, il faut citer : 1° l'église Saint-Paul, qui a 2,292 pieds de circonférence, œuvre du fameux architecte Wren, lequel avait pris pour modèle Saint-Pierre de Rome; ce vaste bâtiment, dont le dôme s'élève majestueusement et

domine toute la ville, renferme plusieurs mausolées, notamment ceux de l'architecte Wren, du médecin Howard, de Samuel Johnson, de l'amiral Nelson, etc. 2° La Tour, forteresse gothique, ouvrage des premiers rois normands, entourée d'une muraille et d'un fossé, et renfermant les archives de l'état, les joyaux de la couronne, les bureaux de l'artillerie, l'arsenal, ayant une salle qui à elle seule contient 100,000 fusils, la ménagerie, etc. 3° La Bourse, un des plus beaux édifices de Londres, ayant deux façades avec deux portiques. 4° L'abbaye de Westminster, offrant un bel échantillon d'architecture gothique, et renfermant les tombeaux des rois, ainsi que ceux des hommes célèbres en tout genre, car ici toute distinction de rang disparaît. 5° Westminsterhall, où se trouve une salle de 200 pieds de long, sur 70 de large et 80 de hauteur, et dans laquelle les rois d'Angleterre se font couronner, et les grandes cours de la chancellerie tiennent leurs séances. 6° Les trois principaux théâtres, savoir : l'Opéra, édifice presque aussi grand

que la Scala de Milan ; et où l'on ne peut aller qu'en bas de soie ; Drury-Lane et Covent-Garden, ces deux théâtres servant exclusivement et alternativement aux représentations des tragédies et comédies anglaises ; le premier, plus spacieux, plus orné, plus commode que le second, et moins grand que l'opéra de Paris. 7° Le Musée britannique, vaste et assez bel édifice, le seul dont l'entrée soit publique et gratuite, et qui renferme une foule de choses diverses, notamment une collection de minéraux, d'animaux, et une galerie de sculpture, avec une bibliothèque. Ce dernier bâtiment a été construit par un architecte français, nommé Paget.

Resserré par mon cadre, je ne puis entrer dans la description de ces divers monumens et de beaucoup d'autres que je passe sous silence, tels que le palais de Saint-James, où se tient la cour de Georges IV, édifice irrégulier, en briques, et dont l'entrée ressemble à une prison; l'ancien palais, où siégent les deux chambres du parlement ; l'hôtel du lord-maire ; l'hôtel de la com-

pagnie des Indes ; celui de la banque ; celui de la poste ; celui de l'amirauté, etc. Je signalerai de préférence les ponts et les promenades.

Parmi les six ponts qui unissent les deux grandes fractions de Londres, distinguons 1° celui de Westminster, fait sur les dessins d'un ingénieur français nommé Labélye, un des plus anciens et des plus beaux ; ayant 1223 pieds de long sur 44 de large, et 15 arches qui diminuent d'ouverture à mesure qu'elles s'éloignent de l'arche centrale, dont l'ouverture est de 76 pieds. 2° Celui de Waterloo, achevé en 1817, bâti en granit, ayant 1242 pieds de long, et étant soutenu par des arches elliptiques dont les piles reposent chacune sur plus de 300 pilotis : le tout ayant coûté 36 millions de francs. 3° Celui de Southwark, achevé en 1819, lequel n'a que trois arches qui sont en fer ; celle du milieu, qui est la plus grande que l'on connaisse, ayant 240 pieds d'ouverture.

Londres n'a que trois grandes promenades publiques, Hyde-Park, Green-Park

et Saint-James-Park, avec les jardins de Kensington qui communiquent entre eux, et où le public n'est admis qu'à pied. La promenade de St.-James est la moins ornée; les deux premières sont le rendez-vous général des promeneurs. Il y a aussi deux jardins publics, le Wauxhall et le Ranelagh, qui ont des orchestres de plus de 200 musiciens et chanteurs. Regent's Parc est aussi une belle promenade; elle a des bassins et des canaux.

Londres, ou, si vous voulez, l'Angleterre, a trois grandes universités, celles d'Oxford, de Cambridge et de Londres, et de nombreuses académies; mais aucune, pas même la Société Royale, n'est dépendante du pouvoir. Dans un pays où l'on jouit d'une liberté illimitée, comme aux rives de la Tamise, on s'accommoderait mal de corps savans que le ministère environnerait de priviléges, et les membres eux-mêmes se croiraient avilis d'une pareille distinction, qui ne serait à leurs yeux qu'une chaîne dorée; chacun d'eux contribue aux frais de la société dont il dépend. La Société Royale,

celle des Antiquaires et l'académie des Beaux-Arts résident ensemble dans le grand hôtel Somerset.

Au nombre des hommes illustres nés à Londres, je dois nommer Chaucer, Cowley, Prior, Pope, Churchill, Glover, Thomas Morus, William Temple, Chesterfield, Wood, Peace, Halley, Brown, etc. C'est à cette pépinière de talens que fait allusion le poète Cowper dans les vers suivans :

Where finds philosophy her eagle eye,
With which she gazes at yon burning disk
Undazzled, and detects and counts his spots?
In London. Where her implements exact,
With which she calculates, computes, and scans
All distance, motion, magnitude; and now
Measures an atom, and now girds a world?
In London (1).

---

(1) « En quel lieu la philosophie avec son œil d'aigle observe-t-elle, sans en être éblouie, le disque brûlant du soleil, compte et méprise ses taches? A Londres. En quel lieu, munie de ses instrumens avec lesquels elle calcule, suppute et mesure les distances, le mouvement, la grandeur, tantôt pèse-t-elle un atôme, et tantôt se rit d'un monde qu'elle examine? A Londres. »

Si les génies supérieurs dont s'honore l'Angleterre ne sont pas tous de Londres, c'est du moins là qu'ils se sont fait connaître ou qu'ils ont habité. Nous citerons dans le nombre le chancelier Bacon, Shakspeare, Newton, Dryden, Milton, Addison, Hume, Goldsmith, Pitt, Sheridan, lord Byron, Hershell, Davy et autres.

Il n'est point de capitale qui possède un aussi grand nombre d'établissemens charitables que Londres; vous en trouverez le détail dans le *Tableau de l'Angleterre*, par M. Depping; vous y verrez aussi l'énumération des marchés, des places, des batelets, des voitures, des brasseries, consommations et autres détails qui rentrent dans la topographie. D'après un autre écrivain on compte à Londres,

Maisons de charité.	100
Ecoles de charité.	131
Bibliothèques.	100(1)

(1) Aucune de ces 100 bibliothèques n'est publique, excepté celle du Musée britannique; encore

Colléges.	3
Prisons.	10
Marchés à viande.	13
——— à grains.	23
Auberges.	207
Tavernes.	447
Cafés.	551
Cabarets à bière.	5,975
Fiacres.	1,200

On consomme annuellement à Londres,

110,000 bœufs.
776,000 moutons et agneaux.
210,000 veaux.
210,000 porcs.
60,000 cochons de lait.
34,[illegible]00 pintes de lait.
[illegible] livres de légumes et fruits.
[illegible] pintes de bière.
[illegible] barriques de vin.
[illegible] livres de beurre.
[illegible]0 livres de fromage.

[illegible]fendu d'y toucher ; on n'a la permission que [illegible]nsidérer les rayons, et à certaines heures du [illegible]oyennant des billets.

J'aurais encore à passer avec vous en revue les pittoresque environs de Londres : son immense hôpital de Greenwich, au milieu duquel s'élève sur une colline l'observatoire d'où les Anglais comptent leur premier méridien, et l'hôpital de Chelsea, destinés tous les deux aux invalides, le premier aux marins, le second aux soldats de terre; le château de Richmond, et celui de Windsor, le Versailles des rois d'Angleterre, avec sa belle forêt; mais je ne saurais m'y arrêter, tout cela fournirait la matière d'un volume, et je dois me borner à une seule lettre pour les îles Britanniques. Disons encore un mot sur les sociétés de Londres, avant de la quitter, en réservant pour la fin de notre missive ce qui regarde le parlement impérial.

A Londres, il est difficile, pour ne pas dire impossible de se lier. Ceux qui y vivent sont totalement indifférens les uns aux autres. On presse la main d'une connaissance de la veille aussi chaudement que celle d'une vieille connaissance. Les liaisons ne s'entretiennent que par l'échange

de froides civilités ou de cartes de visite. Que si vous essayez de ne plus voir que vos parens et vos intimes amis, vous ne les trouvez pas plus accessibles que le reste : à une heure ils ne sont pas encore visibles; à deux, le salon est rempli d'indifférens qui parlent de la soirée de la veille, et sont écoutés avec plus d'intérêt que vous; à trois heures, on est allé faire ses emplettes; à quatre, on va au parc; à sept heures, on s'habille; à huit, on dîne; à onze, on s'habille de nouveau pour le bal : et vous vous couchez à minuit, sans avoir vu personne.

Si vous reprenez le train du monde, vous vous perdez dans les assemblées ou *routs*. Vous y apercevez un ami intime étouffé, comme vous, à l'autre extrémité de la pièce, avec lequel vous ne pouvez communiquer que par signes; vous irez, par la pression et l'entraînement de la foule, coudoyer un ennemi secret ou déclaré. Ainsi pressé par le nombre, ébloui par les lumières, votre esprit est comme anéanti, et il fait moins de frais que le corps,

dans une salle où chaque individu tient à peine un pied de surface. Si vous parvenez à vous frayer un passage pour atteindre quelqu'un de connaissance, vous pouvez tout au plus lui demander comment il se porte, car d'autres voisins ont leurs oreilles à deux pouces des vôtres.

Je n'ai rien dit encore des publications périodiques : chaque jour il sort des presses de Londres une centaine de journaux divers, dont quinze ou vingt pour la politique; chaque semaine, chaque mois, chaque trimestre voient aussi éclore une foule de recueils appelés *magazines*, et qui pénètrent jusqu'aux limites du monde. Dans les îles Britanniques, il se publie annuellement 280 à 290 journaux tirés à 23 ou 24,000,000 d'exemplaires.

Un seul libraire, à Londres, Longman, vend chaque année 5 millions de volumes, emploie 60 garçons de magasin, 250 imprimeurs ou relieurs, et paie aux journaux pour 5,500 liv. st. d'annonces.

Sous le rapport de l'hygiène, on prétend que Londres est moins malsaine que les

autres grandes villes, par suite du naphte sulfureux qui s'échappe de la houille, et qui prévient ou arrête la contagion fébrile. Le dimanche, d'ailleurs, tout est dehors, après les offices religieux; car ce jour-là est un jour complet de repos, et même aucun marchand ne se permettrait d'entr'ouvrir sa boutique. On se rend les uns sur l'eau, les autres aux combats de coqs et à ceux de boxeurs, pour lesquels souvent de gros paris sont tenus; d'autres aux villages environnans, ou bien à la colline de Richmond, à Ware, et au vallon d'Highgate.

Mais à ce dernier val, chaque célibataire
Sur une corne auguste est contraint de jurer,
Que jamais il n'ira de sa lèvre effleurer
Celle d'une fillette ou d'une cuisinière,
Tant qu'il pourra, dans sa pudique ardeur,
Offrir à la maîtresse un baiser tributaire;
Et de boire encor moins de la petite bière,
Tant qu'il pourra, dans sa gaîté légère,
De gros porter mousseux environner son cœur.

Sortons maintenant de Londres, et allons explorer les provinces ou comtés. Ne vous attendez point de ma part à une marche et

à une route régulières, je papillonne, je cours à l'aventure ;

« Je vais jusqu'où je puis ;
Et, semblable à l'abeille en nos jardins éclose,
De différentes fleurs j'assemble et je compose
Le miel que je produis. »

Grâce à l'extrême vitesse du *stage-coach*, diligence anglaise, je me trouve en un clin d'œil à *Brighton*, jolie ville maritime, le Dieppe de l'Angleterre, en face duquel elle apparaît au-delà du détroit. La population de Brighton, qui n'est que de 12,000 âmes, s'élève jusqu'à 20,000 habitans lors de la saison des bains de mer. C'est la résidence d'été du roi.

De là je passe par la ville d'*Arundel*, où les comtes de ce nom firent transporter de Grèce ces marbres célèbres déposés aujourd'hui à Oxford ; et je me rends à *Portsmouth*, le principal département de la marine anglaise, le port le plus vaste, le plus profond et le plus sûr de la Grande-Bretagne, le rendez-vous des flottes de la Manche. Il peut recevoir mille vaisseaux.

La corderie a un quart de lieue de long et occupe mille ouvriers. Les chantiers de construction sont les plus considérables du royaume. La ville, peuplée de 45,000 habitans, a un collége de marine, une vaste douane et une école d'architecture navale. De Portsmouth, le Toulon des Anglais, on fait souvent des excursions à l'île de Wight, qui est presque en face.

Désirant pousser une course vers l'ouest jusqu'à Falmouth dans le Cornouaille, je me dirige vers *Salisbury*, ville grande et bien bâtie, assise, avec ses rues larges et droites, dans une vallée fertile, sur les bords d'une rivière. Sa cathédrale gothique a une flèche de 400 pieds d'élévation; c'est la plus haute du royaume. Je passe ensuite à *Dorchester*, ville renommée par sa bière; à *Exeter*, une des principales villes de l'Angleterre, une des plus commerçantes, peuplée de 20,000 âmes, et montrant sa superbe cathédrale, qui renferme 15 églises dans son enceinte; à *Darmouth*, ville de 4,000 âmes, ayant un port qui peut abriter 500 vaisseaux; à *Plymouth*, le port le

plus considérable de l'Angleterre, et qui en forme trois, défendus par un fort et une citadelle. Population 61,000 âmes.

De Plymouth j'arrive presque en ligne droite à *Falmouth*, ville maritime de 5,000 âmes, à 110 lieues S.-O. de Londres, et où sont établis les paquebots pour le Portugal, l'Espagne et l'Amérique. Dans cette ville, les maisons neuves sont un phénomène, les chambres sont très-petites, les rues très-étroites, et les mœurs encore dans état un de simplicité primitive.

Je reviens de Falmouth, par Launceston, Barnstable, Bridgwater et Wells, pour m'arrêter à *Bath*, le Plombières de l'Angleterre, ville charmante, peuplée de 40,000 âmes, et qui offre dans la belle saison un concours immense d'oisifs et de baigneurs. Cette ville a l'air d'avoir été jetée au moule d'un seul coup; les rues en sont belles et garnies de boutiques brillantes. Une des antiquités les plus curieuses de l'Angleterre est le cheval blanc qu'on aperçoit près de Bath, sur un colline (Dragon's hill) voisine de la grande route.

Voir Bath et ne pas aller à *Bristol*, ville de 87,000 âmes, qui en est voisine, serait un oubli grave. C'est la rivale de Liverpool. Une haute marée se fait sentir dans son canal, qui se prolonge dans la Saverne, arrivant de *Gloucester*, ville de 8 à 10,000 âmes. Faisons de ce point une visite dans le pays de Galles.

La principauté de *Galles*, où l'on remarque une autre langue, d'autres sentimens, d'autres usages qu'en Angleterre, contient environ 650,000 individus, nourris dans un esprit d'indépendance que rien n'a pu dompter. Vous vous rappelez les bardes gallois, qu'Édouard Ier, en faisant la conquête de ce pays, fit tous périr, dans l'espérance d'éteindre chez les habitans cette liberté sauvage dont ils étaient dévorés. Le dernier des bardes, avant de rendre le dernier soupir, prédit au monarque sa destinée et la résistance des Gallois futurs; cette prédiction s'est complétement réalisée.

Debout sur un rocher dont la hautaine cime
Des flots du vieux Conway menace la fureur,
Sous les sombres habits d'une altière douleur,

Les yeux hagards, tonnait le poète sublime.
De sa barbe ondoyante et de ses blancs cheveux
Le rayonnant désordre, ainsi qu'un météore,
S'agitait, s'agitait encore.
Brûlés de pindariques feux,
Et pleins d'un sauvage délire,
Du poète les doigts nerveux
Font retentir pour nos derniers neveux
Les profonds chagrins de sa lyre

Je ne vous promenerai point dans les différentes villes du pays de Galles, qui sont peu considérables; je ne vous parlerai pas non plus de ses sites pittoresques, ni de ses montagnes, dont le Snowdon, Parnasse des bardes gallois, fait partie; mais je vous dirai un mot de quelques-uns de ses usages.

Quand un jeune homme a choisi son épouse,
Un envoyé se présente aux parens,
Fait sa harangue en mots retentissans,
Et du futur, à l'ardeur non jalouse,
Vante partout les vertus, les talens.
Si la demande est reçue, on s'empresse
A préparer les fêtes de l'hymen.
Aux deux époux quiconque s'intéresse,
Doit faire un don, qu'il reprendra demain.

Le jour fixé, le jour du mariage,
De ses amis le futur entouré,
S'offre à sa belle en brillant équipage;
C'est à cheval. Un parti séparé,
De la future appui qu'elle encourage,
Ferme la porte à ce futur paré
Qui vainement déployait son courage.
On ouvre enfin: la belle est enlevée,
Et dans l'église aussitôt arrivée,
On la proclame unie au prétendant.
Le couple alors, au paternel asile,
De père et mère est béni dans l'instant;
Puis l'on s'amuse, on chante en vaudeville,
On boit, on danse, et l'on s'en va content.

Aux enterremens, on distribue du pain et de la bière aux pauvres. Dans les fêtes on place un homme ou une femme sur une chaise qu'on lève trois fois en l'air pour faire tomber la personne, ce qui prête à une bruyante gaîté. A Noël, chaque homme conduit sa femme sous un bouquet de de houx suspendu au plancher, et lui souhaite une bonne année.

Il nous reste à voir les villes du centre et du nord de l'Angleterre. Parmi elles, je vous citerai 1° *Worcester*, avec son antique cathédrale, ses manufactures et ses

25,000 âmes ; *Oxford*, avec son université et ses 13,000 habitans; *Cambridge*, rivale d'Oxford, avec ses 12,000 âmes; *Norwich*, grande ville, avec un château fort et 50,000 habitans; *Birmingham*, ville de 106,000 âmes, célèbre par ses manufactures qui la mettent en première ligne dans le monde commerçant; *Leicester*, peuplée de 23,000 âmes; *Derby*, peuplée de 15,000 âmes, ville où l'on admire les fameux moulins de la Derwent; *Nottingham*, avec 34,000 âmes, entrepôt des plus beaux bas de soie, de coton et de laine, avec une manufacture de glaces; *Lincoln*, riche en antiquités et en fabriques; *Liverpool*, ville de près de 118,000 âmes, le second port de l'Angleterre par l'étendue de son commerçe et de son industrie; *Manchester*, ville de 133,000 âmes, dont l'industrie manufacturière est inappréciable; *York*, ville de 19,000 âmes, avec une cathédrale regardée comme un des plus beaux édifices de l'Angleterre; *Durham*, avec sa métropole, monument curieux d'architecture anglo-normande; et enfin *Newcastle*, peu-

plée de 40,000 âmes, ville dont le clocher est une des plus singulières créations de l'architecture gothique. Arrivé à *Berwick*, sur les frontières de l'Écosse, mon plan réclame, en y entrant, quelques généralités préliminaires.

ÉCOSSE.

L'Écosse est presque aussi longue et près de moitié moins large que l'Angleterre; elle a une superficie de 3,000 lieues carrées. C'est l'ancienne Calédonie. Le sol en est moins fertile et plus montagneux que celui de l'Angleterre; les habitans y sont classés en lowlanders ou hommes des plaines, et highlanders ou montagnards. La principale rivière de l'Écosse est le Forth, qui se jette dans la mer du Nord, à Édimbourg. Les lacs sont très-nombreux et très-poissonneux en Écosse; le Tay est le plus considérable; celui de Spinie est couvert de cygnes.

Les Écossais ont un costume qui leur est propre. C'est surtout le manteau rayé et les jupons chez les montagnards. Tous aiment

la danse, la musique et les chants nationaux, qui ont inspiré plusieurs de leurs poètes, comme Robert Burns, Macpherson et Walter-Scott. Les Ecossais professent, comme les Anglais, la religion protestante. Parmi les savans écossais, on compte Maclaurin, Arbuthnot, Gregory, Locke, Hume, Robertson, Ramsay, Thompson, Blair, Armstrong, Beattie et autres. On est encore très-superstitieux en Écosse: aux mariages, on empêche qu'un chien ne vienne a la traverse de la cérémonie; on croit aux revenans, aux sorciers, aux fées. En revanche aussi, on est chaud patriote, et les chants ont presque toujours pour objet les exploits des clans et des autres guerriers de la Calédonie.

Maintenant parcourons les cités de l'Écosse. Je n'en vois que six que mon cadre permette de mentionner; savoir: Édimbourg, Glascow, Aberdeen, Inverness, Perth et Paisley.

Édimbourg, capitale de l'Ecosse, est située près de l'embouchure du Forth; elle a de belles rues tirées au cordeau, trois même

sont les plus magnifiques de l'Europe; elle renferme 138,000 âmes, qui se partagent la vieille et la nouvelle ville, réunies par par un pont et une vaste chaussée. Le beau monde habite la partie neuve. Le château n'intéresse que par son ancienneté et sa position sur une colline, qui offre une vue très-variée. Édimbourg a deux théâtres, une célèbre université, une banque, un grand nombre de manufactures, et des environs charmans, ornés de maisons de campagne. Leith, qui est le port d'Édimbourg, et qui renferme 13 à 14,000 âmes, n'est qu'à une demi-lieue de cette capitale, sur le golfe de Forth, avec un excellent mouillage pour les vaisseaux de première grandeur. C'est d'Édimbourg que Walter-Scott, dont elle est la patrie, a dit :

I view you empress of the north
Sits on her hilly throne ;
Her palaces imperial bowers,
Her castle proof to hostile powers,
Her stately halls and holy towers (1).
Marmion.

(1) Je vois cette reine du nord assise sur son trône

Le mont Arthur, chanté par l'auteur de *Marmion*, sous le nom d'*Arthur's seat*, est le Montmartre d'Édimbourg; c'est un point de vue élevé et très-étendu. Cette ville est aussi le Leipzick de la Grande-Bretagne pour la bibliographie, et on y publie plus de livres que dans aucune ville de l'univers. C'est de là que sort une fameuse *Revue* (1), dont les articles sont souvent reproduits dans celles du continent.

Glasgow, ville de 147,000 âmes, la plus régulière et la plus élégante de la Grande-Bretagne, est située à l'ouest, à 14 lieues d'Édimbourg, sur la rive septentrionale de la Clyde, et peu loin de la mer; ses rues se coupent à angles droits, et ont de 50 à 80 pieds de largeur. Elle est renommée par ses fabriques et son commerce, et elle possède une superbe fonderie de caractères d'impression.

---

de collines; je vois ses palais jadis habités par des rois, son château à l'épreuve des attaques de l'ennemi, ses augustes monumens et ses tours vénérables.

(1) *Edimburg-Review.*

Perth, fondée par Agricola, est une très-jolie ville, peuplée de 17,000 individus, et possédant une grande manufacture de toiles.

Paisley est la Manchester de l'Écosse; elle est remplie de manufactures, et fait une gaze si belle, que la cour de Londres l'emploie exclusivement. Il ne reste de sa fameuse abbaye que des ruines. Population, 46,000 âmes.

Aberdeen est la troisième ville d'Écosse pour sa grandeur et son importance commerciale; elle a deux colléges qui, réunis, forment une bonne université. Population, 24,000 habitans.

Inverness est un port vaste et sûr, à l'embouchure de la Ness, où se fait un grand commerce de saumons. 10,000 habitans.

Je voudrais bien vous conduire aux montagnes d'Écosse, et étudier avec vous les mœurs des highlanders simples et joyeux; je ne serais pas moins tenté de m'égarer dans les îles Shetland, aux Orcades et aux Hébrides, lieux inspirateurs, et qui réveillent tant de souvenirs mythologiques

et poétiques, lieux où les noms de Fingal et d'Ossian sont toujours révérés : mais borné par l'espace et pressé par le temps, il faut porter de suite notre hommage à l'Irlande.

IRLANDE.

En franchissant le canal du Nord, entre le golfe de la Clyde et Belfast, nous débarquons sur la terre d'Érin ou d'Hybernie, que l'intolérance religieuse et les mélodies de Thomas Moore nous ont rendue si chère.

L'Irlande est située sur deux mers et divisée en quatre provinces subdivisées en comtés; elle a 95 lieues sur 54 de large. J'ai indiqué plus haut sa superficie. L'Irlande est le pays des pâturages, parce que son climat est plus humide encore qu'en Angleterre, et parce qu'il y pleut fréquemment. Le bétail excédant ne pouvant s'exporter, à cause du transport, qui serait trop coûteux par mer, on le tue et on en fait des salaisons pour la marine. L'Irlande récolte beaucoup de pommes de terre, et,

en général, tous les végétaux qui aiment l'humidité y prospèrent. Cette île est presque entièrement unie, elle n'a que des monticules peu sensibles. Sa principale rivière est le Shannon, qui prend sa source dans des marais, traverse plusieurs lacs, et se jette dans la mer par une large embouchure. L'Irlande a 66 bons ports, dont 14 pour les vaisseaux de ligne, et 17 pour les frégates.

L'Irlande produit de beaux hommes et de superbes femmes. En général, on y a peu de propreté et de goût. Le dimanche on boit ensemble le whiskey, comme en Écosse le parish, et on danse au son de la cornemuse. Le peuple irlandais est enclin aux querelles, à la paresse et à l'ivrognerie. Le catholicisme est professé par les deux tiers de la population. L'université de Dublin est la seule de l'Irlande; mais il y a une académie et plusieurs autres sociétés savantes, qui impriment des mémoires. L'Irlande compte parmi ses notabilités Swift, Parnell, Cunningham, Steele, Goldsmith, Burke, Sheridan, Thomas Moore, Castle-

reagh, Wellington, miss Edgeworth et lady Morgan; mais aucune de ces notabilités n'appartient à la portion catholique, et il est difficile de concevoir comment elle n'y a rien encore enfanté de remarquable, je ne dirai pas dans le gouvernement, mais dans les sciences, les lettres et les arts, qui sont au-dessus de toute législation.

On trouve en Irlande un grand nombre de tours, dont on ne sait pas bien l'origine; elles ont de 8 à 20 pieds de hauteur et ont l'intérieur vide,

En Irlande le peuple est d'une superstition extrême, parce qu'il est ignorant, malgré la quantité d'écoles qui s'y trouvent partout. Cela tiendrait-il à l'essence de son culte, ou à la nature de son gouvernement de fait? Il y a peut-être là de l'un et de l'autre.

Quand on vient d'Angleterre en Irlande, le contraste vous frappe: la magnificence de la première vous éblouit; la misère de la seconde vous confond. D'un côté du canal Saint-Georges, toutes les pompes de la civilisation, du commerce, de l'industrie,

des lettres et des arts; ports superbes, riches manoirs, belles ruines, routes larges et bien entretenues, voitures de la dernière élégance, grandes et magnifiques cités; en un mot, le plus haut terme de la prospérité: au-delà du canal, ports délabrés, rivages déserts, plaines abandonnées, si ce n'est quelques endroits favorisés, routes solitaires, villes petites et mesquines, si ce n'est Dublin, manoirs sales ou non achevés; plus de ces vastes manufactures qui décorent et enrichissent un pays; quelques mauvaises huttes autour de beaux monumens, l'indigent se traînant au seuil de l'opulence; partout une sorte de dégradation et d'abjection extrêmes, à côté de la splendeur et de l'orgueil.

Le parallèle que je vous ai tracé au commencement de ma lettre, sur les peuples des trois royaumes unis, me dispense de revenir sur ce sujet; vous me permettrez de parcourir dès ce moment quelques-unes des cités de l'Irlande, en commençant par Dublin.

Dublin est située sur la Liffey, à un

quart de lieue de la mer, d'où l'aspect de cette ville est magnifique. Les rues sont régulières, bien pavées et ont des trottoirs. Les maisons présentent 3 ou 4 étages, et sont bâties en briques. La ville est entourée par une sorte de boulevart de 5 lieues de longueur. On distingue parmi les édifices le palais du lord-lieutenant, vice-roi d'Irlande, la cathédrale de Saint-Patrice, la bourse, la poste, l'hôtel des invalides, et les casernes. Dublin a plusieurs places ou squares plantées d'arbres. Les manufactures, les fabriques abondent à Dublin. Un canal établi entre la Liffey et le Shannon, fait communiquer ensemble la mer d'Irlande et celle du Nord. Le premier magistrat de Dublin a, comme à Londres, le titre de lord-maire. La colonne de Nelson ressemble à celle de notre place Vendôme, à Paris. Dublin foisonne de procureurs et d'avocats, parce que les paysans sont toujours en procès les uns contre les autres, et se font dépouiller par les gens de justice. Joignez à cela les divisions religieuses, qui sont très-animées, et vous aurez une idée de

l'esprit dublinois. Cette ville a 186,000 habitans, qui, nonobstant ces divisions, aiment la gaîté, et surtout les soupers. On compte à Dublin plusieurs théâtres anglais, un seul est régulièrement suivi.

Après Dublin, je ne puis guère vous citer, en fait de villes irlandaises, que *Sligo*, dont les 8,000 habitans font un commerce considérable de laine; *Galway*, peuplée de 12,000 âmes, avec un port et un château fortifié; *Kilkenny*, une des plus jolies villes d'Irlande, dont les maisons sont revêtues en marbre blanc et noir, et qui renferme 18,000 habitans; et *Vexford*, à l'embouchure du Slaney, ville de 10,000 âmes, qui fut long-temps regardée comme la première de l'Irlande.

Revenons d'Irlande à Londres par le canal Saint-Georges, et terminons cette interminable lettre par quelques lignes sur le parlement et la justice britanniques.

Le parlement impérial se compose de trois pouvoirs; le roi, représenté par ses ministres, constituant le pouvoir exécutif; la chambre des lords ou des pairs; et la

chambre des communes. Le consentement de chacun de ces pouvoirs est nécessaire pour la confection des lois. Le parlement fixe chaque année le budget, la levée des troupes.

L'administration de la justice est confiée à des juges nommés par le roi, mais indépendans. Deux fois l'année ils parcourent les comtés du royaume, où ils sont assistés d'un jury composé de douze membres, qui décident les questions en matière civile et criminelle, car les juges se bornent à diriger les débats, et à faire l'application de la loi; l'autorité royale ne s'interpose jamais dans les affaires qui regardent les citoyens, et ils sont toujours jugés par leurs pairs naturels.

Le monarque anglais est au-dessus de toute atteinte; il est censé ne pouvoir faire mal; ses ministres sont responsables devant le parlement. Le droit divin n'est point sacramentel pour ce corps, qui a choisi la dynastie actuelle; il peut réfuser les subsides, les flottes; d'un autre côté, le roi ne peut altérer la religion anglaise dont il est

le chef, au lieu du pape, depuis Henri VIII; il possède le droit de grâce; mais s'il s'agit d'un meurtre ou d'une créance, la partie lésée peut insister pour la punition du coupable, eût-il déjà été grâcié. Le roi encore ne peut sortir du territoire britannique, sans une permission expresse du parlement, qui vote aussi la liste civile, forte de 24 millions de francs, outre le revenu particulier de la couronne, évalué à cinquante millions de francs.

La chambre des lords, que le lord-chancelier préside, en siégeant sur un coussin de laine, est la plus haute cour du royaume; on peut en appeler à elle, pour cause d'erreur des autres cours de l'empire (1). C'est une sorte d'appel comme d'abus.

---

(1) Ces cours sont 1° la chancellerie (*chancery*), qui mitige la rigueur des lois, protége les mineurs, les aliénés, et rend la justice en cas de fraude et d'abus de confiance; 2° le banc du roi (*Kings bench*) où l'on appelle de toutes les cours inférieures; 3° les plaids communs (*commun pleas*) où se plaident les affaires de propriété, etc.

Néanmoins, la chambre des communes est la véritable représentation nationale, elle a la grande prérogative de proposer les lois de finances; elle peut accuser et suspendre des ministres coupables et des juges prévaricateurs. Son président a le nom de *speaker*, c'est-à-dire orateur. Elle se compose de 658 membres, dont 513 pour l'Angleterre propre, 45 pour l'Écosse et 100 pour l'Irlande (1). A ces deux chambres il y a deux grandes divisions, les ministériels et les membres de l'opposition. Ceux-ci sont ou whigs ou torys, selon la marche du ministère: aujourd'hui que le ministère est whig, c'est-à-dire est partisan de la liberté légale et des idées libérales, l'opposition n'est plus composée que de torys ou d'hommes amis des priviléges et de l'aristocratie. Voilà pourquoi le ministère de M. Canning, soutenu par l'opinion, agit avec une telle

(1) Le nombre des pairs est illimité, comme en France; le roi peut en créer à volonté; il use rarement d'une telle prérogative.

prépondérance sur les destinées de ceux des autres gouvernemens qui voudraient demeurer stationnaires, malgré la force du torrent rapide de la civilisation, qui de toutes parts déborde et entraîne dans sa course tous les hommes du regret.

P. S. Je me rappelle en finissant qu'au nombre des ponts de Londres j'ai oublié de citer celui qu'un ingénieur français, M. Brunel, exécute en ce moment sous la Tamise. Cette œuvre gigantesque, dont l'accomplissement paraît maintenant assuré, est déjà poussée jusqu'aux deux tiers du lit du fleuve. On a dépassé la partie la plus profonde et l'on commence à remonter. La crevasse occasionnée par l'écoulement d'une couche de gravier a été bouchée au moyen d'un radeau et de nombreux matériaux pour le fixer à toujours; on est ensuite parvenu à 40 pieds au-delà, sans être incommodé par une goutte d'eau. La voie est double, c'est-à-dire qu'elle consistera en deux galeries voûtées, séparées l'une de l'autre par une épaisse muraille, dans laquelle sont pratiquées de nombreuses arches servant de communication, pour que les piétons puissent passer d'une galerie dans l'autre. Sous chacune de ces arches sera suspendue une lampe éclairée au gaz. L'une des deux galeries servira aux voitures venant du nord de la ville, et l'autre à celles qui viendront du sud.

Chaque galerie aura 14 pieds de large, y compris le trottoir pour les piétons, et 20 pieds de haut sous clef. La longueur totale de la voie souterraine sera de 1,300 pieds. La pente pour y arriver sera si douce, que les voitures les plus pesamment chargées ne seront pas obligées d'enrayer. Il restera 15 pieds de terre entre la voûte et le lit du fleuve. La dépense de cette entreprise, la plus audacieuse des temps modernes, ne dépassera point quatre millions de francs. Les fonds en sont faits par des particuliers : un tel esprit d'association, commun dans la Grande-Bretagne, honore la nation anglaise, grande dans les sacrifices pour l'amélioration du pays, comme elle est empressée à contribuer de ses lumières et de son influence à l'émancipation des autres peuples de la terre.

LETTRE V.

PAYS-BAS.

Situation ; étendue ; limites ; division ; climat ; canaux ; productions ou industrie ; population ; forces ; revenus ; mœurs et coutumes ; établissemens scientifiques ; villes principales. Formes du gouvernement des Pays-Bas.

Nous avons dit adieu à Douvres et à ses blanches falaises, d'où un bateau à vapeur nous dépose à Ostende, sur la limite maritime des Pays-Bas : c'est passer d'un pays libre et opulent par excellence à un autre qui jouit presque d'une égale liberté, mais possède moins de richesses. En mettant le pied sur le territoire des Bataves, nous nous rappelons aussitôt ses états-généraux,

si célèbres dans les fastes de la guerre et de la liberté; ses nombreux canaux et l'industrie des habitans, qui ont forcé la mer à restreindre ses limites et à leur céder une partie de son domaine. Voilà, comme le dit l'auteur de la Pétréide,

Voilà ce que peut l'homme et ses hardis travaux :
D'un marécage immense il fait des champs fertiles,
Sur le limon flottant il affermit les villes;
Et les fleuves domptés lui prêtant leur secours,
Apprennent sous sa main à diriger leur cours.
Il répare, agrandit ses merveilleux ouvrages,
Sans cesse à l'océan dispute ses rivages.
O terreur! en des lieux par des digues enclos,
Le terrain quelquefois est plus bas que les flots.
Le voyageur troublé voit la mer sur sa tête;
Mais la mer, en grondant, roule, écume et s'arrête.

Un coup d'œil général et rapide sur cette contrée va nous conduire à ses particularités les plus intéressantes.

Le royaume des Pays-Bas, fondé en 1814, après la chute de Napoléon, se compose de la Belgique au sud, de la Hollande au nord, et du grand-duché de Luxembourg au sud-est. Son nom de Pays-Bas lui vient

de ce que son sol est très-bas, et plus bas même en certains lieux que l'océan. Il a pour limites, au nord et à l'ouest la mer du Nord, au sud la France, à l'est la Prusse et le Hanovre. Il renferme 2,400 lieues carrées; sa plus grande longueur est de 100 lieues, et sa largeur de 30 à 55.

Suivant l'almanach de ce royaume pour l'année 1826, la population des Pays-Bas est de 5,992,000 habitans, outre ses colonies qui comptent 1,736,000 individus, savoir : en Asie 1,376,000, en Afrique 10,000, et en Amérique 350,000. Total général, 9,728,000 âmes.

Le climat des Pays-Bas est plus sain dans la Belgique, où le sol est un peu plus élevé que dans la Hollande, dont la contrée est plate et presque toujours couverte de brouillards. La Hollande a d'excellens pâturages, la Belgique de superbes céréales. L'une et l'autre ont peu de produits minéralogiques, mais une grande quantité de tourbières. De nombreux canaux lient entre elles presque toutes les villes du royaume, et facilitent les communications. L'in-

dustrie manufacturière des Pays-Bas est très-florissante, surtout dans les étoffes, les toiles, les tanneries, etc. Le commerce y a repris une nouvelle extension, quoique bien déchu de son antique splendeur.

Le produit annuel des manufactures des Pays-Bas est d'environ 600 millions de francs, dont le tiers représente le bénéfice de fabrication. L'agriculture livre au commerce un produit de 210 millions de francs. Le revenu qui circule dans le commerce est évalué à 642 millions de francs, ce qui, sur près de 6,000,000 d'habitans, fait par individu 107 francs. Les importations et les exportations par mer s'élèvent à environ 350 millions de francs. Chaque individu, dans les Pays-Bas, consomme pour environ 45 centimes de poisson d'eau douce, ce qui présente, pour 6,000,000 d'âmes, une valeur de 2,700,000 francs. La consommation du poisson de mer est huit fois plus considérable, parce que la plupart des Hollandais en vivent, pour ainsi dire, exclusivement. Aussi la pêche maritime est-elle estimée à plus de 20 millions de francs par

année; la Hollande employant à la seule pêche du hareng 200 petits navires, qui font deux ou trois voyages par an; comme à la pêche de la morue 100 navires, et 100 autres à celle de la baleine.

Les revenus de l'état s'élèvent à 160 millions de francs; la dette publique est de 2,800,000,000 de francs. Les forces de terre en temps de paix sont de 40,000 hommes, et en temps de guerre de 85,000 hommes; la marine consiste en 15 vaisseaux de ligne, 6 frégates et 100 chaloupes canonnières.

Les Pays-Bas sont habités par deux peuples, les Hollandais et les Belges, dont les mœurs, le caractère et les inclinations commencent à s'identifier, et presque même à se confondre, en dépit de vieilles antipathies. Les uns et les autres sont bien constitués, robustes, généreux, hospitaliers, loyaux et éclairés. Quelques traits cependant les distinguent: les Hollandais sont plus réservés, plus froids, plus réfléchis, plus lents et plus calculateurs; les Belges ont plus de vivacité, de gaîté et d'abandon; mais peut-être moins de solidité et

de franchise. Le Hollandais poursuit avec persévérance l'exécution de ses entreprises; le Belge s'arrête parfois au milieu de la carrière et vole à d'autres objets. La propreté et la frugalité sont deux qualités qui caractérisent éminemment le peuple hollandais; on les remarque moins chez les Belges, qui sont, il est vrai, moins dans les eaux, et plus adonnés aux exploitations agricoles. La coutume de faire des cadeaux aux domestiques, en allant dîner chez les maîtres de maison, subsiste toujours en Hollande; gare à l'habit de l'invité qui l'oublie! Elle n'existe pas en Belgique. Les Hollandais fument aussi beaucoup plus que les Belges, qui, au reste, sont moins exposés aux exhalaisons des marais et des canaux.

Sous le rapport des cultes, le protestantisme domine universellement en Hollande, tandis que le catholicisme est plus général en Belgique. Mais dans les Pays-Bas toutes les religions sont librement professées. Les deux principales croyances comptent chacune à peu près 3 millions de chrétiens; il y a, en outre, près de 100,000 juifs.

Les principales branches du commerce actuel des Hollandais, sont la pêche du hareng et de la baleine; ils excellent à saler et à conserver le hareng.

Les sciences, les lettres et les arts, sont dans un état prospère. Érasme et Grotius, Huygens et Boërhaave, ont jeté un vif éclat sur leur patrie.

Erasme à la folie osa prêter des charmes;
Grotius, détournant les sanglantes alarmes,
Balançait au conseil les ministres des rois;
Huygens régla du temps la trace fugitive;
Et le grand Boërhaave, en sa veille pensive,
Trouva du corps humain les plus secrètes lois.

La Hollande dispute à l'Allemagne l'honneur d'avoir inventé l'imprimerie; la ville d'Harlem conserve deux exemplaires d'un livre intitulé *Speculum salvationis*, qui fut imprimé par Koster en 1450. Grævius et Burmann furent de savans commentateurs; Jean second, un vrai poète; et l'école flamande a produit de bons peintres.

Six universités sont établies dans les

Pays-Bas, pour répandre les bienfaits de l'enseignement; il existe un collége philosophique à Louvain pour les hautes classes ecclésiastiques; et dans toutes les villes des Pays-Bas, on trouve des établissemens d'instruction publique et de charité très-nombreux, outre la société de bienfaisance, fondatrice des colonies agricoles des provinces septentrionales et des provinces méridionales, où l'on procure du travail et des secours aux pauvres, en détruisant le fléau de la mendicité.

A la tête de tous les corps scientifiques et littéraires du royaume se trouve l'institut royal des Pays-Bas, qui fut créé en Hollande par Louis Bonaparte, et modelé sur l'Institut de France. Le siége en est à Amsterdam. Le roi sanctionne les élections dans les quatre classes, composées chacune de 30 à 40 membres. Après l'institut royal, il faut placer l'académie royale des sciences et des belles-lettres de Bruxelles, fondée en 1767; viennent ensuite 1° la société des sciences de Harlem, la plus ancienne des sociétés savantes de la Hollande; 2° la

société de littérature néerlandaise de Leyde; 3° la société zélandaise de Middelbourg; 4° la société provinciale des sciences et arts d'Utrecht; 5° la société hollandaise des beaux-arts et des sciences, laquelle a quatre ramifications, à Amsterdam, à Rotterdam, à Leyde et à La Haye, qui aboutissent à un centre commun; 6° la société d'utilité publique d'Amsterdam, destinée à répandre la tolérance civile et religieuse et des connaissances usuelles dans les classes pauvres; 7° la société de Félix Meritis à Amsterdam, dont tous les voyageurs admirent le superbe édifice, élevé aux frais de ses membres, qui y donnent de brillans concerts.

Cette liste des institutions scientifiques et littéraires des Pays-Bas, est loin d'être complète; mais l'examen des localités laissera leur place naturelle aux autres indications que nous aurions encore à présenter. Commençons notre promenade dans les principales villes des Pays-Bas, et d'abord parlons d'Ostende, lieu de notre débarquement.

Ostende, située à l'embouchure de la

Gueule dans la mer du Nord, a un bon port, mais peu profond, où les bâtimens ne peuvent entrer qu'à la marée haute. Cette ville possède des manufactures de tabac, des fabriques, et 10,500 habitans.

D'Ostende nous nous rendons à *Bruges*, belle ville sur le canal qui descend à Ostende; ses rues sont larges et spacieuses, ses maisons grandes et anciennes; elle n'a ni ruisseau ni fontaine, mais l'eau du canal y entretient la propreté et la fraîcheur; elle a sept portes et six grands marchés; son clocher est une des merveilles de l'Europe. Bruges est la patrie du célèbre bénédictin, poète et philosophe Charles Ferdinand. Population, 36,000 âmes.

En moins de 10 heures nous passons de Bruges à Gand, dont la grandeur fit dire à Charles-Quint qu'il mettrait Paris dans son Gand. Cette ville est assise au confluent de la Lys et de l'Escaut; ses rues sont larges et droites, ses maisons vastes, mais peu élégantes; ses canaux sont bordés de jolis quais; la cathédrale est d'une richesse éblouissante; les remparts offrent de su-

perbes promenades; elle a une bibliothèque publique, un jardin botanique, des académies, une florissante université, une des plus grandes citadelles de l'Europe, et une quantité prodigieuse de fabriques. Il s'y tient des foires qui durent au-delà de 15 jours. C'est la patrie de l'empereur Charles-Quint, du philologue Heinsius, de l'astronome Philippe Laensberg, du commentateur Torrentius et du sculpteur Delvaux. Population, 60,000 âmes.

De Gand nous faisons une visite à *Malines*, ville archiépiscopale, de 17,000 habitans, et dont le clocher, qui a 348 pieds de haut, est regardé par les Malinois comme une huitième merveille du monde; puis nous arrivons à Bruxelles.

Bruxelles, qui partage avec La Haye l'honneur d'être la résidence du monarque et le siége des états-généraux, est, après Amsterdam, la plus grande ville des Pays-Bas. Elle a de superbes édifices, notamment l'hôtel-de-ville, le palais de Laken, dans le voisinage, l'église Sainte-Gudule, la place Royale, le grand théâtre, la fon-

taine des Trois-Pucelles, et celle de Maneken-Pist, très-vénérée par les dévotes ; de belles promenades, entre autres celle du parc, et l'allée verte ; de grands hôpitaux, une bibliothèque publique formée de 130,000 volumes, une académie royale, un musée, un jardin botanique, de nombreuses manufactures de toiles, de bas, d'indiennes, de draps, etc.

La capitale de la Belgique ou du Brabant ayant fait long-temps partie du territoire français, a conservé nos usages, nos modes et notre langue, qui y est cultivée avec autant de soin, de finesse et de goût qu'à Paris, dont elle a imité encore les établissemens de plaisir et de luxe, cafés, hôtels, bains, restaurateurs, etc. Bruxelles fait un grand commerce de librairie ; depuis quelque temps de nouvelles imprimeries y ont été établies pour la réimpression des anciens ouvrages et l'impression des nouveaux; on y publie cinq ou six journaux et des recueils périodiques, soit politiques, soit scientifiques ou littéraires : il y existe, en un mot, le même mouvement qu'à

Paris pour la propagation des lumières, et sous ce rapport on pourrait dire à juste titre que Bruxelles est le Paris du Brabant. Sa population dépasse 80,000 âmes. C'est la patrie de l'anatomiste Vesal, du chimiste Vanhelmont, de l'historien Feller, et d'une foule d'artistes renommés.

En pivotant autour de Bruxelles, nous visitons plusieurs villes ou lieux importans, comme Louvain, Waterloo, Mons, Tournay, Charleroi, Namur, Fleurus, Liége, Maëstricht et Luxembourg.

Louvain, dont nous avons déjà cité le collége, est à 5 lieues de Bruxelles, avec laquelle elle communique par un canal. Population, 20,000 âmes.

Waterloo est à 9 lieues de Bruxelles; ce village est malheureusement trop célèbre pour la France, qui, en 1815, y perdit la fleur de ses guerriers; c'est là que la vieille garde impériale, sommée de poser les armes, fit aux Anglais cette réponse héroïque: *la garde meurt, elle ne se rend pas.*

On dit qu'en les voyant couchés sur la poussière,
D'un respect douloureux frappé par tant d'exploits,

L'ennemi, l'œil fixé sur leur face guerrière,
Les regarda sans peur pour la première fois.

(C. Delavigne.)

Mons, ancienne capitale du Hainaut, ville fortifiée, dont le canal passe par Tournay, Lille, Gand et Bruges, pour aller à Ostende se perdre dans la mer, est peuplée de 30,000 âmes; elle a des fabriques de velours, de siamoise, de savon, des fonderies, des raffineries, etc.

Tournay, grande ville sur l'Escaut, a une belle cathédrale, des quais plantés d'arbres, des fabriques de porcelaine, de tapisseries, d'étoffes diverses, et 24,000 habitans. Sa chaux et ses arbres fruitiers sont renommés. On remarque les quatre moulins à farine construits par Vauban.

Charleroi est devenue considérable par les fortifications dont on l'a entourée depuis 1814. Cette ville n'a qu'environ 4,000 habitans; elle fut, en 1815, le théâtre d'une victoire de Napoléon sur les Prussiens.

Namur est, au confluent de la Sambre et de la Meuse, le siége du gouvernenr de la

province et d'un évêché ; elle a une bibliothèque publique, un théâtre, des fabriques, une citadelle, une verrerie, des forges, des brasseries, etc.; avec 17,000 habitans.

Boileau, dans son ode sur la prise de Namur par Louis XIV, dit à cette ville :

Namur, devant tes murailles,
Jadis, la Grèce eût, vingt ans,
Sans fruit, vu les funérailles
De ses plus fiers combattans.
Quelle effroyable puissance
Aujourd'hui pourtant s'avance,
Prête à foudroyer tes monts !
Quel bruit, quel feu l'environne !
C'est Jupiter en personne,
Ou c'est le vainqueur de Mons.

Près de Namur est le village de *Fleurus*, où le général en chef Jourdan, aujourd'hui maréchal de France, a gagné en 1794, sur les Anglais et sur les Autrichiens, une bataille qui fit tomber toute la Belgique au pouvoir des Français : déjà deux autres victoires avaient été remportées dans le même lieu, l'une en 1622 contre les Espagnols,

l'autre en 1690, par le maréchal de Luxembourg, sur les Allemands. C'est là que pour la première fois on vit paraître un ballon, élevé dans l'air par les Français pour reconnaître les positions de l'ennemi, que le brave Jourdan vainquit sans cela.

Liége repose sur le bord de la Meuse, dans une riante vallée, entourée de collines bien cultivées. On y remarque de belles places, 17 ponts, une vaste cathédrale, toutes sortes de fabriques et de manufactures, une nouvelle salle de spectacle, de beaux quais, des tanneries, des brasseries, etc. Liége, peuplée de 50,000 âmes, est la patrie du célèbre compositeur Grétry, d'Arnaud de Ville, constructeur de la machine de Marly, du peintre Lairesse, et des graveurs Jean Warin et Demarteau. Vous savez que cette ville est également le pays des almanachs de Mathieu Laensberg, auquel l'ingénieux Gresset fait allusion dans les vers suivans :

C'est là qu'est le sublime siége
D'où, flanqué des trente-deux vents,

L'auteur de l'almanach de Liége
Lorgne l'histoire du beau temps,
Et fabrique avec privilége
Ses astronomiques romans.

Près de Liége est la fosse de Beaujonc, fameuse par le dévoûment du généreux Goffin, le 28 février 1812. Près de Liége encore est le bourg de *Spa*, célèbre par ses eaux minérales, qui attirent chaque année un grand nombre d'étrangers. Population, 1,500 âmes.

Maëstricht est une ville forte, assise sur la rive gauche de la Meuse, sur laquelle est jeté un pont de 500 pieds de long. Sous le fort on a creusé un immense souterrain éclairé par des lampes, et où 40,000 âmes pourraient se cacher. On y a trouvé de nombreux fossiles, dont plusieurs têtes de crocodiles. Maëstricht renferme 19,000 habitans et compte plusieurs édifices remarquables.

Cette ville n'est pas très-éloignée de celle de *Luxembourg*, capitale du grand-duché de ce nom, vers l'est, sur la frontière de France; c'est une des villes les plus fortes

de la confédération germanique; les Français la prirent par famine en 1794. Elle contient 11,000 âmes.

Revenus à Bruxelles, dirigeons-nous sur la Hollande par Anvers, Berg-op-Zoom, Breda et Bois-le-duc.

Anvers, grande ville située sur l'Escaut, près de son embouchure, a un très-bon port que Napoléon avait fait agrandir, et que les Anglais en 1814 ont voulu entièrement détruire. On y admire la cathédrale, qui a 500 pieds de long sur 240 de large; 125 colonnes y supportent 213 arcades voûtées; elle a une tour gothique de 466 pieds de haut, qui se termine en pointe, et dont le travail est d'une délicatesse infinie. La bourse est un vaste et bel édifice; la citadelle avait été réparée en 1814 et rendue formidable par le général Carnot, qui, à cette époque, y fit une savante et héroïque défense. Anvers a des rues larges et régulières, et une salle de spectacle digne de cette grande cité, peuplée de 65,000 âmes. Le bagne d'Anvers est dans l'enceinte de la citadelle, et contient 900

condamnés. Il serait trop long d'énumérer les manufactures, les fabriques et les établissemens de bienfaisance d'Anvers, dont le commerce est dans l'état le plus florissant. Cette ville a donné le jour à Rubens, Van-Dyck et Téniers, peintres célèbres.

Berg-op-Zoom est une ville très-forte et entourée de marais qui en rendent l'accès très-difficile. Elle a soutenu plusieurs siéges mémorables : en 1622, les Espagnols y perdirent 10,000 hommes ; les Français y entrèrent par surprise en 1747; ils repoussèrent, en 1814, les Anglais qui laissèrent plus de 3,000 morts sous les remparts. Population, 5,000 habitans.

Nous n'entrerons point dans le détail des fortifications de cette ville, nous irons de préférence faire une promenade à *Middelbourg*.

Cette capitale de la Zélande, province qui renferme 122,000 âmes, et de l'île de Walcheren si fatale aux Anglais en 1809, est grande, belle, très-marchande, et peuplée de 18,000 habitans ; elle communique à la mer par un canal qui peut porter

les plus gros vaisseaux, et a un bon port. C'est la patrie de l'amiral Ruyter, que réclame aussi *Flessingue*, ville de 6,000 âmes, à une lieue sud de Middelbourg, qui se vante aussi d'avoir donné le jour à Leydecker, auteur de la *République des Hébreux*.

D'un saut nous repassons à Berg-op-Zoom et touchons à *Breda*, ville forte, environnée de marais qui en font la principale défense; les maisons y sont d'une propreté extrême, les rues larges et bien percées; elle a des canaux ordinairement couverts de barques; elle a plusieurs places, un beau quai et 10,000 habitans. Elle possède un superbe château. Elle fut en 1590 la première conquête du prince Maurice, qui fut bien secondé par le célèbre Barneveldt, à qui Chénier a prêté cet éloquent discours pour exciter les Bataves à la défense de leurs foyers contre les Espagnols:

Un rivage opulent doit réparer nos pertes;
A nos voiles, dit-on, les Indes sont ouvertes!
O vous qui prétendez en ces climats brûlans
Exiler nos vieillards, nos femmes, nos enfans,

Y transporterez-vous les tombeaux de nos pères,
Les monumens publics, les toits héréditaires,
L'air que nous respirons, et ses frimas amis,
Ces flots même, ces flots que nous avons soumis?...
Il faut rester et vaincre. Eh! qu'avez-vous été
En luttant contre un roi pour votre liberté?
Ou des républicains ou des sujets rebelles.
Trouvez dans vos périls des ressources nouvelles,
Qu'entre Philippe et vous s'élève un mur d'airain;
Déclarez-le déchu du pouvoir souverain.
Plus de roi désormais; un roi veut des esclaves:
Désormais aujourd'hui vous serez les Bataves.

On compte 10 lieues de Breda à *Bois-le-Duc*, ville fortifiée, que les Hollandais prirent aux Espagnols en 1629. Son église de Saint-Jean est magnifique. L'hôtel-de-ville est également un bel édifice. Bois-le-Duc est la patrie de S'Gravesende et du savant Agylæus. Population, 13,000 âmes. Bois-le-Duc n'était jadis qu'un vaste marais.

Pour nous rendre de Bois-le-Duc à Amsterdam, deux routes se présentent aux voyageurs : elles y conduisent l'une par Nimègue et Utrecht, l'autre par Rotterdam, Delft, La Haye, Leyde et Harlem. Nous donnons le choix à cette dernière,

c'est-à-dire que nous allons en partie par terre et davantage par eau, d'une ville à l'autre, au moyen des canaux, et dans des bâtimens de 30 pieds de long sur 6 de large, appelés *Treskschuyten*, et où l'on trouve réunies toutes les commodités du voyage.

Rotterdam, la seconde cité de la Hollande en importance et en population, est la première où nous nous arrêtons; elle est située sur la rive droite de la Meuse, et est traversée d'un bout à l'autre par le Rotter, gros ruisseau qui lui a donné son nom. Au moyen des canaux, les plus gros navires peuvent arriver jusqu'au milieu de la ville, qui est à 8 lieues de la mer, et y déposer leurs marchandises. La bourse, l'hôtel-de-ville, les bâtimens de la compagnie des Indes sont de beaux édifices; sur le pont de la Meuse on voit la statue d'Erasme, né à Rotterdam. Dans la bibliothèque on reconnaît les dessins originaux de la galerie du Luxembourg par Rubens. Population, 60,000 âmes.

La plupart des négocians de Rotterdam ont des maisons de campagne dans les

faubourgs; sur chaque porte d'entrée on lit une bonne devise qui indique le caractère du lieu ou du propriétaire. Le calme des faubourgs et le bruit de la cité produisent un contraste frappant. Les rues sont ornées, comme nous les trouverons presque toujours désormais dans le reste de la Hollande, par de superbes avenues d'arbres. Les maisons, suivant le goût hollandais, toutes bâties en très-petites briques, sont très-élevées, avec de grandes et larges fenêtres, et qui saillent constamment en raison de leur hauteur, ce qui fait que beaucoup de ces édifices sont d'une ou deux toises hors de la perpendiculaire.

On admire ici la rue du Boomquay ou Boompies, qui est très-large, et s'étend le long de la rivière l'espace d'un demi-mille; c'est là surtout qu'on remarque des maisons d'une élégante architecture; quelques-unes sont bâties en pierres de taille, ce qui est un grand luxe, parce qu'il n'y a point de carrières de pierre dans le pays.

Les juifs sont en grand nombre à Rot-

et de chênes, forme la promenade favorite de la haute société de La Haye; à l'extrémité de cette avenue, est le village de *scheveling*; il faut voir aussi le bois de la Haye, ses belles allées et son château.

La Haye vit naître dans son sein le célèbre anatomiste Ruysch, le poète Jean Second, les peintres Rembrandt, Micrissi et Vandervelde, et le savant physicien et astronome Huygens, qui, à la révocation de l'édit de Nantes, se vit contraint de fuir de France, sa nouvelle patrie, emportant avec lui son horloge perfectionnée et les secrets de son génie.

Au bout de trois heures et demie d'une route extrêmement variée, nous découvrons les clochers de *Leyde*, une des plus belles cités de la Hollande, située sur le vieux Rhin, et entourée d'un rempart et d'un canal large et profond, sur lequel, en comprenant les canaux intérieurs, on a jeté plus de 150 ponts en pierre, tous ornés de garde-fous en fer. Ses rues sont larges et propres; la plus grande est magnifique. Son château ou l'Altebourg offre

une vue imposante. La bibliothèque de l'université contient 40,000 volumes et 10,000 manuscrits, avec les belles éditions des typographes Elzevir, qui eurent leurs établissemens à Leyde ainsi qu'à Amsterdam. Leyde est la patrie du grand Boërhaave, de Scaliger, et de ce Jean de Leyde, garçon tailleur, qui devint le chef des anabaptistes. A une lieue de Leyde est Catwyck, où le bras qui a gardé le nom de Rhin se perd dans les sables avant d'arriver à la mer.

L'université de Leyde est la plus ancienne de la Hollande, elle remonte au siége mémorable de 1574; le prince d'Orange, voulant reconnaître l'héroïque dévoûment des Leydiens, leur laissa le choix d'avoir une université ou d'être exempts d'impôts pendant un certain nombre d'années; ils préférèrent l'université, ce qui fait autant d'honneur à leurs sentimens que leur courage avait mérité d'éloges. On se rappelle leur belle réponse aux assiégeans, qui, les voyant épuisés par la fatigue et par la famine, laquelle venait de dévorer plus de 6,000 habitans, pressaient les bourgeois de

se rendre : « Nous mangerons, dirent-ils, notre bras gauche, et nous nous servirons du bras droit pour combattre jusqu'au dernier soupir ou pour incendier la ville. » Cet héroïsme fut partagé par toutes les femmes de Leyde, qui se battirent sur les remparts et déclarèrent qu'elles périraient toutes, plutôt que de se rendre aux Espagnols.

A cinq lieues de Leyde, vers le nord, est *Harlem*, patrie du marin Shautem qui en 1616 découvrit le cap de Bonne Espérance; cette ville est moins belle que Leyde, bien qu'ayant des rues spacieuses, de belles avenues, de grands canaux et de jolies maisons. Elle est à une lieue de la mer et à cinq d'Amsterdam. Elle communique avec cette dernière ville, comme avec Leyde, par des canaux. Elle contient près de 8,000 maisons et 22,000 habitans. Son commerce de fleurs, et surtout de tulipes, était jadis célèbre. Les eaux du lac de Harlem, qui a 14 milles de long, autant de large, et 6 pieds de profondeur, blanchissent le linge à un degré que n'a pu encore atteindre nul procédé chimique.

Ce lac, appelé mer de Harlem, recouvre des villages disparus sous les eaux de la mer il y plusieurs siècles, et aujourd'hui encore

L'habitant attendri voit ses barques légères
Voguer sur les tombeaux où reposaient ses pères.

La cathédrale de Harlem a un orgue fameux, soutenu par des colonnes de porphyre : c'est, dit-on, le plus beau et le plus grand qu'il y ait au monde ; un de ses tuyaux imite la voix humaine d'une manière admirable. Cet instrument contient 8,000 tuyaux, dont quelques-uns ont jusqu'à 38 pieds de longueur et 16 pouces de diamètre; 64 touches, 4 séparations, 2 tremblemens, 2 accouplemens et 12 soufflets.

Les promenades de Harlem sont délicieuses ; à une petite distance de la ville est un bois superbe d'ormeaux qui a beaucoup de rapport avec le bois de La Haye. Harlem est célèbre, comme Leyde, par le siége qu'il soutint contre les Espagnols et dans lequel les femmes combattirent comme de vraies Lacédémoniennes. C'est à Har-

lem, en 1440, assure-t-on, que Jean Coster ou Koster a inventé l'imprimerie; on voit sa figure, de grandeur naturelle, sur le devant de sa maison qui subsiste encore.

Le canal de Harlem à Amsterdam est en ligne droite pendant les quatre premiers milles; après avoir franchi d'énormes digues, qui protégent le pays contre les inondations, on découvre bientôt la souveraine de l'Amstel, assise au bord méridional du Zuiderzée et à l'embouchure de la rivière d'Y, ainsi nommée à cause de sa ressemblance avec cette lettre. A l'aspect d'Amsterdam, je me rappelle ces beaux vers de Thomas :

On entre. Les chemins tracés en longs canaux,
Les citoyens en foule habitant sur les eaux,
Les barques, les maisons, les voiles ondoyantes,
Des arbres élevés les cimes verdoyantes,
Les tours et les palais, tout présente à la fois
Le spectacle des mers, des cités et des bois.
On voit dans cette enceinte errer un peuple immense,
Partout l'activité, les soins, la vigilance;
Sur sa rame courbé, l'un fend le sein des eaux,
L'autre, d'un bras nerveux, soulève les fardeaux
Que porta l'océan des bords de l'hémisphère.

Ceux-là viennent chercher, d'une rive étrangère,
Les tissus de la Perse, et ces fruits précieux,
Trésors d'un sol ardent, mûris sous d'autres cieux.
On voit, parmi les flots de ce peuple innombrable,
Le commerce aux cent bras, actif, infatigable,
Sans cesse parcourant cette vaste cité.
La richesse, à sa voix, naît de la liberté.
On le voit observer l'Asie et l'Amérique,
Joindre à l'or du Brésil les métaux du Mexique;
Sa main, par cent canaux qu'il tient sans cesse ouverts,
Les verse dans l'Europe à trente états divers,
Et les fait refluer, par un nouvel échange,
Des bords européens vers les rives du Gange.
Tout se mêle, s'unit: par ses travaux constans,
Il rapproche les lieux, les peuples et les temps,
Pour les climats glacés rend les Indes fécondes,
Et de sa chaîne d'or embrasse les deux mondes.

Amsterdam a un peu plus de neuf milles de circonférence. Sa forme est demi-circulaire; un fossé de 80 pieds de large et un rempart de briques environnent cette ville, qui a 8 portes en pierre et plusieurs ponts-levis. Sa population dépasse 300,000 habitans.

L'hôtel-de-ville, bâti sur un pilotis de 13,685 grands pieux enfoncés, est un édifice carré, de 282 pieds de façade, 255 de pro-

fondeur, et 116 d'élévation avec le toit, sans la tour; il a 23 croisées de face et deux étages; il a sept portiques faisant allusion aux sept provinces-unies. Une plate-forme, couverte de plomb, occupe tout le dessus de l'édifice, dont les quatre coins ont de belles statues. Un double escalier conduit à la salle de marbre, qui a 120 pieds de long, 57 de large et 80 de hauteur. Il est entièrement construit de marbre blanc, comme les galeries, qui ont 21 pieds de large. La salle des bourguemestres est ornée de ciselures allégoriques. Le dôme renferme l'horloge, et un très-beau carillon produit par 400 petites cloches.

La bourse d'Amsterdam a deux belles galeries et 46 gros piliers numérotés. Il faut voir aussi le grand hôpital, la grande synagogue, l'hôtel de l'amirauté, le chantier et les hôtels des compagnies des Indes orientales. Le pont sur l'Amstel est d'une exécution imposante; toutes les maisons sont bâties sur pilotis; les canaux dont la ville est entrecoupée, avec leurs 1800 ponts-levis, récréent la vue, entretiennent la propreté et

facilitent les relations du commerce ; mais ils exhalent une odeur fétide, quand l'air est échauffé. Le port, qui est bordé d'un quai d'une demi-lieue de long, peut contenir 1,000 vaisseaux de toute dimension, et la ville a six grands arsenaux. Maintenant, par le nouveau canal creusé d'Amsterdam au Texel, les gros navires arrivent jusque dans le centre de la ville, ce qu'ils ne pouvaient pas auparavant, sans diminuer leur charge, à cause de plusieurs écueils sur la côte et à l'entrée du port.

Il serait difficile d'énumérer les manufactures et les fabriques de cette ville essentiellement commerçante, et entrepôt des marchandises de toutes les autres cités hollandaises. Ses établissemens scientifiques sont également très-nombreux, comme nous l'avons indiqué plus haut, en citant parmi eux, surtout, la société de Félix Meritis; et cette ville, quoique plus industrielle que littéraire, a donné le jour à plusieurs hommes célèbres, tels que Dewit, Spinosa, Episcopius, Adelart, Wagenaar, Hoost, Spiegel, Brederode, Volder et autres.

Les femmes, à Amsterdam comme dans le reste de la Hollande, sont belles, propres, polies et agaçantes ; elles parlent généralement plusieurs langues, notamment le français et l'allemand. Les jeunes personnes sont bien élevées, aiment beaucoup la danse et le vin du Rhin.

J'ai déjà dit que la propreté était une des qualités distinctives des Hollandais : l'intérieur des maisons est tenu avec une recherche exquise; il en est où l'on ne pourrait entrer sans changer de chaussure. La même recherche existe dans les temples, dont le nombre est, comme celui des établissemens de charité, beaucoup trop considérable pour que nous les passions en revue. Le théâtre national est grand et beau ; le théâtre français est petit, mais joli, et bien monté.

A quelques milles d'Amsterdam est le village de *Brock*, l'un des plus curieux et des plus jolis de la Hollande. Toutes les rues y sont entrecoupées de petits ruisseaux, pavées à compartimens avec des coquillages, et tenues avec une extrême

propreté ; il n'y passe ni chiens ni chats.

Un peu plus loin est *Saardam*, autre village, devenu fameux par le séjour qu'y fit le czar de Russie, Pierre Ier, pour y apprendre l'art de construire des vaisseaux.

Toutes les maisons de Saardam sont en bois, et ce village, au lieu d'un chantier de marine, n'a plus que des moulins à scies et à papier. Mais il a conservé avec soin la chaumière qu'habita Pierre-le-Grand.

Un peu plus loin, au nord-ouest, on trouve *Alkmaer*, ville de 12,000 âmes, une des plus jolies de la Hollande, et où les Français, en 1799, après avoir battu les Anglais et les Russes réunis, les forcèrent à se rembarquer. C'est la patrie de Métius, inventeur des lunettes d'approche.

Il nous reste à visiter la partie la plus septentrionale de la Hollande. A cet effet, longeons le rivage E. du Zuiderzée, et poussons notre course par Harderwyk et Zwolle, jusqu'à Leuwarden et Groningue; d'où nous reviendrons par Assen, Kœverden, Deventer, Utrecht et Arhneim à Nimègue.

dans cette dernière ville, au XVIIe siècle; elle compte 15,000 âmes, et a des environs pittoresques.

Après cette revue des villes néerlandaises, ajoutons quelques mots sur le gouvernement des Pays-Bas.

Une charte, modelée sur la charte française et sur l'ancienne constitution des Provinces-Unies, a, pour les dix-neuf provinces dont se compose ce royaume, établi deux chambres : l'une élective; l'autre à vie, nommée par le roi. La première compte 110 membres; l'autre n'en peut avoir plus de 60. Les deux chambres forment ce qu'on appelle les *états-généraux*. La liberté de la presse et la liberté individuelle sont garanties; le jury, qui existait sous le régime français, a été aboli. Tous les citoyens, quelle que soit leur religion, sont indistinctement admis aux emplois publics, car l'exercice de tous les cultes est libre, et il n'en existe pas de dominant pour l'état, quoique le monarque soit protestant. L'assemblée des états-généraux se tient alternativement, comme je l'ai dit, dans une

ville hollandaise et dans une ville belge. Il n'existe de priviléges pour aucune des provinces; toutes sont régies d'après des lois uniformes, et les Belges ont les mêmes droits que les Hollandais au commerce avec les colonies.

Nous terminerons cette lettre par une récapitulation de la superficie et de la population des provinces néerlandaises, au 1er janvier 1826, d'après un nouvel itinéraire des Pays-Bas, dont nous avons rectifié la population, accrue encore suivant de plus récentes données.

Provinces.	Chefs-lieux.	Superficie en lieues marines.	Population.
Hollande sept.	Ansterdam.	58 00	823,525
——— mérid.	Lahaye.	73 65	
Zélande.	Middelbourg.	37 00	147,608
Brabant sept.	Bois-le-Duc.	110 30	332,681
Utrecht.	Utrecht.	32 05	142,947
Frise.	Leuwarden.	72 48	202,254
Overyssel.	Zwolle.	81 66	167,197
Groningue.	Groningue.	48 96	163,642
Drenthe.	Assen.	50 48	75,400

Gueldre.	Arnheim.	127	25	287,440
Brabant mérid.	Bruxelles.	109	48	506,649
Limbourg.	Maëstricht.	117	36	323,500
Liége.	Liége.	116	30	393,605
Flandre orient.	Gand.	117	84	680,689
Flandre occid.	Bruges.	118	66	552,300
Hainaut.	Mons.	125	27	533,595
Namur.	Namur.	109	00	198,300
Anvers.	Anvers.	82	90	225,900
Grand-duché de Luxembourg.	Luxembourg.	144	45	234,768
	Totaux. .	1,733	09	5,992,000

Les terres labourables occupent 1,563,452 hectares; les bois, 600,000; les pâturages et prairies, 879,000; les vergers, 27,000; les jardins potagers, 55,000; les bosquets, parcs, bruyères, etc., 204,000; les marais et étangs, 70,000; les canaux, rivières, fleuves, lacs, 548,700; et les routes et bâtimens, 219,530.

LETTRE VI.

ALLEMAGNE.

Traits généraux de l'Allemagne : situation, étendue, population, forces, cultes. Climat, fleuves, montagnes. Mœurs, coutumes et caractère des Allemands. Etats composant la confédération germanique, et leur description, excepté l'empire d'Autriche et la Prusse : Hanovre ; Brunswick, Mecklembourg; duchés et principautés intermédiaires. Bade ; Wurtemberg; Bavière ; Saxe. Villes et curiosités principales. Récapitulation.

Vous désirez, mon cher compatriote, une description de l'Allemagne; je m'y transporte du sein des Pays-Bas que je viens de quitter; et afin de procéder méthodiquement, je tracerai d'abord les caractères

généraux de cette vaste contrée de l'Europe centrale, pour en parcourir ensuite les différens états.

L'*Allemagne*, que les Romains appelaient *Germanie*, et dont le nom moderne vient des *Allemands*, un des anciens peuples qui l'habitaient, est située entre les 45° 30' et 55° 30' de latitude N. et 6° et 19° de longitude E. Elle est bornée au nord par le Danemarck et la mer Baltique, à l'ouest par la France et les Pays-Bas, au sud par la Suisse et l'Italie, et à l'est par la Pologne et la Hongrie. Elle a 250 lieues de long, 240 de large, et une *surface* de 32,632 lieues carrées, à raison de 930 habitans par lieue carrée, ce qui donne pour l'ensemble une *population* de plus de 30,000,000 d'habitans, lesquels appartiennent à des peuples d'origine différente; car dans ce total il entre environ 25,700,000 Teutons, 5,000,000 de Slaves, 350,000 Juifs, 175,000 Italiens, et 25,000 Français et Wallons. Ce même total, sous le rapport des cultes, réunit environ 16,000,000 de catholiques et 24,000,000

de protestans, ou à peu près un tiers de plus de ces derniers que des premiers.

Le *sol* de l'Allemagne est très-diversifié; toutefois, la partie nord est généralement plate, celle du midi est montagneuse, ce qui a fait appeler celle-ci haute Allemagne, et l'autre basse Allemagne.

Les principales *montagnes* de l'Allemagne sont celles des Carpathes et de la forêt Noire. Les Carpathes courent sur toute l'étendue de l'empire autrichien, et celles de la forêt Noire se rapprochent de la France. Toutes ces montagnes sont autant de chaînes ou ramifications des alpes qui séparent l'Italie de l'Allemagne. Leur ligne de faîte établit deux grands bassins pour l'écoulement des eaux : l'un vers le midi, comprenant trois régions physiques; l'autre vers le nord, composé de deux régions physiques déterminées par les géographies. Peu de pays possèdent un plus grand nombre de rivières; sur soixante il en est vingt au moins de navigables. Parmi celles qui portent le nom de *fleuves* mettons en première ligne le Rhin, le Danube et l'Elbe,

qui descendent le premier du Saint-Gothard, le second de la forêt Noire et le troisième des monts Sudètes en Silésie, pour déboucher, le Rhin et l'Elbe, dans la mer du Nord, et le Danube dans la mer Noire. Le Danube est, après le Volga, le plus grand et le plus beau fleuve de l'Europe; dans son cours de 570 lieues (1), il reçoit un grand nombre d'affluens, et est très-large depuis Vienne jusqu'à son embouchure, mais embarrassé dans sa marche par des cataractes qui en rendent la navigation difficile. Le Rhin a un cours plus libre, et on le remonte depuis Leyde jusqu'à Bâle; quant à l'Elbe, qui traverse la Bohême, passe à Dresde et à Magdebourg, pour se jeter dans la mer au-dessous de Hambourg, le flux et le reflux de l'océan s'y font sentir jusqu'à 23 milles de son embouchure.

L'Allemagne compte dans son territoire plusieurs *lacs* remarquables, notamment

---

(1) Voir p. 33.

celui de Constance, sur les limites de l'Helvétie, et ceux du Mecklembourg; et plus de milles *sources minérales et thermales*, dont les principales ou les plus célèbres sont celles de Carlsbad et de Tœplitz en Bohême, de Seltz, de Pyrmont vers le Hanovre, et d'Aix-la-Chapelle. Nous aurons occasion d'y revenir en parlant des lieux auxquels elles se rattachent.

Le *climat* de l'Allemagne est en général tempéré; mais il présente des variations qui tiennent à la situation méridionale ou septentrionale des contrées, à leur plus ou moins d'éloignement de la mer, et à la disposition variée du terroir, bas ou montueux, ou garni de forêts. Les saisons y varient également comme le sol; elles sont plus régulières au sud et à l'est que dans les provinces rapprochées de la mer, au nord et au couchant. Cette diversité de température n'empêche pas que les Allemands ne soient ceux des Européens qui vivent le plus long-temps.

Une aussi vaste étendue de pays doit offrir une grande variété de *productions*

naturelles. La région centrale est très-fertile, outre qu'étant couverte en partie de montagnes elle est très-riche en minéraux; la région méridionale paraît la mieux cultivée. Sur les rives du Danube et du Rhin il croît de bon vin. On vante le lin et le chanvre de la Saxe, de la Bavière et de la Silésie; les fruits de la Souabe; les perles de Bareuth; les amandiers du Palatinat; le houblon et le tabac de la Franconie; le froment de Meven; l'orge, les pois de la Bohême; le sarrasin de la Lusace; la garance, la rave et le maïs de Bade; la navette de la Thuringe; les pommes de terre de Bamberg; les prairies de Nassau; l'ambre jaune de la Prusse; les chevaux du Mecklembourg; les oies de la Hesse; les porcs de Westphalie qui forment les célèbres jambons de Mayence; les abeilles du Hanovre; et, en général, les moutons allemands, dont la chair vaut mieux, dit-on, que leur laine.

L'*industrie* est, en Allemagne, dans un état prospère; les manufactures et les fabriques y sont très-multipliées, surtout

dans la Saxe; les toiles et les étoffes de Westphalie, de Silésie et de la Poméranie sont très-recherchées; les filatures de coton se voient partout. Les principales branches commerciales consistent en blé, chevaux, bêtes à cornes, laines, fils, étoffes de soie et de coton, métaux, sel, tourbe, etc. Mais c'est surtout le commerce de librairie qui est florissant en Allemagne. La foire de Leipsick attire seule annuellement plus de deux cents libraires, et le débit annuel des ouvrages imprimés y dépasse deux millions de risdalers ou six millions et demi de francs; il sort des presses allemandes plus de productions littéraires dans six mois que l'Espagne n'en imprime en dix ans.

Aussi les Allemands sont-ils en général très-avancés en civilisation, et ils en donnent la preuve par la bonté de leur caractère, leur bienveillance, leur franchise, leur hospitalité, leur instruction et leurs arts. Ils sont très-réfléchis, graves, laborieux, penseurs et philosophes. Il n'existe nulle part un goût aussi prononcé pour la lecture, on y lit trois fois plus qu'en

et à un autre Allemand celle de l'mprimerie.

Mais ce qui manque presque toujours aux écrivains de la Germanie, c'est la clarté, c'est le goût. Vivant dans la retraite, isolés les uns des autres, et ne regardant aucune de leurs cités comme centre ou foyer de lumières, il n'y a point parmi eux de régulateur commun; tous écrivent suivant les inspirations souvent bizarres de leur imagination; ils se jettent dans le vague, l'indéterminé, l'obscur, au mépris de la raison qui n'est que le bon sens, et du jugement qui veut des lois, des bornes, des proportions en tout; et égarés de la sorte dans une atmosphère nuageuse, ils constituent ce qu'on appelle le germanisme ou romantisme. La langue allemande, qui se subdivise en plusieurs dialectes, le haut et le bas allemand et l'esclavon ou le vandale, se prête aussi, peut-être, à ce genre de littérature nébuleuse. Il n'y a guère que l'idiome saxon de bien fixé, et c'est le meilleur et le plus pur.

Si nous passons aux *gouvernemens* de

l'Allemagne, nous voyons que tous sont établis sur un pied monarchique. Quelques-uns ont adopté des formes plus ou moins représentatives, d'autres sont demeurés absolus, mais modérés. Ils forment tous ensemble la *confédération germanique*, dont le but est de maintenir la sûreté intérieure et extérieure de l'Allemagne, l'indépendance et l'inviolabilité des états confédérés. Une *diète* fédérative se tient à Francfort sur le Mein, où les députés sont égaux, mais ont plus ou moins de voix, suivant l'importance des états qu'ils représentent. La présidence y appartient à l'Autriche. Voici les états qui composent cette imposante fédération, et le nombre de voix qu'ils ont à la diète ou assemblée générale en délibération :

Autriche.	4 voix.
Prusse.	4
Saxe.	4
Bavière.	4
Hanovre.	4
Wurtemberg.	4
Bade.	3
Hesse électorale.	3

Grand-duché de Hesse.	3 voix.
Holstein.	3
Lunébourg.	3
Luxembourg.	3
Brunswick.	2
Mecklembourg-Schwerin.	2
Nassau.	2
Saxe-Weimar.	1
Saxe-Gotha.	1
Saxe-Cobourg.	1
Saxe-Meinüngen.	1
Hildburghausen.	1
Mecklembourg-Strélitz.	1
Holstein-Oldenbourg.	1
Anhalt-Dessau.	1
Anhalt-Bernbourg.	1
Anhalt-Cœthen.	1
Schwartzbourg-Sondershausen.	1
Schwartzbourg-Rudolstadt.	1
Hohenzœllern-Hechingen.	1
Lichtenstein.	1
Hohenzœllern-Sigmaringen.	1
Waldeck.	1
Reuss (branche cadette).	1
Reuss (branche aînée).	1
Schaumbourg-Lippe, ...	1
Lippe.	1
Villes libres de Lubeck.	1
——————— Francfort.	1
——————— Brême.	1
——————— Hambourg.	1

Dans les assemblées ordinaires, la majorité absolue est suffisante pour décider les questions; il faut les deux tiers des voix en assemblée générale.

En visitant chacun des divers états précités nous en dirons l'étendue, la population, la force, et ce qu'ils renferment d'intéressant. Cette description ne contiendra ni la Prusse ni l'Autriche, qui seront l'objet de deux lettres spéciales. Nous commençons par le Hanovre, où je me rends de Nimègue, en passant par quelques villes des états prussiens, dont je ne dois parler qu'en traitant de ce dernier royaume.

HANOVRE.

Ce royaume, érigé en 1815, entre le Mecklembourg, le Holstein, les états prussiens et les Pays-Bas, appartient à l'Angleterre. Il contient 695 milles carrés et 1,463,700 individus, à raison de 2,106 par mille carré. Son revenu est de 23,400,000 f., sa dette publique de 60,000,000 de francs, et son contingent fédéral de 13,054 soldats.

Il peut armer 40,000 hommes. Le protestantisme y est la religion dominante.

Le sol du Hanovre est uni, aride, sablonneux ou graveleux; quelques endroits sont marécageux, limoneux et malsains. Il est arrosé par de belles rivières, notamment par l'Elbe, le Weser et l'Ems. La partie méridionale offre quelques montagnes et de belles forêts.

Les Hanovriens parlent le bas allemand, c'est du moins l'idiome le plus répandu dans ce pays. Leur gouvernement est représentatif, c'est-à-dire que le pouvoir exécutif est exercé par un vice-roi, et la législature par les députés de la noblesse, du haut clergé et ceux des villes.

Les principales cités du royaume de Hanovre et de ses dépendances sont :

Hanovre, capitale du royaume, sur la Leine, qui la traverse. On y remarque le nouveau palais, le théâtre allemand, l'hôtel Cambridge, l'hôtel-de-ville, la bibliothèque fondée par Leibnitz et contenant 50,000 volumes; et dans les environs, les bains du Limmer et le bois d'Ellernried.

C'est la patrie de l'astronome Hershell. Population, 20,000 âmes.

Embden, le seul bon port du Hanovre, à l'embouchure de l'Ems dans le golfe de Dollart sur la mer du Nord; on y équipe un grand nombre de bâtimens pour la pêche du hareng. Population, 11,000 âmes.

Aurich, petite ville avec un château, à 4 lieues d'Embden et à 40 de Hanovre. Population, 2,500 habitans.

Oldenbourg, ville sur la rivière de Hunte, avec un observatoire et un gymnase. Population, 5,500 âmes.

Hildesheim, ville forte et commerciale, entre Hanovre et Gœttingue, à 8 lieues de Hanovre, avec un arsenal. Population, 11,000 âmes.

Gœttingue, célèbre par son université, la meilleure de l'Allemagne, ville située sur un bras de la Leine qui va joindre le Weser, et au pied d'une montagne. On y remarque les bâtimens de l'université, et la bibliothèque la plus riche et la mieux fournie de l'Allemagne; elle possède 280,000 volumes, 110,000 dissertations et

et 6,000 manuscrits. Population, 9,000 âmes.

MECKLEMBOURG.

Sur la limite nord-est du Hanovre, est le *Mecklembourg*, comprenant 224 lieues carrées avec 413,700 individus, et ayant pour capitale *Schwerin*, au bord d'un lac, à 25 lieues de Hambourg, avec une population de 9,000 âmes.

Strélitz est la capitale de la seconde branche du Mecklembourg; elle est entourée de marais, et compte environ 5,000 habitans.

BRUNSWICK.

Ce duché, comprenant 70 lieues carrées et 236,000 habitans, et dont le revenu est de 4 millions de francs et le contingent fédéral de 2,096 soldats, a pour capitale la ville du même nom située à 12 lieues de Hanovre et 17 de Magdebourg; elle a un collége renommé, 12 églises dont 11 protes-

tantes, un arsenal, un opéra, et 3,000 âmes. Elle a des catacombes antiques portant cette belle inscription: *hîc finis invidiæ, persecutionis et querelæ*. On y voit le monument du duc de Brunswick, tué à la bataille de Waterloo; la maison habitée par la reine Christine de Suède, et celle de Chrétien Mumme, inventeur de la bière.

PETITS ÉTATS INTERMÉDIAIRES.

De Brunswick et longeant les frontières prussiennes, nous visitons successivement :

Dessau, capitale de la principauté d'Anhalt-Dessau, sur la Mulde, près de sa jonction avec l'Elbe, sur lequel est un beau pont, avec une digue de 25,000 pieds de longueur. Population, 9,000 âmes.

Cœthen, capitale de la principauté d'Anhalt-Cœthen, entourée de bons pâturages, et peuplée de 8,000 âmes.

Bernbourg, capitale de la principauté d'Anhalt-Bernbourg, à 9 lieues de Magdebourg, avec un château fort, une belle bibliothèque et 4,500 individus.

Sondershausen, capitale de la principauté de Schwartzbourg-Sondershausen, avec un château où se trouve l'idole des anciens Germains, et 3,000 âmes.

Rudolstadt, capitale de la principauté de Schwartzbourg-Rudolstadt, sur la Saale, à 25 lieues de Leipsick, avec un gymnase et 5,000 âmes.

Cobourg, capitale du duché de Saxe-Cobourg, avec un excellent collége et plusieurs bibliothèques, à 21 lieues de Weimar, et peuplée de 7,900 habitans.

Hildburghausen, à 18 lieues de Weimar, et capitale d'un duché du même nom, avec environ 4,000 âmes.

Meinüngen, capitale du duché de ce nom, à 20 lieues de Weimar, avec un château, une bibliothèque, plusieurs cabinets, et 3,800 individus.

Gotha, capitale du duché de ce nom, jolie ville sur la Leine, avec un arsenal, un château fort, une bibliothèque de 60,000 volumes, un observatoire, une grande terrasse que l'on compare à celle de Windsor, un gymnase célèbre, de

belles fontaines, une riche industrie, un riche cabinet d'histoire naturelle et de médailles, et 12,600 habitans. Cette ville n'est qu'à 11 lieues 1/3 de Weimar.

Weimar, grande et belle ville, capitale du grand-duché de Saxe-Weimar, sur l'Ilm; possédant une belle salle de spectacle, plusieurs bibliothèques, dont une de 110,000 volumes, une académie de peinture, un château dans le goût moderne, un des plus beaux parcs de l'Allemagne, beaucoup de librairies, et 8,000 habitans. Le duché entier comprend 67 milles carrés et 207,000 âmes. Le duc, prince éclairé, comme ses prédécesseurs, encourage les lettres et les arts dans ses états, qui comptent plus de 33 villes, et sont formés d'une portion de l'ancienne Thuringe.

A 6 lieues de Weimar est la petite ville d'*Iéna*, célèbre par la victoire remportée en 1806 par les Français sur les Prussiens qui y furent écrasés, et en mémoire de laquelle un des ponts de Paris sur la Seine reçut le nom de pont d'Iéna. C'est à l'oc-

casion de cette bataille que M. de Ximénez improvisa le quatrain suivant :

Mânes de Frédéric, si chers à la Tamise,
Rosbach n'accusa point la valeur des Français;
Vous n'y vainquîtes que Soubise :
Iéna vient d'expier sa faute et vos succès.

De Weimar nous revenons sur nos pas vers *Cassel*, capitale de la Hesse électorale et de l'ancien royaume de Westphalie, au confluent du Diemel et de la Fulde ; superbe ville avec de grandes et belles rues, un arsenal, une bibliothèque publique de 70,000 volumes, des places commodes, des environs délicieux, une académie des beaux-arts, un observatoire, une fonderie de canons, une galerie de tableaux, de pompeux édifices, notamment les deux palais et le musée. Population, 20,000 habitans. Cassel est également une cité commerçante, et c'est la plus belle de l'Allemagne après Vienne, Dresde et Berlin. A une lieue de Cassel est le château ducal de Weissenstein, qui a de magnifiques jar-

dins; il est bâti sur une montagne, où l'on voit des cascades, dont l'une se précipite de 100 pieds de haut avec un volume d'eau large de 18 pieds et épais d'un pied. Là on admire aussi une statue de cuivre de Pierre Farnèse, et dont l'intérieur, qui peut contenir douze personnes, offre une vue très-variée sur tout le pays.

Peu loin de Cassel, du côté du Hanovre, on trouve la petite ville de *Waldeck*, capitale du comté de ce nom et de celui de Pyrmont. Elle renferme à peine 1,000 habitans; mais les eaux minérales de *Pyrmont* donnent de la célébrité à ces lieux, d'ailleurs fort pittoresques. On compte à Pyrmont douze sources d'eau minérale; quelques-unes ont la même vertu que les bains de mer. Il y a une grande douche à la maison des bains, qui offre une allée formée de quatre rangs de hauts tilleuls; elle a 500 pieds de long sur 40 de large; c'est le rendez-vous général et le palais royal de Pyrmont. Le château du prince est très-élégant.

A 21 lieues de Cassel est *Fulde*, ville de

7 à 8,000 habitans, patrie du savant jésuite Kircher, où l'on voit un superbe château, une riche bibliothèque, des manufactures de toiles et de porcelaine, et une grande cathédrale.

En nous rapprochant de Francfort nous trouvons *Hanau*, capitale d'un comté appartenant à l'électeur de Hesse-Cassel, située dans une plaine fertile sur la Kintsig, qui se jette près de là dans le Mein. C'est une assez jolie ville, qui possède des fabriques d'étoffes et d'horlogerie, et 12,000 habitans. Elle fut, en 1813, témoin d'une sanglante déroute des Bavarois, qui avaient voulu couper la retraite aux Français, après la bataille de Leipsick.

Francfort sur le Mein, ville libre d'Allemagne, entourée de remparts plantés d'arbres, a 13 portes, 145 rues, 3,467 maisons, 16 églises, 2 synagogues, et 60,000 habitans, y compris 7,000 juifs. Parmi ses édifices nous devons citer la cathédrale où se faisait l'élection de l'empereur romain; le palais de la Tour Taxis, où siége la diète germanique; l'hôtel

Rumpf, qui réunit le casino, l'institut littéraire, et une loge de francs-maçons; la salle de spectacle, fort beau bâtiment; le pont sur le Mein, long de 400 pas; la bibliothèque publique, et le musée. Francfort, favorisée par le voisinage du Rhin, se livre à un commerce considérable de banque et d'entrepôt, et il s'y tient deux grandes foires par année. C'est la patrie de Gœthe, qui fait sa résidence à Weimar.

Près de Francfort est *Wisbaden*, capitale du duché de Nassau, situé le long de la rive droite du Rhin, en partie montagneux et couvert de forêts, et en partie plat et fertile en blé, fruits, etc.; duché qui compte 200,000 habitans, dont les deux tiers sont protestans; duché renommé par ses eaux minérales et thermales, notamment par celles de Joannisberg et de Wisbaden. Cette dernière ville, bien bâtie, dans une contrée charmante, a 14 sources d'eaux thermales, 2 sources d'eau froide, 25 maisons de bains, des antiquités romaines, et 4,500 habitans.

De Wisbaden si nous remontons vers

l'est, nous n'avons que 8 lieues pour arriver à *Darmstadt*, capitale du grand-duché de Hesse-Darmstadt, lequel comprend 185 lieues carrées avec 687,100 habitans, a un revenu de 12 millions de fr., une dette de 27 millions, et fournit un contingent fédéral de 6,195 soldats. La ville de Darmstadt a des monumens à signaler, surtout le château, le musée, la salle d'opéra, l'école militaire, et la bibliothèque, composée de 120,000 volumes. Le nouveau théâtre peut contenir 1,600 spectateurs. Le bâtiment pour les réunions maçonniques, et dont la première pierre fut posée en 1817, est d'un bel effet. Population de la ville, 12,000 âmes.

Entre Wisbaden et Darmstadt, est *Mayence*, qui dépend de ce dernier duché, et qui est une des forteresses de la confédération germanique. Elle avait été réunie en 1797 à la France, qui l'a perdue en 1814. Cette ville, située vis-à-vis l'embouchure du Mein, sur la rive gauche du Rhin que l'on franchit sur un pont de 2,100 pieds de longueur, renferme 126 rues en général

étroites et sombres, 27 places publiques, 2,166 maisons, et 31,000 habitans. Elle a une bibliothèque publique de 90,000 vol. Une des places porte le nom de Guttemberg, né dans cette ville et inventeur de l'imprimerie : on y voit encore sa maison, et ses armes sur une console. Il existe aussi à Mayence un musée des monumens romains trouvés dans les environs. J'ai déjà mentionné plus haut les jambons de Mayence.

Nous venons de visiter les capitales de presque tous les petits états de la confédération germanique, nous allons entrer maintenant dans les royaumes qui en dépendent, après que nous aurons vu le grand-duché de Bade, voisin de celui de Darmstadt.

BADE.

Ce grand-duché, borné à l'ouest par le Rhin qui le sépare de la France, à l'est par le royaume de Wurtemberg, au nord par celui de Bavière et le grand-duché de

Darmstadt, a une superficie de 280 lieues carrées, une population de 1,091,000 habitans, un revenu de 18 millions de francs, une dette de 26 millions, et fournit un contingent de 10,000 hommes à la confédération germanique. Il compte 97 villes ou bourgs et 2,454 villages. Le sol, quoique montagneux, ne laisse pas que d'être productif; les manufactures ou fabriques de ce duché sont très-nombreuses et prospères. Son gouvernement est représentatif ; le grand-duc exerce la puissance exécutive, et deux chambres le pouvoir législatif. Ses villes principales sont Carlsruhe, Manheim, Heidelberg, Bade, Rastadt, Fribourg et Constance. Suivons-les dans l'ordre où elles se présenteront sur notre route.

Manheim, une des résidences du grand-duc de Bade, à 14 lieues S.-O. de Mayence, est située au confluent du Neckar et du Rhin. C'est une des villes les plus régulièrement bâties de l'Allemagne ; ses rues sont larges, droites, bien percées, et forment 107 carrés ; elle a 6 places publiques, d'élégantes fontaines, une syna-

gogue, un observatoire, un arsenal, une bibliothèque de 60,000 volumes comprise dans le palais du grand-duc, deux académies, une fonderie de canons, des fabriques de similor ou or de Manheim, une belle salle de spectacle, et 20,000 habitans. Il existe à Manheim un grand orient maçonnique. L'observatoire a 111 pieds de hauteur.

Une distance de 4 lieues sépare Manheim de *Heidelberg*, charmante ville, célèbre par son université, la plus ancienne de l'Allemagne, et dont la fondation remonte à l'an 1386 de notre ère. Elle a des manufactures d'indiennes, elle est assise sur le Neckar qu'on y passe sur un beau pont en pierre qui a coûté de construction 170,000 florins. Elle compte 10,000 habitans. Sa bibliothèque, formée de 40,000 volumes, possède le fameux *Codex palatinus*. Les ruines du château sont très-curieuses; une auberge y est établie, et les souterrains conduisent fort avant sous la ville; on y remarque surtout la salle des chevaliers. Une belle route bordée d'amandiers, de

châtaigniers et de noyers, conduit de Heidelberg à Darmstadt; une autre mène à Carlsruhe.

Carlsruhe, capitale du grand-duché de Bade, est une jolie ville bâtie en éventail et très-régulièrement; toutes les grandes rues, larges et bien alignées, aboutissent au palais ducal ou au parc. On y distingue deux belles églises, la bibliothèque composée de 70,000 volumes, un séminaire nominal, l'académie des beaux-arts, les belles portes de Durlach et d'Ettlingen, la collection des tulipes, les cabinets de physique, d'histoire naturelle, et l'orangerie. On y fait un commerce de meubles et d'ouvrages d'acier. Les habitans de Carlsruhe, au nombre de 10 à 11,000, sont gais, propres et heureux. Les environs de la ville sont fertiles et bien cultivés. C'est à Carlsruhe que l'on trouve des poules sans queue, comme il en existe en Grèce.

Nous traversons *Philisbourg*, autrefois le boulevart de l'Empire, et dont Voltaire a dit, en 1734, quand les armées de

Louis XV allaient combattre le prince Eugène :

C'est ici que l'on dort sans lit,
Et qu'on prend ses repas par terre.
Je vois et j'entends l'atmosphère
Qui s'embrase et qui retentit
De cent décharges de tonnerre,
Et, dans ces horreurs de la guerre,
Le Français chante, boit et rit.
Bellone va réduire en cendres
Les courtines de Philisbourg
Par cinquante mille Alexandres,
Payés à quatre sous par jour.

Cette place est aujourd'hui démantelée.

Nous atteignons *Rastadt*, ville de 5 à 6,000 âmes, sur la Murg, rivière qui descend de la forêt Noire. Rastadt est célèbre par le congrès qui s'y tint en 1797, et où deux plénipotentiaires français périrent assassinés, ce qui inspira des vers brûlans d'indignation à M. de Boisjolin :

Attentat sans exemple! unanimes douleurs!
Perfides assassins! généreuses victimes!
Sombre et touchant objet de courroux et de pleurs!
Sainte paix, qui gémis sur ces restes sublimes!

Consacrons d'immortels honneurs
A tes ministres magnanimes,
Et creusons d'éternels abîmes
A tes sanglans profanateurs!
Frémis, aigle d'Autriche, en contemplant ta proie,
La voix de ces tombeaux ne se taira jamais.
Un seul, hélas! manque à ta joie,
Mais rien ne manque à tes forfaits!

A 2 lieues S.-E. de Rastadt est *Bade*, dans une riante vallée sur l'OEillebach, avec un château sur une montagne, de belles promenades, de nombreuses antiquités romaines, et des eaux minérales renommées. Population, 3,000 âmes.

Fribourg en Brisgau est à l'est de Bade, sur la Treissam et dans la forêt Noire; c'est une ville bien bâtie, possédant une bonne université, des environs pittoresques, une cathédrale gothique, un couvent de jésuites, et 10,000 habitans.

Une dernière ville du grand-duché de Bade est *Constance*, sur le lac du même nom, à l'endroit où en sort le Rhin, qui sépare la ville du faubourg. Un concile qui s'y tint en 1414 et 1418, y fit brûler

tout vifs Jean Hus et Jérôme de Prague. Soixante ans plus tard, un traité de paix perpétuelle y fut signé entre les Suisses et Sigismond, archiduc d'Autriche. Cette ville, qui réunit près de 5,000 âmes, est un séjour enchanteur, à 12 lieues N.-E. de Zurich et 142 E.-q-.S. de Paris.

WURTEMBERG.

Le royaume de Wurtemberg que nous allons explorer, est borné au nord et à l'est par la Bavière, à l'ouest par le grand-duché de Bade, et au sud par la Suisse; il a en superficie 337 milles carrés (1), à raison de 4,044 habitans par mille carré, ce qui lui donne une population de 1,446,000 habitans; son revenu est de 16 à 17 millions de francs; sa dette de 51 millions, et son contingent fédéral de 13,955 soldats.

Il renferme les montagnes de la forêt Noire à l'ouest, et celles de l'Alb au sud et

(1) Ou 1,034 lieues carrées, suivant d'autres évaluations.

à l'est, qui varient beaucoup son climat, tempéré et sain, mais plus froid que dans les pays élevés. Il est arrosé par le Danube et le Neckar, qui prennent leur source dans son territoire pour couler le premier vers l'est, le second vers l'ouest. C'est une des plus fertiles contrées de l'Allemagne; on y récolte toutes sortes de céréales, on y voit de belles forêts, et de nombreux pâturages qui permettent d'élever beaucoup de gros et menu bétail; on y trouve des mines d'argent, de cuivre, de fer et de charbon; il y a beaucoup de forges, de manufactures et de fabriques, car l'industrie en Wurtemberg est très-avancée, et l'instruction universelle.

La religion dominante est la luthérienne, mais toutes les autres sont tolérées. Le gouvernement est représentatif, comme en France; deux chambres, celle des seigneurs et celle des députés, discutent et délibèrent les lois, qui sont ensuite sanctionnées par le monarque, chargé du pouvoir exécutif. Ce prince éminemment éclairé encourage de tous ses efforts et de sa munificence les

lettres et les arts; des écoles sont établies dans tous les villages; l'université de Tubingue soutient son lustre antique.

Les principales cités que nous avons à voir dans le royaume de Wurtemberg sont, d'abord, Stuttgard, qui en est la capitale; ensuite Hall, Heilbronn, Louisbourg, Esslingen, Tubingue, Ulm et Biberach.

De Constance, que nous avons quittée tout à l'heure, nous passons 1° par *Sigmaringen*, petite ville de 1,000 habitans, chef-lieu de la principauté de Hohenzœllern, à 12 lieues au nord de Constance; 2° par *Hechingen*, petite ville peuplée de 2,600 âmes, et chef-lieu également d'une autre principauté de Hohenzœllern, à 10 lieues N.-O. de Sigmaringen; et nous faisons halte à *Tubingue*, ou *Tubingen*, jolie ville assise entre deux montagnes, sur le Neckar; c'est la seconde résidence du roi de Wurtemberg, le siége de la cour d'appel, mais dont l'université, fondée en 1477, constitue le principal relief. C'est la patrie de Gmelin, auteur d'un voyage au Kamt-

chatka. Elle renferme 6 à 7,000 habitans, et n'est qu'à 7 lieues S.-O. de Stuttgard.

Stuttgard, capitale du Wurtemberg, située dans une belle plaine, sur le Resenbach, près du Neckar et entre deux montagnes. La partie la plus régulière est le faubourg d'Esslingen, où toutes les rues sont larges et droites; il renferme le palais du roi, qui a une riche galerie de peinture et une bibliothèque d'environ 100,000 vol. Dans le même quartier se trouve la salle d'opéra, un petit théâtre, les casernes et un gymnase. Dans la vieille ville est l'ancien palais, avec l'hôtel-de-ville. Stuttgard a des fabriques d'étoffes de soie, draps, cotonnades, cordages, etc. La bibliothèque publique, indépendante de celle du roi, contient plus de 200,000 volumes, et 8,256 bibles. Le théâtre allemand et l'opéra sont très-suivis; le musée est un point de réunion pour la lecture, et il a un casino. Les environs présentent de riches paysages et de charmantes promenades. Population, 60,000 âmes.

A 3 lieues E.-S.-E. de Stuttgard est

Esslingen, ancienne ville impériale sur le Neckar, remarquable par son hôtel-de-ville, son église gothique, son bel orgue et la flèche Notre-Dame. Population, 7,200 individus.

D'Esslingen nous revenons vers le nord-ouest sur *Louisbourg*, à 3 lieues nord de Stuttgard; cette ville, appelée aussi *Ludwigsbourg*, est une des résidences du souverain wurtembergeois; elle est très-jolie et très-industrieuse; elle a un superbe château, un arsenal, un opéra, une galerie de peinture, et 5 à 6,000 âmes.

En allant toujours vers le nord-ouest on arrive, à 5 lieues plus loin, à *Heilbronn*, ville agréablement située dans un pays vignoble, sur les bords du Neckar; on y jouit d'un air très-pur; elle possède une riche académie, une bibliothèque publique, une grande fontaine d'eau limpide, une tour gothique, une vaste promenade, et 6,000 âmes.

A 4 lieues E. d'Heilbronn est *Hall*, ancienne ville impériale, environnée de montagnes, sur le Kocher, et peuplée de

6,000 habitans. Il y a une autre ville du même nom, mais orthographiée d'un *e* de plus, faisant partie du royaume de Prusse, et dont nous parlerons en traitant de ce royaume.

Plus à l'est encore, et à 20 lieues de Stuttgard, nous tombons à *Ulm*, ville forte située sur la rive gauche du Danube, au confluent de l'Iller et du Lauter ; elle a des rues tortueuses, dont quelques-unes sont pavées, une des plus vastes églises d'Allemagne, et des blanchisseries considérables. C'est devant cette ville qu'en 1805 Napoléon fit poser les armes à 36,000 Autrichiens commandés par le général Mack ; ce qui inspira un beau mouvement poétique à M. Tissot :

A l'aspect de la foudre Ulm fait ouvrir ses portes.
O déshonneur ! j'ai vu de nombreuses cohortes
Sortir, avant l'assaut, de ces murs tout entiers !
Mais un cercle est tracé par la main du génie :
Il faut ici du joug subir l'ignominie,
Ou d'un sang inutile arroser nos lauriers.

C'est dans le voisinage que le maréchal

Ney enleva une position formidable qui lui valut le titre de duc d'Elchingen.

A 7 lieues au sud, repose, dans un vallon bordé de montagnes, l'ancienne ville de *Biberach*, sur les bords de la Reuss, et près de laquelle sont les bains de Jordansbad. Population, 5,000 âmes.

BAVIÈRE.

Le Royaume de Bavière, but actuel de notre exploration géographique, est borné au nord par la Saxe, à l'est et au sud par l'empire d'Autriche, et à l'ouest par le Wurtemberg. Sa superficie est de 1,500 milles carrés (1); sa population de 3,710,000 habitans, à raison de 2,495 habitans par mille carré; son revenu de près de 60 millions de francs; sa dette publique de 215 millions de francs, et son contingent fédéral de 35,600 hommes.

---

(1) Ou 4,142 lieues carrées, suivant d'autres estimations.

Il est divisé en huit cercles qui empruntent leurs noms de la principale rivière dont ils sont arrosés. Au nord et au sud, son territoire est montagneux, le reste est plaine. Ses principales rivières sont le Danube qui traverse la Bavière de l'ouest à l'est; l'Inn, l'Isar, le Lech, la Nab et l'Athmul. Il renferme plusieurs beaux lacs. Le climat est tempéré, le sol fertile, le minerai abondant, l'industrie agricole et manufacturière florissante; les cultes y sont libres, et l'instruction publique y est dans un état assez satisfaisant.

Le gouvernement de Bavière est représentatif, et, comme en Wurtemberg, formé de trois pouvoirs : le roi, dont la couronne est héréditaire de mâle en mâle et par ordre de primogéniture; la chambre des sénateurs et la chambre des députés, renouvelés tous les six ans, et qui partagent avec le souverain la puissance législative, votent l'impôt et vérifient les dépenses publiques. Les affaires se répartissent entre les différens ministères et un conseil d'état; l'administration de chaque cercle

appartient à un commissaire général ou gouverneur.

L'abondance des matières et les limites de nos lettres ne nous permettant point d'entrer dans de longs détails topographiques, nous visiterons seulement, comme nous l'avons pratiqué jusqu'ici, les principales villes du royaume de Bavière, savoir : Munich, Bareuth, Bamberg, Wurtzbourg, Ratisbonne, Anspach, Nuremberg, Augsbourg et Passau.

Munich, capitale du royaume de Bavière, est située dans une plaine sur l'Iser et sur un canal qui communique à la rivière de Wurm; c'est une des plus belles villes d'Allemagne; elle a 7 portes, 6 faubourgs, plusieurs belles places, des rues larges, propres et bien pavées, 3,600 maisons et 60,000 habitans. On remarque surtout le palais du roi, dont l'intérieur est de la plus grande magnificence; on admire la galerie Maximilienne, la chapelle, l'hôtel-de-ville, la nouvelle salle de spectacle, les bâtimens académiques, l'arsenal, l'église de la cour ou des Théatins, le col-

lége des jésuites, lequel était le plus magnifique que possédât l'ordre en Europe, le palais du prince Eugène, et l'opéra, un des premiers de l'Allemagne. On voit à Munich la maison de travail et d'industrie du comte de Rumford, célèbre par ses soupes économiques.

A une lieue de Munich est le palais de *Nymphenbourg*, le Versailles du roi de Bavière, et 2 lieues plus loin, dans une autre direction, celui de *Schleisheim*, autre résidence royale, dont le château, qui a 300 appartemens, est d'une richesse dont rien n'approche en Allemagne.

Passau, à 34 lieues E.-N.-E. de Munich, au confluent de l'Inn, de l'Ilz et du Danube, est une ville forte, grande, bien bâtie et divisée par les rivières en quatre parties, communiquant les unes avec les autres par des ponts, dont un très-grand sur le Danube. La cathédrale avec son orgue, le château et la bibliothèque sont de beaux édifices. Les creusets de Passau, si utiles aux chimistes, se font dans les environs de cette ville, où l'on fabrique aussi d'excellente

poterie noire. Population, 10,000 habitans.

Ratisbonne, à 25 lieues O. de Passau, et à égale distance N.-O. de Munich, est située sur le Danube, qu'on y passe sur un pont de 1,100 pieds de long, avec 15 arches et une largeur de 23 pieds; elle est entourée de murailles et a 5 portes; elle a été le siége de la diète de l'empire; elle a de beaux édifices, notamment la cathédrale, qui date de l'an 1400, et la salle des spectacles. Il existe à Ratisbonne une société de botanique et un institut pour les aveugles.

Tous les monumens de cette ville, peuplée de 20,000 âmes, portent encore les traces du bombardement des Français, qui s'en emparèrent en 1809, et y défirent en bataille rangée les Autrichiens, qui essuyèrent une nouvelle déroute à *Eckmuhl*, dans les environs. Napoléon fut blessé par une balle au talon devant Ratisbonne, et sur-le-champ de bataille il créa Davoust prince d'Eckmuhl, pour le récompenser de son héroïque bravoure.

C'est à l'occasion de cette double victoire, qui fut bientôt suivie de celles d'Essling et de Wagram, que M. Pierre Lebrun, auteur de Marie-Stuart, composa une ode devenue fameuse, et dont le début est dans la mémoire des connaisseurs :

Suspends ici ton vol : d'où viens-tu, Renommée ?
Qu'annoncent tes cent voix à l'Europe alarmée !
—Guerre.—Et quels ennemis veulent être vaincus ?
— Allemands, Suédois, Russes lèvent la lance ;
Ils menacent la France.
—Reprends ton vol, déesse, et dis qu'ils ne sont plus.

De Ratisbonne nous revenons par Ingolstadt, vers le sud-ouest, jusqu'à *Augsbourg*, ancienne ville impériale sur une colline, entre le Lech et la Wertach ; ses rues sont étroites et ses maisons peintes à fresque; elle possède une belle cathédrale, un palais, de riches bibliothèques, un vaste hôtel-de-ville, qui est le plus régulièrement bâti de l'Allemagne; une bourse, un lycée, une académie, une industrie florissante, et 30,000 habitans. Il se tient plusieurs foires considérables à Augsbourg, célèbre d'ail-

leurs par la confession de foi présentée à Charles V en 1530 par les protestans.

D'Augsbourg nos pas se dirigent à *Anspach*, ville de 15,000 âmes, patrie du médecin Stahl, sur la basse Rezat, et remarquable par son château, sa principale église et les tombeaux des anciens margraves.

A 5 lieues au nord-est nous trouvons *Nuremberg*, ancienne ville libre impériale, sur la Pegnitz, près de sa jonction avec la Rednitz, dans une plaine sablonneuse, mais bien cultivée. Elle est entourée de vieilles murailles; ses rues sont larges, mais tortueuses; ses maisons ne présentent qu'une façade, mais sont très-profondes et occupent souvent la distance existante d'une rue à l'autre. Le château, édifice du moyen âge, a servi de résidence aux empereurs; c'est aujourd'hui un grenier à blé; On vante les instrumens de musique et de mathématiques de Nuremberg, qui a aussi un grand commerce de librairie; cette patrie du célèbre graveur et peintre Durer, et où Pierre Helé, dans le XVIe siècle, in-

venta les montres, appelées d'abord œufs de Nuremberg, a une population de 30,000 âmes.

A 12 lieues plus loin vers le nord-ouest, se présente *Wurtzbourg*, située sur le Mein que la traverse; ville assez mal bâtie, mais dont le château, la cathédrale, l'hôpital, la citadelle et l'université sont de beaux édifices. Elle possède des fonderies de cloches, des fabriques d'instrumens, et 21,000 âmes. La petite ville d'*Aschaffenbourg* en est peu éloignée.

Faites 10 lieues au nord-est de Wurtzbourg, et vous verrez *Bamberg*, jolie ville sur la Rednitz, près de la jonction de cette rivière avec le Mein. Bamberg, vantée pour ses pruneaux, sa bière et sa réglisse, a un superbe château, un vaste hôpital, une bibliothèque publique, un arsenal, un lycée, une institution pour 500 filles, des fabriques de papier et d'indiennes, et 19,000 habitans.

Dirigez-vous de là directement à l'est pour aller en 6 heures à *Bareuth* ou *Bayreuth*, capitale de l'ancien margraviat

de ce nom, et où vous remarquerez le château, l'opéra, et un superbe temple du soleil. Population, 11,000 âmes.

Parmi les autres villes du royaume de Bavière, j'aurais pu encore citer : *Spire*, jolie position sur le Rhin, à 5 lieues de Manheim ; *Deux-Ponts*, capitale de l'ancien duché du même nom sur la rive gauche du Rhin, célèbre par ses agates, et peuplée de 5,000 âmes; *Landau*, qui en est à 5 lieues, et l'une des principales forteresses de la confédération germanique ; *Erlangen*, ville de 9,000 âmes, à 11 lieues N.-E. d'Anspach; *Furth*, ville de 14,000 âmes, dont 7,000 juifs, à 8 lieues N.-E. de Nuremberg ; *Donawerth*, ville de 2,500 âmes, à 10 lieues N. d'Augsbourg, et devant laquelle périt, en 1800, d'un coup de lance, Latour-d'Auvergne, premier grenadier français, dont le nom resta toujours le premier sur le contrôle de son régiment aux grenadiers de la garde impériale, et était sans cesse appelé, mais suppléé à l'appel par le plus ancien grenadier de la compagnie, qui répondait :

Mort au champ d'honneur; Hochstedt, petite ville près de Donawerth, sur le Danube, où le prince Eugène et Malborough battirent les Français en 1704, mais où le général Lecourbe défit les Autrichiens ou impériaux en 1800; et *Landshut*, la plus belle ville peut être de la Bavière, à 14 lieues de Ratisbonne et à 13 de Munich, et qui possède une haute tour gothique, une université, un observatoire, et 8,000 âmes.

SAXE.

De Bareuth nous entrons dans le royaume de Saxe, dont la création, comme pour ceux de Wurtemberg et de Bavière, est due à l'empereur Napoléon. C'est encore une monarchie représentative, où le pouvoir législatif est partagé avec le souverain par deux chambres; la première composée des prélats, princes, comtes et seigneurs; la seconde, des chevaliers ou possesseurs de biens nobles, et des députés des villes. Une liberté entière existe pour les paysans;

il en est de même à l'égard des cultes, quoique l'on suive plus généralement le protestantisme, dont la Saxe est le berceau.

La Saxe est aujourd'hui le plus petit royaume de l'Europe; il est borné au nord et à l'est par la Prusse, au sud par la Bohême et la Bavière, à l'ouest par les duchés de Saxe et la Prusse. On évalue sa superficie à 279 milles carrés (1), occupés par 1,463,700 individus, à raison de 4,980 par mille carré. Son revenu est de 22 millions de francs, sa dette publique de 64 millions de francs, et son contingent fédéral de 12,000 hommes.

La Saxe est riche en produits agricoles et minéralogiques; la partie méridionale est hérissée de montagnes, qui s'abaissent graduellement, et se terminent au nord et à l'ouest en une vaste plaine. Les districts montagneux renferment de vastes forêts; les vallées au nord et au sud sont bien cultivées. Les manufactures sont multipliées

(1) Ou suivant d'autres estimations, 939 lieues carrées.

sur tous les points. Il y a beaucoup de tanneries, de papeteries, et de forges. On exporte beaucoup de minéraux, de toiles et de tissus de coton ; les importations consistent principalement en soieries.

Sous le rapport des établissemens d'instruction, de belles-lettres et arts, la Saxe, n'a rien à envier aux autres états ; son université de Leipsick est célèbre par sa vieille réputation; ses écoles sont nombreuses ; un désir de perfectionnement intellectuel, moral et civil, fermente dans tous les esprits ; l'ancien roi de Saxe, modèle de loyauté et de fidélité, avait imprimé ce mouvement à ses peuples qui le continuent. Les rivières qui arrosent ce territoire, telles que l'Elbe, la Mulde, la Pleiss, l'Elster et la Sprée, y facilitent les entreprises industrielles pour les transports, pour le jeu des machines, pour l'économie des bras, etc. C'est d'ailleurs le pays où l'on se pique le plus d'urbanité, comme de finesse de langage, l'idiome de la Saxe étant le plus estimé, et la littérature et les sciences y étant aussi très-cultivées.

Les états du roi de Saxe forment cinq cercles, dont les principales villes sont Dresde, Leipsick, Freyberg et Bautzen, villes auxquelles nous allons rendre nos hommages, suivant qu'elles s'offriront sur notre chemin.

En nous rendant de Bareuth à Dresde, nous trouvons *Freyberg*, ville forte de 9,000 âmes, près la Mulde, sur un terrain élevé de 1,200 pieds au-dessus du niveau de la mer; nous en visitons le musée, enrichi par le célébre Werner, nous y achetons des galons faux d'or et d'argent, et arrivons à Dresde.

Dresde, capitale du royaume, est assise sur les deux rives de l'Elbe, qui en fait deux grands quartiers réunis par un pont de 1,420 pieds de long sur 36 de large. Le roi réside dans un magnifique palais, où est le fameux caveau vert contenant une pyramide de pierres fines, un gros diamant, des figures mogoles en or, etc. La bibliothèque du palais japonais contient 250,000 volumes et 5,000 manuscrits, et une galerie de 1,200 tableaux. La salle des géans,

l'église des catholiques, le théâtre, l'opéra, la chapelle, l'académie sont des curiosités de cette grande et belle ville, qui possède en outre beaucoup de manufactures en tous genres, et 70,000 âmes.

C'est à Dresde qu'en 1813 une célèbre bataille fut livrée aux alliés par l'empereur Napoléon, et c'est à cette bataille que le général Moreau tomba frappé par un de nos boulets, dans le moment qu'il combattait avec les Russes contre sa patrie.

A 2 lieues S.-E. de Dresde est le château de Pilnitz, où se tint un congrès des souverains en 1812.

A 6 lieues N.-E. de Dresde, sur la rive gauche de l'Elbe, est *Messein*, ville renommée pour sa manufacture de porcelaine.

A 6 lieues S.-E. de la même capitale, est *Kœnigstein*, forteresse qui sert de prison d'état, sur un rocher escarpé, haut de 1,900 pieds, au bord de l'Elbe. Il y a là un puits de 586 aunes de profondeur, et un tonneau encore plus grand que celui de Heidelberg.

Nous quittons Dresde pour aller vers le nord-ouest, à *Leipsick*, grande ville sur les rivières de Pleiss, d'Elster et de Parde, entre la Saule et la Mude, dans une plaine agréable et fertile. Les rues en sont étroites, mais propres, et éclairées la nuit, depuis 1701, par des lanternes. L'université de Leipsick date de 1409. Le principal commerce consiste en librairie, caractères d'imprimerie, etc. Plusieurs foires de 13 jours s'y tiennent chaque année. La patrie de Leibnitz, fameuse par la grande bataille de trois jours qui fut livrée dans ses murs en 1813, entre l'armée française et celle des alliés, a une popolation de 40,000 habitans.

Nos troupes avaient été plus heureuses, quatre mois auparavant, contre les Prussiens et les Russes, dans *Bautzen*, jolie ville sur la Sprée, avec une citadelle sur un rocher, et 11,000 habitans. Il y avait à peine un mois qu'elles avaient déjà conquis la victoire à *Lutzen*, petite ville sur l'Elster, à 5 lieues de Leipsick, et où les Prussiens et les Russes perdirent alors 30,000 combattans. La veille de cette ba-

taille un boulet de canon avait tué le duc d'Istrie, et le surlendemain de celle de Bautzen, autrement dite Wurchen, un autre boulet frappa de mort le maréchal Duroc.

Telle est, mon cher ami, la revue que je vous avais promise des états de la confédération germanique; mes deux lettres suivantes, sur la Prusse et l'Autriche, acheveront cette esquise naturellement incomplète dans ses détails, mais fidèle dans ses traits généraux. Je la terminerai par une récapitulation de la superficie, de la population et du contingent fédéral de tous les états de la confédération germanique, d'après un tableau annexé à la *Revue Britannique*, excellent recueil mensuel, dont M. Saulnier fils est directeur.

ÉTATS.	Superficie en milles carrés géographiques.	Population.	Contingent fédéral.
Roy^me de Bavière. . .	1,500	3,710,000	35,600
—— Hanovre.	695	1,463,700	13,054

—— Wurtemberg. .	337	1,446,000	13,955
—— Saxe.	279	1,463,700	12,000
Bade.	280	1,091,000	10,000
Mecklembourg - Schwerin.	224	413,700	3,580
Hesse électorale. . . .	209	585,100	5,479
Hesse-Darmstadt. . .	185	687,100	6,195
Oldembourg.	124	240,700	2,178
Nassau.	90	323,500	3,028
Brunswick.	70	236,000	2,096
Saxe-Weimar.	67	207,000	2,010
—— Gotha.	55	193,000	1,857
Mecklembourg - Strélitz.	36	73,500	718
Saxe-Cobourg. . . . ,	29	82,700	800
Waldeck.	22	54,000	(neutre)
Reuss (branche cadette).	21	53,800	522
Lippe-Detmold. . . .	21	69,062	691
Schwartzbourg - Rudolstadt	19	55,300	539
Hohenzœllern-Sigmaringen.	18	38,000	356
Saxe-Meinüngen . . .	18	58,000	544
—— Sondershausen. .	17	46,500	451
Anhalt-Dessau.	16 1/2	56,200	529
——— Bernbourg. .	15 3/4	38,200	370
——— Cœthen. . . .	15	33,500	325
Saxe-Hildbourghausen	11	32,000	297
Lippe-Schauenbourg.	9 3/4	25,500	240

Hesse-Hombourg. . .	7 3/4	20,400	200
Hambourg.	7 1/10	134,500	1,293
Reuss (branche aînée).	6 3/4	23,000	223
Lubeck.	5 1/2	40,700	407
Hohenzœllern-Hechingen.	5 1/10	14,900	145
Francfort-sur-le-Mein.	4 1/2	52,200	479
Brême.	3 1/2	48,500	485
Lichstenstein	2 1/2	5,800	55

Si à ce contingent fédéral de	120,701
nous ajoutons pour mémoire ceux de l'Autriche	94,822
et de la Prusse.	97,234
Nous aurons	312,757

pour le total général des troupes de la confédération germanique; force imposante, mais composée d'élémens hétérogènes, et qui ne serait jamais aussi redoutable qu'un nombre égal fourni par un seul et même peuple.

LETTRE VII.

PRUSSE.

Généralités géographiques et statistiques; mœurs et usages; formes du gouvernement. Topographie, ou villes principales : Halle, Erfurth, Mersebourg, Coblentz, Bonn, Trèves, Cologne, Dusseldorf, Juliers, Aix-la-Chapelle, Clèves, Wesel, Munster, Magdebourg, Brandebourg, Potsdam, Berlin, Custrin, Stettin, Prentzlow, Stralsund, Marienbourg, Elbing, Dantzick, Eylau, Friedland, Kœnigsberg, Tilsit, Memel; retour par Posen et Francfort sur l'Oder; visite en Silésie : Breslau; Leignitz.

Nous avons mis le pied sur les états du roi de Prusse; ce prince n'est plus, il est vrai, comme du temps de Voltaire, l'Alexandre et le Salomon du Nord, mais il possède

encore la force militaire la plus redoutable peut-être de l'Europe, si on excepte la Russie. L'Autriche pourrait mettre sous les armes une force numérique peut-être plus considérable ; mais ses troupes ont bien moins d'entraînement et sont bien plus difficiles à réunir que celles de la Prusse. Ainsi l'ombre du grand Frédéric, qui avait un moment délaissé les légions de ses descendans, lorsque Napoléon planta ses aigles sur les tours de Berlin et de Kœnigsberg, est revenue, en 1813, avec la Landsturm et la Landwehr, non plus au nom de la gloire, mais à celui de la liberté et de l'indépendance, et a plané de nouveau sur les phalanges de la Sprée et de l'Oder, pour refouler la tyrannie d'un conquérant insatiable de renommée, et qui, pareil en plusieurs points au vainqueur de Rosbach, avait fait de ses ministres des secrétaires ; des administrateurs de ses finances, des commis ; et de ses généraux, des aides-de-camp.

Le royaume de Prusse est borné au nord par la Baltique et la Russie, à l'est par la

Pologne, au sud par l'Autriche et la Saxe, à l'ouest par les Pays-Bas, et au nord-ouest par le Hanovre et le Mecklembourg. Il y a du sud-ouest au nord-est 330 lieues, sur une largeur qui va de 20 à 125 lieues. Sa surface est d'environ 5,028 milles carrés (1), habités par 11,369,629 individus, ce qui revient à 2,261 individus par mille carré. Voici, au surplus, la distribution de ce territoire et de ses habitans, dans les grandes branches qui le composent :

	Milles carrés.	Population.
Marche de Brandebourg. . .	749	1,363,858 h.
Poméranie.	567	768,203
Silésie.	720	2,138,034
Saxe prussienne.	458	1,275,342
Prusse orientale.	703	1,069,393
——— occidentale.	466	675,257
Posnanie.	538	932,587
Westphalie.	367	1,118,929
Provinces du Bas-Rhin. . .	288	1,013,728

(1) Ou 13,966 lieues carrées; d'autres évaluations portent 15,959 lieues carrées.

Clèves, Berg et Juliers. . .	158	962,729
Neufchâtel.	14	51,569
Totaux. .	5,028	11,369,629

Le revenu de la Prusse est de 150 millions de francs ; sa dette publique de 580 millions de francs ; ses forces militaires de 165,000 hommes en temps de paix, et 500,000 hommes en temps de guerre ; dans l'un et l'autre cas, son contingent fédéral est de 97,234 soldats, outre que sa landwehr ou milice nationale dépasse 360,000 hommes.

Un royaume composé de contrées si diverses n'est guère facile à caractériser pour son *aspect* physique ; on peut dire néanmoins qu'il est généralement uni, si l'on excepte le côté de la Saxe et de la Silésie. Le *sol* du Brandebourg et de la Westphalie est en général aride et sablonneux ; la Silésie et les provinces du Rhin offrent des plaines et des vallées fertiles. Le *climat*, quoique très-varié, est généralement tempéré ; il est plus doux dans les provinces

de l'ouest, plus froid dans les provinces orientales. La Baltique forme de beaux lacs et de larges baies le long des côtes de la Prusse septentrionale.

Plusieurs *fleuves* arrosent le territoire prussien, tels que le Niémen, qui forme limite du côté de la Pologne russe; le Prégel qui va se jeter dans la Baltique près de Kœnigsberg; la Vistule, qui descend de la Pologne et débouche dans le golfe de Dantzick; l'Oder, qui vient de la Silésie et se jette par trois bouches dans la Baltique, au-dessous de Stettin, après un cours de 200 lieues et après avoir formé un grand lac près de cette dernière ville; l'Elbe, qui naît sur les confins de la Silésie et de la Bohême, passe à Dresde, arrose plusieurs provinces prussiennes, notamment le Brandebourg, et après un cours de 170 lieues, se jette dans la mer du Nord, au-dessous de Hambourg, comme je l'ai dit ailleurs; le Weser, qui sépare la basse Saxe de la Westphalie, et joint la mer d'Allemagne ou du Nord, au-dessous de Brême; enfin le Rhin, qui traverse les états prussiens

du nord-ouest au sud, et arrive par la Hollande dans la mer du Nord.

Dans ma lettre précédente j'ai déjà parlé de l'ambre jaune de Prusse; les montagnes de Harz sont riches en minerai; le sel et la houille abondent dans la Saxe prussienne; le blé en Silésie, le sarrasin en Westphalie, le vin dans la province du Rhin, les pâturages dans tout le royaume. La Prusse, au reste, est plutôt un pays agricole que manufacturier, quoique dans certaines localités il règne une grande activité industrielle. Les toiles de Silésie et de Westphalie sont estimées.

Les côtes de la Baltique offrent plusieurs beaux ports appartenans à la Prusse, tels que ceux de Dantzick, Memel, Kœnigsberg et Stralsund; mais les provinces riches et commerçantes de la Prusse sont trop éloignées de la mer, pour qu'elles puissent beaucoup profiter de ces avantages maritimes.

La Prusse est un gouvernement monarchique, héréditaire dans les deux sexes; l'époque de la majorité est fixée à 20 ans.

La famille régnante professe le calvinisme ; mais la loi ne prescrit rien à l'égard de la croyance du monarque, et, d'un autre côté, elle laisse à tous une liberté entière de religion. La Prusse ne compte que 4 millions de catholiques et a plus de 7 millions de protestans. Les juifs y sont au nombre de 128,000.

Depuis 1823 les assemblées provinciales ont été rétablies dans les états prussiens, de manière à offrir le simulacre d'un gouvernement représentatif. Les grandes provinces sont divisées en gouvernemens, et ceux-ci en cercles ou districts. Chaque cercle a son conseil, chargé de son administration spéciale, de la répartition de l'impôt direct, du commerce et de la police ; ce conseil est soumis à un conseil semblable établi pour chaque gouvernement ; et un fonctionnaire supérieur, de même que les préfets en France, sert de lien entre l'administration provinciale et l'administration générale du royaume, dirigée aussi comme en France par des ministres. La noblesse jouit encore de l'exemption de l'impôt, et les emplois

publics sont encore regardés comme sa propriété : les assemblées provinciales n'ont encore obtenu aucune réforme à ce système, absurde autant qu'injuste, d'inégalité civile entre les citoyens d'un même état. Quant aux tribunaux, ils sont organisés à peu près sur le même pied qu'en France.

Ce que nous avons dit plus haut des forces militaires de la Prusse fait assez connaître que les Prussiens ont l'esprit éminemment belliqueux; ils sont, d'ailleurs, beaucoup plus en avant que les autres peuples de l'antique Germanie sur la route de la civilisation et dans le champ radieux des lumières et des perfectionnemens; ils ont prouvé, en 1813 et 1814, leur amour de la liberté légale, et leur persévérance à la réclamer a fini par déterminer le monarque à commencer une sorte d'amélioration en décrétant les états provinciaux. Les peuples de la Prusse sont disséminés sur une étendue de territoire trop vaste, pour qu'il nous soit possible de caractériser leurs mœurs par des données sommaires; la plupart de ceux qui demeurent sur la rive gauche du

Rhin ne parlent point l'idiome national, qui est le pur allemand ; et les usages des provinces du Rhin diffèrent aussi entièrement de ceux des provinces centrales et orientales. Nous dirons seulement que les Berlinois sont d'une politesse exemplaire, et amis des plaisirs délicats.

Après ces généralités, nous pouvons avec plus de fruit parcourir les provinces et en décrire les villes principales, dans l'ordre où le titre de ma lettre les expose à vos regards.

Halle est la première ville prussienne qui se présente au voyageur quittant la Saxe par Leipsick ; elle est située dans une plaine sur la Saale, qui la divise en deux parties. Son université a déjà plus d'un siècle d'existence ; son observatoire, sa tour, et l'église Sainte-Ulrique, sont à voir ; elle a donné le jour au célèbre médecin Hoffmann ; elle possède diverses fabriques, et 25,000 habitans.

Erfurth est au sud-ouest de Halle ; elle est célèbre par l'entrevue de Napoléon, d'Alexandre et du roi de Prusse en 1808 ; elle a une bonne citadelle, sur la Géra,

deux gymnases, une académie, une riche bibliothèque et des fabriques. Dans le couvent des Augustins on voit encore la cellule de Luther. Population, 18,000 âmes.

Mersebourg, à 7 lieues N.-O. de Leipsick, est une ville de 7,000 âmes, dont la cathédrale est le seul édifice remarquable.

Coblentz, sur le Rhin, au confluent de la Moselle, à 133 lieues de Paris, et dont les quais forment de belles promenades, est une forteresse de 10,000 âmes, qui, lors de la révolution française, devint quelque temps le refuge des Bourbons.

Bonn se trouve 10 lieues plus bas, également sur la rive gauche du Rhin; elle a un ancien palais, des jardins magnifiques, une galerie de tableaux, une florissante université, et 9,000 habitans.

A 5 lieues de là est *Cologne*, patrie d'Agrippine, de Corneille Agrippa, de saint Bruno et de Rubens; grande ville assise dans une plaine sur la rive gauche du Rhin, ayant de mauvaises rues, un bel hôtel-de-ville, un vieil arsenal, une ancienne université qui date de 1388, des ma-

nufactures de tabac, des fabriques de toiles et de coton, une foire annuelle de 20 jours, et 40,000 habitans. Elle fait une eau spiritueuse connue sous le nom d'eau de Cologne.

Il faut redescendre vers le sud-ouest pour voir *Trèves*, qui fut la capitale de la Gaule Belgique; c'est la plus ancienne et une des plus célèbres villes d'Allemagne, ayant des rues larges, un vieux palais, beaucoup d'antiquités romaines, notamment des restes d'un cirque et d'un amphithéâtre, des bains en ruines, une université qui date de 1455, un beau pont sur la Moselle, et 14,000 habitans.

Retournant au-delà du Rhin, nous allons à *Dusseldorf*, capitale du duché ou pays de Berg, au confluent de la Dussel et du Rhin, charmante cité qui possède un bel hôtel-de-ville, une vaste église de jésuites, une célèbre galerie de tableaux, contenant les chefs-d'œuvre de Van-Dyck et de Rubens, une académie des sciences, un gymnase, un observatoire, des fabriques de tabac, et 15,000 habitans. Le Grafenberg est un joli point de vue dans les environs,

sur l'Elbe, où sa citadelle est construite dans une île entre deux bras du fleuve, chacun plus large que la Seine à Paris, ce qui n'empêcha point les Français de s'en rendre maîtres en 1806. Cette ville, où est mort en exil le général Carnot, qui avait en France, comme on l'a dit, organisé la victoire, a plusieurs beaux édifices, et compte environ 30,000 habitans.

De Magdebourg nous sautons à pieds joints la petite ville de *Brandebourg*, qui a donné son nom au marquisat du même lieu, et nous arrivons à *Potsdam*, seconde résidence du roi de Prusse, ville de 17,000 âmes, sur le Havel, entourée de murs, ayant 9 portes, 7 ponts, de belles et larges rues, plusieurs grandes places où manœuvraient les soldats du grand Frédéric, un superbe théâtre, un riche palais, une synagogue, un hôtel-de-ville, et plusieurs églises, dont l'une renferme les tombeaux de Frédéric Ier et de Frédéric II. Potsdam n'est qu'à 6 lieues sud-est de Berlin.

Berlin, capitale du royaume, sur la Sprée, qui la traverse et y forme plusieurs

canaux. Elle a de très-belles rues, deux portes superbes, un château royal de la plus éclatante magnificence, et où cependant le grand Frédéric n'habita qu'un appartement fort mesquin, d'où il avait vue sur le grand pont. L'arsenal est dans son genre le plus bel édifice qu'il y ait en Europe ; dans le palais académique sont réunis les académies des sciences, des arts, du chant, l'observatoire et l'anatomie. La salle de spectacle peut contenir 2,000 personnes, et la salle des concerts 1,000 auditeurs. L'église Sainte-Marie a une tour gothique de 288 pieds de hauteur. La statue colossale en bronze de Frédéric-le-Grand, qu'on voit sur une des places de Berlin, pèse 3,000 quintaux. Il existe à Berlin une manufacture royale de porcelaine, qui excelle surtout dans les fleurs. La bibliothèque royale contient plus de 220,000 volumes, indépendamment des autres bibliothèques qui appartiennent aux tribunaux, aux écoles, aux sociétés savantes et aux loges de francs-maçons. Le musée de l'université a de nombreuses et de rares

collections en tout genre. L'académie des sciences fondée par Leibnitz en 1700, et qu'Euler a enrichie de ses travaux, est protégée par le monarque. L'école vétérinaire est un magnifique bâtiment. Enfin, tout semble se réunir pour faire de Berlin une des plus belles et des plus florissantes villes de l'Allemagne. Elle compte 180,000 âmes, y compris la garnison qui est ordinairement de 5,000 hommes.

Le beau sexe berlinois est renommé pour ses regards agaçans et sa conversation spirituelle ; il y a dans le nombre plus d'une Armide qui dans les jours de notre gloire sut captiver nos braves ; mais nous fuirons les dangereuses œillades de ces sirènes, et irons saluer d'autres villes à l'est de Berlin.

Nous découvrons *Custrin* au confluent de la Warthe et de l'Oder ; elle est fière de ses arsenaux, de ses magasins et de sa citadelle, mais peu de sa population, qui n'atteint pas 5,000 âmes.

Plus au nord, est *Stettin*, assise entre l'Oder, qui s'y divise en quatre bras ; cette ville a 3 faubourgs, 5 portes, plusieurs

places et 22,000 habitans. Elle a une bonne citadelle, un arsenal, un gymnase, et des remparts qu'osa braver le général Lasalle avec un simple détachement de cavalerie, devant lequel la garnison posa les armes.

A 12 lieues S.-E. de Stettin, vous êtes à *Prentzlow*, sur le lac et la rivière d'Ucker, jolie ville que des protestans français réfugiés ont encore embellie. Elle compte 8 à 9,000 habitans. Le prince de Hohenlohe y fut fait prisonnier en 1807, par les Français, avec toute sa division et 64 pièces d'artillerie.

A 20 lieues plus au nord, vous trouverez *Stralsund*, sur le détroit d'Egel, qui sépare l'île de Rugen de la terre ferme. Son port sur la Baltique est vaste, sûr et profond; mais la ville en elle-même a une triste apparence; on n'y voit de remarquable que la monnaie, l'hôtel-de-ville ou du gouvernement, et l'arsenal. Population, 14,000 âmes.

Il faut parcourir un assez long trajet pour atteindre de là, vers l'est, *Marienbourg*, petite ville où le grand-maître de l'ordre

teutonique faisait sa résidence. Elle n'est qu'à 12 lieues sud-est d'Elbing.

Elbing, ville de 17,000 âmes, est à 12 lieues sud-est de Dantzick.

Dantzick est une des villes les plus importantes du royaume de Prusse, par son port, ses fortifications, son commerce, sa richesse, et sa population de 43,000 âmes, près de l'embouchure de la Vistule dans la Baltique. Elle était autrefois ville libre. En 1734 elle servit de refuge au roi Stanislas, mais fut prise par les Russes; en 1793, elle échut aux Prussiens; en 1807, le maréchal Lefèvre s'en empara, après un siége mémorable, qui lui mérita en récompense le titre de duc de Dantzick; et en 1812 et 1813, le général Rapp qui s'y était réfugié avec une partie des débris de l'armée de Moscou, s'y maintint glorieusement plus de douze mois, et ne rendit la place qu'après une capitulation extrêmement honorable.

En nous dirigeant vers Kœnigsberg, nous passons à *Eylau*, petite ville dont la célébrité se rattache à une bataille sanglante

livrée le 8 février 1807 par les Français aux Russes qui laissèrent 12,000 morts sur ce champ de carnage.

Nous trouvons ensuite *Friedland*, très-petite ville également, mais plus célèbre encore que la précédente par la victoire complète que Napoléon y remporta le 14 juin 1807 sur les Russes et les Prussiens, et qui fut suivie du traité de *Tilsit*, ville plus à l'est, sur le Niémen, où eut lieu l'entrevue des empereurs Napoléon et Alexandre avec le roi de Prusse.

De Tilsit nous faisons une excursion jusqu'à *Memel*, dernière ville forte de la Prusse aux confins de la Pologne russe, et sur la mer Baltique, avec une population de 8,000 âmes.

De là nous retournons dans le cœur de la Prusse, par *Kœnigsberg*, grande et forte ville sur la Pregel, à 2 lieues de la mer Baltique. L'hôtel-de-ville, les théâtres, le palais dont la tour domine une vaste étendue de pays, la bourse, la bibliothèque, la cathédrale et l'université sont d'assez beaux édifices. Cette ville est le siége de

toutes les autorités civiles et militaires de la Prusse orientale; elle possède des brasseries, des tanneries, des fabriques, et 55,000 âmes. Elle fut prise par les Français après Dantzick, en 1807. Elle est à 120 lieues de Berlin, vers laquelle nous revenons par Posen.

Posen, ville de 22,000 âmes, chef-lieu de la province du même nom, ayant une vieille cathédrale, un théâtre, un séminaire, un gymnase, des fabriques d'armes, un grand commerce en blé et bois de construction. Elle fut prise par Charles XII en 1703, reprise ensuite par les Polonais, échut en partage à la Prusse en 1772, tomba au pouvoir des Français en 1806, fit partie du grand-duché de Varsovie jusqu'en 1814, et redevint prussienne en 1815.

De Posen nous revenons à *Francfort-sur-l'Oder*, qui communique par un canal avec la mer du Nord; son architecture n'a rien de saillant; ses fabriques de soieries sont en réputation. Elle renferme 14,000 âmes, et est à 18 lieues sud-est de Berlin, que nous laissons à l'ouest pour aller voir

la *Silésie* où le grand Frédéric battit si vigoureusement les Autrichiens. Cette province a 120 lieues de longueur sur 41 de large, et 1370 lieues carrées de superficie, sur laquelle sont disséminés 2 millions d'habitans. Elle est séparée de la Hongrie par les monts Crapacks, et de la Bohême ainsi que de la Moravie par d'autres montagnes dépendantes de celles-là; elle produit beaucoup de blé, de lin et de chanvre; elle abonde en forêts, pâturages et bétail; elle renferme des mines de fer, de cuivre, de vitriol, de cobalt, d'antimoine; elle a des tanneries et des fabriques de draps, et ses manufactures produisent plus de 75 millions de francs. Sa capitale est Breslau.

Breslau, située sur la rive gauche de l'Oder, à la jonction d'une autre rivière. On y remarque le château, l'université, l'église luthérienne, dont la cloche est une des plus grandes qui existent, l'arsenal et la bourse; elle est entourée de fortes murailles, mais elles ne purent la défendre des attaques des Français qui s'en emparèrent en 1807. Elle contient 69,000 habi-

tans. Elle est à 70 lieues E. de Berlin. Elle fut prise en 1807 par les Français, qui, après un siége régulier, firent la garnison prisonnière.

Dans le voisinage est *Leignitz*, ville de 8,500 habitans, qui ont de nombreuses fabriques de draps. Ses remparts sont plantés de belles allées d'arbres, et ses environs offrent de riantes promenades. Nous y prendrons haleine, afin de pénétrer ensuite sur le territoire de l'empire d'Autriche. Mais avant de clore cette lettre, n'oublions pas d'ajouter, parmi les endroits remarquables de la Prusse, *Glogau*, forteresse à 25 lieues de Breslau; *Spandau*, autre forteresse à 3 lieues de Berlin; et *Sans-Souci*, séjour royal près Potsdam, et dont le meunier a été le sujet d'un conte charmant de M. Andrieux, terminé par ce vers :

On respecte un moulin, on vole une province.

LETTRE VIII.

EMPIRE D'AUTRICHE.

Situation, étendue, population, force, revenu, industrie, climat, montagnes, fleuves et lacs de l'empire autrichien; caractère et usages de ses habitans; formes de son gouvernement. Ses grandes divisions politiques ou territoriales : Bohême, Moravie, Autriche propre, Tyrol, Styrie, Illyrie, Dalmatie, Esclavonie, Transylvanie, Hongrie, Gallicie, Buchowine; villes et curiosités principales de ces contrées. Ville libre de Cracovie.

De Schlegel et de Kant émule ingénieux,
Qui suivez leur noble carrière,
Lorsque, du calvinisme arborant la bannière,
Vos sentimens religieux
Brillent dans vos écrits d'une vive lumière;
Coquerel, vous allez, dans nos courts entretiens,
Des bons Autrichiens
Parcourir avec moi la terre hospitalière.

L'*empire d'Autriche*, situé entre les 42° 7' et 51° 3' de latitude N., et les 6° 12' et 24° 14' de longitude E., est borné au nord par la Saxe, la Prusse et la Pologne, à l'est par la Russie, au sud-est par la Turquie, au sud par l'Adriatique, les Etats de l'Eglise, si l'on comprend dans cet empire le royaume Lombard-Vénitien, et à l'ouest par le royaume Sarde, la Suisse et la Bavière.

Formé de la haute et basse Autriche, de la Bohême, de la Moravie, de la Gallicie, de la Transylvanie, de la Buchowine, de la Hongrie, de la Styrie, de l'Illyrie, de l'Esclavonie, du Tyrol, et en Italie du royaume Lombard-Vénitien, l'empire autrichien comprend 12,155 milles carrés géographiques, faisant 33,763 lieues carrées, ou, suivant d'autres évaluations, 34,870 lieues carrées, superficie sur laquelle vivent 31,625,054 individus, dont 10,000,000 pour les états allemands, 4,000,000 pour la Gallicie, 12,000,000 pour la Hongrie et ses alentours ou dépendances, et 4,000,000 pour l'Italie. Il est six fois moins grand que

la Russie d'Europe, mais il possède les deux tiers de la population de tout ce dernier état; il est un dix-septième plus peuplé que l'empire ottoman, qui est trois fois et demie plus étendu; et il a deux fois et sept dixièmes la population, comme aussi deux et un cinquième le territoire de la Prusse. Selon d'autres détails, la population autrichienne était ainsi répartie en 1825 :

	milles carrés allem.	Population.
Autriche (archiduché). . .	708	2,008,940 h.
Hongrie (royaume). . . .	4,175	9,444,093
Bohême (royaume). . . .	952	3,698,596
Lombardie-Venise (roy.) .	851	4,237,301
Dalmatie (royaume). . .	273	323,310
Gallicie (royaume). . . .	1,548	4,293,488
Illyrie (royaume). . . .	520	1,124,193
Transylvanie (grand-duché).	1,109	2,000,023
Styrie (duché).	399	829,731
Tyrol (comté).	516	762,053
Moravie (margraviat). . .	481	1,968,713
Limites militaires sur les frontières de la Turquie.	610	934,613
Totaux. .	12,142	31,625,054

Les données les plus positives sur la po-

pulation autrichienne prouvent qu'elle marche dans un rapport plus constant avec les progrès de l'industrie qu'avec ceux de la culture ; et en effet, proportion gardée, les provinces les plus peuplées de l'Autriche n'en sont pas les plus fertiles. Entre la Bohême où il existe beaucoup de montagnes escarpées, et la Hongrie, où la fécondité du sol est si grande, la différence est de 17 à 10. Cette population relative continue de diminuer à mesure que la culture et l'industrie sont peu avancées.

Les trente-un millions six cent mille habitans dont se compose l'empire autrichien, et parmi lesquels entrent 170,000 juifs, dont 130,000 en Hongrie, 50,000 en Bohême et 30,000 en Moravie, paient ou procurent à l'état un revenu annuel de 260 millions de francs, indépendamment de quelques autres taxes particulières supportées par les provinces italiennes, beaucoup plus cotisées que les provinces allemandes. La dette publique est d'un milliard trois cent soixante millions de francs.

L'Autriche a sur pied en temps de paix

270,000 hommes, et en temps de guerre 750,000 hommes. Son contingent fédéral est de 94,822 soldats. Sa marine est de 28 navires, dont 8 vaisseaux de ligne et 7 frégates.

Sous le rapport de sa distribution géographique, l'empire d'Autriche appartient presque dans son entier au bassin de la mer Noire, quoique plusieurs de ses parties s'étendent sur ceux de la Baltique et de l'Adriatique. Le Danube et ses affluens arrosent presque tout cet empire, lequel n'occupe que de petites portions du cours de l'Elbe et du Pô. En général son territoire de l'ouest à l'est n'a qu'une seule pente. Son extrémité occidentale est appuyée sur le plateau de la Suisse, point culminant de l'Europe et nœud de toutes les chaînes montagneuses de cette partie du monde. Cette égalité de terrain fait que le *climat* de l'Autriche est plutôt doux que rigoureux, on est d'ailleurs à Vienne de 15 degrés plus rapproché que la France vers l'orient. Mais si l'on voulait apprécier la température exacte de l'empire autrichien, il fau-

drait le diviser en trois régions : celle du sud, comprenant le Tyrol méridional, l'Istrie, le Frioul, la Carinthie méridionale, la Carniole, les confins de l'Italie et une portion de la Croatie, lieux où l'on voit l'olivier, le myrte, le figuier prospérer en pleine terre, et où la température moyenne est de 9 à 10 degrés; celle du centre, ou région moyenne, comprenant une grande partie de la Hongrie, toute la Transylvanie, l'Autriche propre, la Styrie et la Carinthie, et quelques parties de la Moravie et de la Bohême, lieux où la vigne et le maïs prospèrent, et où la température ne dépasse jamais 8 degrés, mais descend plus bas; enfin la région septentrionale, comprenant la Gallicie, une partie du nord de la Hongrie, de la Bohême et de la Moravie, où la température moyenne n'est guère que de 6 degrés, et où le blé a de la peine à venir.

Quand nous disions tout à l'heure que le territoire de l'empire autrichien ne forme guère qu'une seule pente, cela n'a point exclu l'idée de *montagnes*; et, en effet, il

en est couvert, notamment par la chaîne des Crapacks ou Carpathes; le Tyrol et la Styrie présentent des paysages aussi divers que la Suisse; les provinces italiennes et une portion de la Hongrie offrent seules des plaines d'une certaine étendue.

L'un des grands résultats de cette variété de territoire est aussi l'extrême variété de ses *productions* : on y trouve les grains, les fruits et les légumes de toute nature, des vins exquis, du houblon, du lin, du chanvre, du coton, du tabac, de l'huile, etc. La consommation en blé est de 209 millions de boisseaux, fournis, 135,000,000 par l'Autriche propre, 50,000,000 par la Hongrie, et 24,000,000 par la Bohême. Il y a environ 1,661,900 bœufs et vaches, 5,803,240 moutons et 834,000 chevaux. Les prairies couvrent 5 millions d'hectares. Les vignes produisent 12,000,000 d'hectolitres de vin, dont 10,000 en Hongrie. On récolte 400,000 quintaux de tabac; on tire des mines de sel 4,400,000 quintaux; les mines d'or, d'argent, de cuivre, de zinc versent au trésor de l'état 102 millions

de francs. Le bois de chauffage est rare dans certaines régions, telles que la Hongrie ; mais, en général, les forêts sont très-vastes et très-nombreuses dans le reste de l'empire : plus de 6,000 lieues carrées en sont couvertes.

L'*industrie* a moins de développement en Autriche que dans les autres états de la confédération germanique ; toutefois la Bohême et la Moravie fabriquent de belles toiles ; les usines sont nombreuses, parce que les mines de fer le sont elles-mêmes ; on compte beaucoup de manufactures de papier, de tabac, de porcelaine, etc. Nous ne parlons pas ici de la Lombardie, dont nous traiterons à l'occasion de l'Italie.

Ce qui pourrait donner plus d'extension à l'industrie de l'empire autrichien, c'est la facilité des communications par le nombre de ses *fleuves* et de ses rivières. Nous avons déjà cité le Danube, il traverse les états d'Autriche, recueille toutes les eaux de cet empire, le Lech, l'Inn, l'Ens, la March, la Lutha, la Raab, la Waag, la Drave, la Theiss, le Temesch ou Temès, arrose en-

suite les provinces turques, et se jette dans la mer Noire par cinq embouchures, après un cours de près de 600 lieues. La diversité de cultes des pays que ce fleuve sillonne a fait dire à Regnard :

Déjà nous avons vu le Danube inconstant,
Qui, tantôt catholique et tantôt protestant,
Sert Rome et Luther de son onde,
Finir sa course vagabonde
Par n'être pas même chrétien :
Rarement à courir le monde
On devient plus homme de bien.

Je ne parle pas des fleuves ou rivières qui des alpes Tyroliennes ou Juliennes descendent vers l'Adriatique, savoir, le Lizonzo, la Piave, le Tagliamento, le Musone, la Brenta et l'Adige. Ces accidens naturels, si utiles aux provinces qu'ils fécondent et auxquels nous aurons occasion de revenir plus tard, n'ont pas ici le même degré d'importance, et nous ne devons que les indiquer dans une revue où la richesse des matières force à choisir celles qui se

présentent en première ligne. Dans ce nombre il est juste de porter les peuples avant tout.

Ceux de l'empire d'Autriche passent pour avoir beaucoup de probité et de sincérité ; ils sont paisibles et calmes, aiment l'ordre et l'union, se tiennent l'hiver autour de leurs poêles dans une atmosphère chaude et pesante, où ils prennent des habitudes réfléchies et lentes. Par une suite de leur amour de l'ordre, les Autrichiens affectent beaucoup de propreté dans leurs vêtemens ; rien chez eux n'annonce la grande aisance, mais rien non plus n'y indique la misère. Ce n'est jamais en vain qu'on les oblige, ils sont reconnaissans ; ils oublient facilement le mal qu'on leur a fait pour ne songer qu'au bien. On leur reproche, outre la pesanteur, d'être généralement trop cérémonieux ; mais ce reproche ne prouve que l'excès de leur bienveillance et de leur politesse. Chez eux la bonhomie se mêle à tout, même à la morgue de l'aristocratie, qui tient cependant à ses quartiers de noblesse, comme une coquette

à ses atours. En effet, les parchemins et les titres de noblesse y ont une telle importance, que souvent ils sont la seule fortune d'une fille, et lui amènent un riche mari.

Quoique les Autrichiens soient encore plus apathiques en apparence que les Allemands du nord, leurs affections deviennent souvent très-romanesques. Les femmes autrichiennes mêlent dans leurs sentimens un idéal qui exalte leur tête et trouble fréquemment leur vie; elles aiment avec tout l'abandon de leur être, et l'amour à leurs yeux n'est pas un crime, mais une vertu; elles s'y livrent sans crainte, et nul sacrifice ne les retient pour le bonheur de ceux qui les ont su charmer : trompées, elles gémissent en secret, mais ne trompent jamais à leur tour; elles ont le sentimental de la passion. Elles plaisent à l'étranger par leur sensibilité crédule et romanesque; elles l'intéressent par leur conversation en général polie, et leur abandon plein de grâce; elles sont, sous ce point de vue, infiniment supérieures aux hommes dans la société; elles en sont, comme en France et ailleurs,

l'agrément et le mobile; au lieu que les Autrichiens, comme les Allemands, en général, y sont ennuyeux, parce que leur esprit ne prend son essor que dans l'intimité, et parce que cet essor est même embarrassé, ainsi que leur caractère également irrésolu.

Des peuples aussi calmes, et dont tous les mouvemens de colère du Français ne troublent pas le sang-froid imperturbable, et qui, en répondant : *tout de suite*, *monsieur* (1), vont encore plus doucement; ces peuples n'ont de goût bien prononcé que pour la bonne chère et la valse, et aiment peu le changement. Aussi sont-ils demeurés en majeure partie catholiques, lorsque presque tout le nord de la Germanie, avec la Bohême toutefois, a embrassé la réforme. La seule qui y ait été opérée, en fait de religion, comme je le dirai tout à l'heure, n'est relative qu'aux nominations des dignitaires ecclésiastiques : l'empereur approuve ou casse ces nominations faites par les cha-

(1) Gleich, Mein herr.

pitres, sans que le pape y intervienne d'aucune manière. Sur environ 5 millions d'Allemands, 12 millions de Slaves, 5 millions d'Italiens, 4 millions de Hongrois, 1 million de Valaques, il y a dans l'empire autrichien les deux tiers catholiques, 2,500,000 Grecs, 4 millions de protestans, 50,000 sociniens, etc. C'est principalement en Gallicie, en Hongrie, en Croatie et en Transylvanie que se trouvent les sectateurs grecs. Les frères moraves ou hernhutes habitent la Moravie, où leur premier établissement date de 1457.

Si les peuples de l'Autriche n'aiment pas le changement, ils sont servis à merveille par le gouvernement, lequel est immobile au milieu du mouvement général de la civilisation et des constitutions représentatives qui l'environnent, par la Pologne, la Saxe et la Bavière. Sans négliger l'instruction élémentaire de ses sujets, mais sans donner d'autre garantie, d'autre constitution que le bon plaisir ou l'arbitraire, dont il use, il est vrai, avec modération, ce gouvernement reste à la tête de la sainte alliance des

rois, la ligue la plus formidable qu'on ait jamais formée contre l'espèce humaine. Il y a, dit un voyageur anglais, quelque chose d'obscur et de terne dans sa politique et dans ses actes; son existence est lourde et monotone, sa gravité est affectée, la vaste étendue de son territoire silencieuse, le luxe de sa capitale sensuel et grossier.

La monarchie autrichienne présente toutes sortes de contradictions : elle s'est augmentée pendant six siècles, sans avoir eu de grands hommes ni de grandes institutions; elle a poursuivi une carrière tranquille au milieu de malheurs honteux et de défaites désastreuses; elle a fait la guerre sans argent et sans crédit; avec une population égale à celle de la France et un territoire plus étendu, elle n'a pu lui résister; elle est composée de quatre états séparés, parlant des langues différentes, et trois de ces états détestent le gouvernement qui les régit; elle a été successivement humiliée et foulée aux pieds par Gustave-Adolphe, Cara-Mustapha, Louis XIV, Frédéric II et Napoléon, et, de défaites en défaites,

elle est montée au premier rang des puissances de l'Europe ; elle a, dans toutes ses provinces, des universités et des institutions scientifiques, tandis que la moitié de sa population est aussi peu avancée en savoir que celle de la Turquie.

C'est surtout en ce qui a trait à la religion que l'égoïsme caractérise sa politique. L'empereur Henri IV passa trois nuits dans les neiges, sur ses genoux, pour obtenir le pardon d'un pape, Grégoire VII; Frédéric-Barberousse fut obligé de tenir à Venise l'étrier d'un pontife. Mais depuis longtemps l'Autriche ne fait plus courber sa puissance devant les foudres du Vatican ; si les empereurs se donnent eux-mêmes le titre d'apostoliques, et s'ils rendent hommage au chef de l'Église, c'est à condition que cet hommage sera considéré comme volontaire ; aucune bulle n'est publiée sans leur sanction ; ils ont combattu dans le principe les états protestans, et leur ont ensuite accordé la paix ; ils ont d'abord persécuté leurs sujets réformés, et les ont ensuite laissés libres dans le choix de leur

croyance; l'Autriche a protégé les jésuites, s'est servie d'eux tant qu'ils lui ont été utiles, et les a bannis quand ils ont cessé de l'être; elle est devenue tolérante quand elle a vu partout le fanatisme expirant.

Un autre élément de la puissance autrichienne se trouve dans son armée, que l'abondance de la population, vile aux yeux de ses maîtres, comme le dit le même voyageur anglais, permet de recruter à volonté. En effet, si l'Autriche n'a pas d'enthousiasme, pas d'héroïsme, pas d'argent, elle est riche en hommes, et en hommes qu'elle peut, sans conscription, manier, faire tuer à sa fantaisie. Jamais elle ne fait de quartier, mais elle peut en recevoir, et sa persévérance maintient son pouvoir; ses soldats automates sont mal payés, mal traités, mal nourris, mal récompensés, et marchent toujours.

On a comparé l'action du gouvernement de l'Autriche à une vapeur malfaisante qui rouille tout ce qu'elle touche. Quand il tue, c'est en vous étouffant. Elle ne décerne pas de récompenses, mais elle s'in-

terdit les punitions extrêmes dans son intérieur; elle punit plutôt celui qui a trop fait que celui qui n'a point fait assez. Elle empêche la libre circulation de la pensée et des ouvrages; les livres à l'index y sont aussi nombreux qu'à Rome; le grave Montesquieu y est du nombre des réprouvés, comme tous les philosophes du XVIIIe siècle. Les différens états n'ont qu'un seul journal chacun, et ce journal ne fait que reproduire l'*Observateur autrichien*, oracle suprême de la monarchie à Vienne. Tandis que celle-ci persécute les gens de lettres et les savans, elle prétend encourager l'instruction du peuple; chaque village doit avoir un maître qui sache lire et écrire, et les parens qui n'envoient pas les enfans à l'école sont punis d'une amende : cela n'empêche point que presque tous les habitans de la Hongrie, de la Transylvanie, de la Croatie, de la Buchowine ne sachent ni lire ni écrire.

Tout est silence, tout est mystère dans l'étendue de l'empire autrichien. La publicité est bannie de ses cours de justice;

elle n'a point de statistique officielle, point de comptes de ses recettes et de ses dépenses. Le chef de l'état et sa cour semblent avoir voulu compenser cette espèce d'autorité absolue et sans contrôle, par de la modestie, de la régularité et de l'uniformité dans leur pompe et leur conduite. Quand devant les Viennois l'empereur, qui du reste n'a que trois ministres, celui des affaires étrangères, celui de la guerre, et celui de l'intérieur, avec un chancelier d'état, se promène dans une voiture très-simple, ne cherche point à passer les autres, suit la file dans les rues comme un simple bourgeois, et attend avec patience son tour d'arriver et de franchir un pont ou une place, on croit voir l'égalité des rangs et on ne songe point à se plaindre.

Après ces généralités sommaires, essayons de décrire les principales localités, dans l'ordre où elles se présenteront en faisant le tour de l'empire autrichien; nous étions entrés par la Silésie prussienne, et nous voici en Bohême.

BOHÊME.

Le *royaume de Bohême*, dont la longueur est de 100 lieues, la largeur de 70, et la superficie de 2,647 lieues carrées, est fertile en blé et vin, a des mines d'or et d'argent dans les nombreuses montagnes qui l'entourent et qui renferment toutes les espèces de métaux, dont le produit rapporte un million de florins. Plusieurs de ses rivières, comme celles d'Ottova et de Wattava, roulent des espèces de perles ou zoolites. L'Elbe, qui descend des monts Sudètes, les principales montagnes de la Bohême, liées aux monts Crapacks ou Krapacks ou Carpathes, reçoit toutes les rivières de la Bohême, dont les principales sont la Moldau et l'Iser; de même la Morava reçoit toutes celles de la Moravie, voisine de la Bohême, et après avoir coulé entre l'Autriche propre et la Hongrie, se jette dans le Danube. Ainsi toutes les eaux de Bohême se dirigent vers la Baltique, comme celles de la Moravie vers la mer Noire.

de tableaux et des peintures à fresque ; le château impérial, dont les appartemens sont au nombre de 440, a une salle de couronnement où se voit l'Olympe par Rubens; sur un rocher escarpé sont les ruines du château qui servit de première résidence aux anciens rois de Bohême ; l'académie des sciences, l'université, le conservatoire, l'institut technique, les gymnases, et plus de 26 établissemens publics sont à visiter à Prague, dont la bibliothèque publique a plus de 120,000 volumes, et dont la population dépasse 83,000 âmes. On voit à Prague le tombeau de Tycho-Brahé, qui y professa l'astronomie, et eut pour successeur Kepler qui y acheva les *Tables rudolphiennes*.

Cette ville, sous les murs de laquelle l'électeur palatin, roi de Bohême, perdit une grande bataille en 1620; qui fut prise par l'électeur de Bavière en 1741, et où 20,000 Français, en 1742, commandés par les maréchaux de Broglie et de Belle-Isle, soutinrent un long siége, suivi d'une honorable retraite, possède un grand nombre

de fabriques de coton, de soie, de papier, etc. C'est la patrie de Jean Hus et de Jérôme de Prague, qui tous les deux périrent victimes de leurs opinions religieuses.

A 27 lieues N.-O. de Prague et à 27 lieues au-delà de *Leumeritz*, ville de 3,000 âmes, dont les environs produisent le célèbre vin de Podskalki, vous découvrez *Tœplitz*, petite ville de 2,500 habitans, si renommée par ses eaux minérales et thermales, excellentes contre les rhumatismes. Plus d'une fois Metternich y a rêvé les délices de l'oligarchie et de l'absolutisme. Mais son lieu de prédilection pour les conférences diplomatiques a été à environ 30 lieues plus au sud, et à 20 lieues N. de Prague, c'est-à-dire à *Carlsbad*, ville de 3,000 âmes, encore plus célèbre par ses eaux minérales, ses productions, et ses sites pittoresques Elle est située à peu de distance de *Pilsen*, qu'on voit assise entre deux rivières, avec des fortifications, des forges renommées et 5 à 6,000 âmes; et à quelques lieues de là encore est la source de Sedlitz, dont le sel purgatif est tiré de son eau.

En nous dirigeant vers l'est nous passons à *Kœnigingrœtz*, ville royale de 6,000 âmes, bien bâtie et bien fortifiée, dans le voisinage de laquelle le naturaliste admire un groupe immense de rochers près d'Adersbach, d'où se précipite une cascade répétée par des milliers d'échos : on croit pour un moment jouir d'une scène des Alpes. Il faut nous arracher à cette vue enchanteresse pour arriver en Moravie, où de grands souvenirs militaires font palpiter un cœur français.

MORAVIE.

La *Moravie*, renfermant 1533 lieues carrées, où croissent en abondance la vigne, le blé et le lin, est un pays montagneux, riche en mines de fer et de plomb, arrosé par plusieurs rivières dont la principale est la Morava; elle n'a guère que cinq villes dignes de remarques, Brunn, Austerlitz, Olmutz, Iglau et Troppau.

Nous visitons en premier lieu *Iglau*, ville de 10,000 âmes, fortifiée, sur la rivière

d'Igla, à 25 lieues de Prague, et riche en mines. Nous allons ensuite vers l'est à *Brunn*, capitale de la Moravie, au confluent de deux rivières, ville bien bâtie, peuplée de 23,000 âmes, et à 6 lieues de laquelle est *Austerlitz*, bourg à jamais célèbre par la victoire que Napoléon remporta, en 1805, sur les Autrichiens et les Russes, victoire appelée la *bataille des trois empereurs*, parce que les trois souverains, de la France, de l'Autriche et de la Russie, y commandaient en personne.

Mon œil découvre les marais,
Et du lac de Menitz les mouvantes limites
Où des milliers de Moscovites
Ont cherché contre nos boulets
Un abri dans les flots troublés par nos succès.
A mon œil encor se présente
Du czar la face pâlissante;
Ses milliers de poteaux placés sur les chemins
Au cœur généreux de nos braves
Recommandent partout ses légions d'esclaves
Qui viennent de tomber vivantes dans nos mains.
Je reconnais des fiers Germains
Les cadavres sanglans, les courriers et les lances
Pêle-mêle étendus; et ces pertes immenses

Eveillent de François les sinistres chagrins.
Près de Napoléon il arrive et supplie :
L'italique, au nom des Français,
Avec lui se réconcilie,
Et des hauteurs de son génie
Descend pour lui dicter la paix,

Les drapeaux conquis à Austerlitz furent transférés dans l'église métropolitaine de Paris, d'où ils ont passé aux Invalides.

A 10 lieues N. d'Austerlitz nous trouvons *Olmutz*, ville forte, située dans un terrain marécageux, sur la Morava, qui l'environne entièrement; possédant un superbe palais soutenu par de grands portiques; ville peuplée de 8 à 9,000 âmes, qui fut en 1793 la prison d'exil du général Lafayette. Plus au nord encore est *Troppau*, forteresse au confluent de deux rivières, à 36 lieues de Breslau, et où s'est tenu un congrès de souverains en 1820; population, 9,000 âmes. Nous redescendons de Troppau par Olmutz et Brunn vers le sud pour explorer l'archiduché d'Autriche.

AUTRICHE.

L'*archiduché d'Autriche* est entrecoupé de larges et longues vallées et de plaines considérables; les alpes Noriques le séparent de la Styrie; il est arrosé par le Danube, l'Ens, la Traun, l'Inn, la Saalza, etc.; il renferme plusieurs lacs; il fait chaud dans les plaines, et froid près des montagnes; on y élève beaucoup de bétail; on y récolte du blé au-delà des besoins du pays; les principales villes sont Vienne, Lintz, Steyr, Baden et Salzbourg.

Vienne, capitale de l'empire autrichien, située sur la Vienne et un bras du Danube, est depuis trois cents ans le séjour des empereurs. Cette ville superbe est divisée en deux parties : la ville proprement dite ou la cité, et les 34 faubourgs qu'entoure une ligne de circonvallation. Ses 500 rues sont étroites, excepté celle des Seigneurs (1) qui est large, régulière, et bordée de palais.

---

(1) Herrenstrasse.

Plusieurs de ses 18 places publiques sont fort belles; aucune de ses 45 portes n'est digne de remarque. Parmi ses cinquante églises, il faut citer la cathédrale Saint-Étienne dont le clocher a 433 pieds de haut, inclinant de 3 pieds de la perpendiculaire; l'église Saint-Pierre, bâtie sur le modèle de Saint-Pierre de Rome; l'église Saint-Charles, la plus belle de Vienne, qui a aussi 4 synagogues. Le palais impérial, appelé Bourg, a un beau parc où le public est admis. On remarque à Vienne le palais Schwartzenberg, celui du prince de Lichtenstein, l'hôtel Trattner, le palais Auersberg, celui de la garde hongroise, l'hôtel Stahrenberg, l'hôtel-de-ville, le grand arsenal impérial, l'université, dont l'observatoire est fourni de bons instrumens; l'hôtel des monnaies, la chancellerie, l'hôpital des bourgeois, espèce de petite ville avec dix cours; la grande caserne d'artillerie. Il faut voir encore le grand pont du Danube, qui repose sur un pilier de pierre du poids de 40,000 quintaux; les fabriques impériales de porcelaine, où l'on distingue

les célèbres mosaïques de Raffaëlli ; la bibliothèque impériale, composée de 300,000 volumes et de 15,000 manuscrits, avec une collection de 300,000 gravures. Il y a huit autres bibliothèques publiques à Vienne. Le cabinet impérial d'histoire naturelle renferme la plus grande opale connue, des mosaïques florentines, et toutes les richesses minéralogiques de l'empire. Des cinq théâtres de Vienne, celui de la cour est le plus fréquenté ; l'opéra également attire une foule de spectateurs, car les Viennois aiment passionnément la musique, comme ils aiment aussi à l'excès la bonne chère, puisqu'en sortant d'un dîner somptueux l'honnête bourgeois entre chez un traiteur pour boire de la bière et manger de la friture, afin, dit-il, de mieux digérer.

Vienne est éclairée la nuit par plus de 3,200 lanternes. On y compte 3,000 carrosses de personnes de marque, 300 voitures de remise, 700 fiacres, 100 chaises à porteurs, 300 domestiques de place privilégiés, 30 cafés, 118 auberges, 500 tavernes où l'on ne vend que de la bière, beaucoup

de bains chauds et froids, et 7 feuilles publiques, mais une seule feuille politique dont j'ai parlé. On ne voit pas de mendians ni d'oisifs, le peuple est laborieux et sédentaire.

Au nombre des promenades de Vienne, mettez en première ligne le Prater et l'Augarten. Le Prater est une forêt naturelle de chênes et de hêtres près de la ville, dans une île du Danube, sur le devant de laquelle est le faubourg de Léopoldstadt; il n'est pas rare d'y compter le soir plus de 1,500 équipages. L'Augarten est un lieu de plaisir où le matin se rend le beau monde; c'est un grand parc à belles allées et à bosquets, et touchant au Prater, dans la même île du Dannbe.

Les environs de Vienne offrent encore d'autres lieux de plaisance, notamment le palais de *Schœnbrunn*, à une lieue de la capitale, avec un parc très-vaste, une ménagerie, un jardin botanique, et de superbes bains; Napoléon y fit sa résidence en 1805 et 1809.

Entre Vienne et Schœnbrunn on voit

au milieu d'une plaine la colonne de Sobieski, à la place où était la tente du grand-visir Cara-Mustapha qui assiégea Vienne en 1683, avec 200,000 hommes, et qui fut mis en déroute par le généreux roi de Pologne Sobieski, dont les services, un demi-siècle plus tard, furent indignement récompensés par le partage de son royaume.

A 4 lieues au sud est *Baden*, charmante petite ville, située dans un riant vallon entre plusieurs montagnes escarpées; on y remarque de jolies femmes, beaucoup de propreté, d'aisance, une salle de spectacle bien décorée, une grande salle de bal, un vaste jardin, et la belle maison des eaux minérales que les Romains appelaient *aquæ pannonicæ*; c'est le Plombières de l'Autriche. Les bains d'eau thermale sulfureuse sont de vastes cuviers en sapin, où les femmes et les jeunes filles les plus honnêtes se baignent avec les hommes, quoique l'eau soit très-limpide et que le linge mouillé trahisse leurs formes gracieuses.

Un peu plus au sud encore est le couvent de *Kalenberg*, connu par ses vins excellens,

son immense jardin anglais de *Dornbach* et ses moines de l'ordre des camaldules. Plus au sud-est vous apercevez le champ de bataille d'*Essling*, où nous achetâmes la victoire par des pertes énormes et par la mort du maréchal duc de Montébello, dont un boulet de canon emporta la jambe gauche. Une victoire plus décisive, et qui termina la campagne de 1809, fut remportée quelques jours après, au-delà du fleuve, dans les plaines de *Wagram*, bataille dont toute la population de Vienne put être témoin, et où Berthier fut créé prince, en récompense de ses éminens services dans cette journée mémorable.

Il faut nous reporter à 40 lieues à l'ouest de Vienne pour visiter la ville de *Lintz*, forteresse dont les Romains jetèrent les fondemens, aux rives du Danube, que l'on franchit sur un pont de 800 pieds de longueur; elle possède de grandes manufactures de lainage, et 17,000 habitans. Dans un siége de cette ville au XVIe siècle, l'astronome Képler perdit dans l'incendie une grande partie de ses manuscrits.

Continuons à nous avancer vers le sud-est et du côté du Tyrol, en passant par *Steyr*, ville manufacturière, de 10,000 habitans, travaillant l'acier et le fer; et allons saluer *Salzbourg*, ville sur la Salza, avec un château fort sur une montagne, et 15,000 âmes. Les environs, affligés de crétins, abondent en minéraux, et le sel gemme y tient le premier rang. Cette ville, à une faible distance du Tyrol, nous y amène naturellement.

TYROL.

Le *Tyrol*, répétition de la Suisse, offre de belles vallées, des glaciers, des avalanches, des cascades et de hautes montagnes, parmi lesquelles le fameux passage du Brenner a 4,376 pieds au-dessus du niveau de la mer. Les prairies, les pâturages et les bois sont les seules ressources des habitans, qui dans la rigoureuse saison émigrent en grand nombre vers les contrées limitrophes, d'où ils reviennent au printemps avec le produit de leur industrie. Les Tyroliens sont

simples, hospitaliers, bons musiciens et bons chasseurs, car ils regardent leur fusil comme le plus précieux de leurs meubles, pouvant seul les défendre contre la tyrannie, qui plus d'une fois voulut s'appesantir sur eux. Leur premier intérêt est leur constitution, à laquelle ils sont très-attachés. Leur principale ville est *Inspruck*, assise au pied des montages, sur l'Inn, avec un château, plusieurs monumens, de jolis faubourgs, et 10,000 habitans. On peut citer encore *Brixen*, ville de 4,000 âmes, dont la route jusqu'à Kolman est superbe; et *Trente*, ville de 10,000 habitans qui parlent italien, sur l'Adige, du côté de l'Italie, dans une vallée délicieuse au pied des Alpes, qui l'environnent et qui, hautes, escarpées, et presque toute l'année couvertes de neige, semblent inaccessibles; cette ville est célèbre par le concile qui s'y tint de 1545 à 1663. Ajoutons à ces villes celles de *Brégenz*, chef-lieu du Voralberg, près du lac de Constance, à 32 lieues d'Inspruck, d'où je m'échappe, afin de passer dans la Styrie.

STYRIE.

Le duché de *Styrie* est très-montagneux, mais fort bien cultivé; on y récolte du blé, du vin, et toutes sortes de productions végétales; il est arrosé par la Drave, la Mur et la Save; il fabrique des faux, des clous, et a des mines de fer abondantes. Sa principale ville est *Gratz*, située sur la rive droite de la Mur, avec une forteresse sur un rocher escarpé; elle a trois belles places, des manufactures d'étoffes, des fabriques de fer, une fonderie de cloches, un lycée, une académie, un théâtre, un arsenal, une bibliothèque publique, et 17,000 habitans. Au sud de la Styrie j'entre dans le royaume d'Illyrie.

ILLYRIE.

Le *royaume d'Illyrie*, érigé en 1816, comprend la Carinthie, la Carniole, le territoire de Trieste, le Frioul autrichien,

l'Istrie vénitienne, la Croatie, et se divise en deux gouvernemens dont les chefs-lieux sont Laybach et Trieste; il est traversé par les alpes Juliennes et Carniques, a de belles vallées qu'arrosent la Save, la Drave, le Laybach et l'Isonzo; il est riche en minéraux, exporte des olives, de l'huile et du bois de construction; et il a dans ses limites les deux seuls ports de l'empire autrichien, Trieste et Fiume. Parcourons-en les principales cités, savoir Klagenfurt, Laybach, Goritz, Trieste, Fiume, Capo-d'Istria, Carlstadt, Agram et Gradisca.

Klagenfurt, capitale de la Carinthie, sur la Glau, à 60 lieues de Vienne et à 20 N. de Trieste, a des fabriques de draps et de blanc de céruse, et 10,000 habitans. Elle a un beau lac dans son voisinage, à dix lieues S. duquel on trouve *Laybach*, capitale du royaume illyrien, située sur la rivière dont elle porte le nom, et dont l'eau est chaude en hiver; on y remarque la cathédrale, l'hôtel-de-ville, l'hôpital, de beaux jardins, un lycée, des manufactures, et 20,000 âmes; dans ses environs est le lac

de Cirknitz, dont les eaux se perdent par des conduits souterrains et se renouvellent au bout de plusieurs mois. C'est au milieu d'une pluie terrible et au bruit du tonnerre que ce lac se remplit de nouveau. De Laybach à vol d'oiseau, directement et à 15 lieues à l'ouest, on trouve *Goritz*, capitale du Frioul autrichien, sur l'Isonzo, peuplée de 11,000 âmes; et d'où l'on revient vers le sud-est pour voir Trieste.

Trieste, bon port sur l'Adriatique, a quatre chantiers où l'on construit des vaisseaux. Cette grande et florissante cité est riche en pompeux édifices; elle est le grand débouché des productions du midi de l'Allemagne, des provinces Illyriennes et d'une partie de l'Esclavonie; la Hongrie lui envoie également plusieurs de ses minéraux. Trieste, peuplée de 40,000 âmes, reçoit du levant des blés, du sucre et du café; elle a des fabriques de cordages, des raffineries, des manufactures de coton, des teintureries, et des salines; bâtie sur l'emplacement de l'ancienne colonie de Tergeste, elle possède encore des restes

d'une vénérable antiquité; mais son importance est toute maritime, et elle a presque anéanti le commerce de Venise. En cela elle est secondée par *Fiume*, ville de 7 à 8,000 âmes, à 15 lieues S.-E., ayant un port commode et sûr, où se fait un commerce de blé, tabac, sucre, gros draps, bois, riz, épiceries, etc. Entre ces deux villes et dans une petite île unie à la terre ferme par un pont mobile, repose *Capo-d'Istria*, ville de 5,000 âmes, chef-lieu de l'ancienne Istrie vénitienne, et avec un bon port, d'où elle exporte du vin et du sel.

De Fiume nous marchons en ligne droite vers l'est, et dans 15 heures de chemin nous voyons *Carlstadt*, ville forte, peuplée de 3,000 âmes, capitale de la Croatie, au confluent de la Korona et de la Kulpe qui va joindre la Save. En poursuivant notre voyage dans la même direction, après avoir laissé à notre gauche au nord *Agram* ou *Zagrab*, autre ville de Croatie, peuplée de 18,000 âmes, sur la rive gauche de la Save, nos regards, en moins de 16 heures,

aperçoivent *Gradisca*, petite ville de 1,200 âmes, au confluent de la Struga et de la Savè. Nous la quittons pour joindre la Dalmatie, au sud-ouest.

DALMATIE.

Le petit *royaume de Dalmatie*, puisque nous devons ainsi l'appeler, s'étend comme un ruban, le long des bords de l'Adriatique depuis les confins du royaume d'Illyrie jusqu'aux bouches de Cattaro et aux frontières de la Turquie. Ce long ruban de terre, qui a successivement passé dans tant de mains différentes, de Ladislas aux Vénitiens, aux Turcs, aux empereurs grecs, aux Vénitiens encore, et de ceux-ci aux Français, et puis aux Autrichiens qui l'ont gardé pour eux en 1814, est une côte montagneuse et généralement stérile. Mais les *Dalmates* s'en contentent, ils aiment l'indépendance, et le joug autrichien pèse peu sur leur pays. Ils sont d'une humeur joviale, hommes de cœur et de foi, superstitieux, ayant recours aux images des saints

quand la peste les frappe, croyant beaucoup aux sorciers, ayant peu d'industrie, et vivant d'une manière très-frugale. Il serait au surplus extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de caractériser par des traits généraux les peuples dont se compose ce royaume formé principalement de ceux des côtes maritimes. Nous pourrons en indiquer quelques-uns en parcourant leurs principales résidences.

A 25 lieues S.-O. de Carlstadt, s'offre devant nous *Segna*, ville forte près de la mer Adriatique et peuplée de 5,000 âmes. C'est dans ses environs qu'habitent les *Morlaques*, peuple sorti de l'Albanie pour se soustraire à la domination des Turcs; ils sont forts, d'une haute stature, basanés, pillards; vivent de laitage, de racines, et ont une véritable passion pour l'ail. Ils ont quelque ressemblance avec les *Uscoks*, peuple inconstant et cruel, étranger aux idées de probité et de justice, et qui se trouve satisfait des plus grossiers alimens; il vit dans les montagnes, élève des moutons et des chèvres et pratique peu les arts;

pauvre jusqu'à l'indigence, la vie militaire est ce qui flatte le plus son ambition.

Vingt-cinq lieues au-delà de Segna vers l'est vous mènent à *Zara*, ville de 7,000 habitans, située dans une presqu'île sur l'Adriatique, avec un bon port et un siége archiépiscopal; ville très-commerçante, mais moins fréquentée par les antiquaires que *Spalatro*, assise également sur l'Adriatique, et où l'on voit les restes du palais de Dioclétien. Spalatro, peuplée de 14,000 âmes, est une des clefs de la Dalmatie; il y règne de la politesse et du luxe; on y est prévenant et affable, et par-dessus tout laborieux. Près de cette ville est la fameuse grotte de Ruecca, où la coupe des rochers est tellement verticale, qu'ils semblent avoir été taillés exprès.

Faites 38 lieues plus loin vers l'est sur la côte, et vous serez à *Raguse*, patrie de l'astronome Boscovich, ville forte, bien bâtie, bien commerçante, peuplée de 7,000 âmes, et ayant deux ports excellens, défendus par de bonnes fortifications. C'est la capitale de la Dalmatie; elle avait con-

servé un gouvernement indépendant et républicain jusqu'en 1797, où les Français en prirent possession; elle passa aux Autrichiens en 1814. Près de Raguse sont les ruines de l'ancienne Epidaure. Presque tous les *Ragusins* sont négocians. Ils ont dans leur voisinage les *Monténégrins* que la férocité de leurs mœurs a jusqu'ici soustraits à toute espèce de joug.

A 10 lieues plus à l'est encore sont les *bouches du Cattaro*, ainsi nommées à cause de la situation de ce pays autour de plusieurs petites baies qui forment le canal de Cattaro. La petite ville de *Cattaro*, peuplée de 4,000 âmes, défendue par une forte citadelle, est sur les confins de l'Albanie et au bord oriental de l'Adriatique. Les habitans de ce territoire se ressentent du voisinage des Turcs; et ils sont pour la plupart matelots, pêcheurs ou chasseurs.

Des bouches du Cattaro nous sommes revenus sur nos pas pour entrer, par la voie de Carlstadt, en touchant les provinces turques, dans le royaume de Hongrie; mais toutefois nous devons auparavant

une visite à l'Esclavonie qui en dépend, et nous irons ensuite dans la Transylvanie, pour rentrer de là dans la Hongrie proprement dite, et finir notre lettre par la Gallicie.

ESCLAVONIE.

Cette province de l'Autriche, annexée au royaume de Hongrie, a 525 lieues carrées et 528,000 habitans; baignée par le Danube, la Save, la Drave et l'Illowa; traversée par de hautes montagnes boisées qui se prolongent jusqu'à la rive méridionale du Danube; elle a de fertiles coteaux, un climat doux, et tout ce qui est nécessaire à la subsistance de ses habitans, d'ailleurs très-peu industrieux. C'est le pays des anciens Slavons ou *Esclavons*, qui y trouvèrent le dernier refuge de la liberté contre les armes des Romains. Les Esclavons aiment beaucoup leur vin comme aussi leur eau-de-vie de prunes; ils mangent ordinairement les fruits avant leur maturité; ils se contentent de peu, se passent même

de lit; et leur frugalité est telle qu'ils aiment mieux se priver d'alimens recherchés que de travailler pour les acquérir; ils sont fidèles en amitié, hospitaliers, intrépides au combat, mais portés au brigandage; la polygamie existe parmi eux; leurs troupeaux sont leur principale richesse; ils sont très-superstitieux; leurs femmes sont chastes et laborieuses; elles excellent dans la teinture des étoffes; enfin, ils sont en général d'une grande propreté, quoique indolens. Leurs principales villes sont Poséga, Eszeck, Szérem, Péterwaradin et Semlin.

Poséga, capitale de l'Esclavonie, ville libre et royale, peuplée de 4,000 âmes, située sur l'Orlova, est à 19 lieues d'*Eszeck*, forteresse sur la Drave, près de son confluent dans le Danube, ayant une suite de ponts d'une lieue et demie, des casernes pour 30,000 hommes, un lycée, des antiquités romaines, et 8,000 âmes; elle n'est qu'à 27 lieues de *Szérem*, patrie des empereurs Probus, Marc-Aurèle et Valère Maxime, qui elle-même n'est éloignée que

de 20 lieues de *Péterwaradin*, place forte sur le Danube, peuplée de 4,800 âmes, et près de laquelle le prince Eugène remporta sur les Turcs une grande victoire chantée par J.-B. Rousseau, dans une ode où l'on remarque ce beau mouvement :

Où sont ces fils de la terre
Dont les fières légions
Devaient allumer la guerre
Au sein de nos régions ?
La nuit les vit rassemblées,
Le jour les voit écoulées
Comme de faibles ruisseaux,
Qui, gonflés par quelque orage,
Viennent inonder la plage
Qui doit engloutir leurs eaux.

Les chrétiens poursuivirent les Turcs jusqu'à Belgrade, place forte en face de *Semlin*, ville sur la frontière de la Servie, au confluent de la Save et du Danube, entrepôt de tout le commerce qui se fait entre la Turquie et l'Esclavonie, ville de 8,000 âmes, où réside un commandant militaire pour la frontière, et près de laquelle est

de lit; et leur frugalité est telle qu'ils aiment mieux se priver d'alimens recherchés que de travailler pour les acquérir; ils sont fidèles en amitié, hospitaliers, intrépides au combat, mais portés au brigandage; la polygamie existe parmi eux; leurs troupeaux sont leur principale richesse; ils sont très-superstitieux; leurs femmes sont chastes et laborieuses; elles excellent dans la teinture des étoffes; enfin, ils sont en général d'une grande propreté, quoique indolens. Leurs principales villes sont Poséga, Eszeck, Szérem, Péterwaradin et Semlin.

Poséga, capitale de l'Esclavônie, ville libre et royale, peuplée de 4,000 âmes, située sur l'Orlova, est à 19 lieues d'*Eszeck*, forteresse sur la Drave, près de son confluent dans le Danube, ayant une suite de ponts d'une lieue et demie, des casernes pour 30,000 hommes, un lycée, des antiquités romaines, et 8,000 âmes; elle n'est qu'à 27 lieues de *Szérem*, patrie des empereurs Probus, Marc-Aurèle et Valère Maxime, qui elle-même n'est éloignée que

bitent se composent de nations très-diverses; on y parle allemand et valaque, mais les ordres du gouvernement sont ordinairement en latin; l'instruction y est peu répandue; les catholiques et les protestans exercent seuls des droits politiques dans cette principauté, qui fut successivement occupée par les Daces, les Goths, les Huns, les Avares, les Esclavons, devint hongroise au XIe siècle, autrichienne au XVIe, turque à la fin du XVIe, où elle fut acquise définitivement à l'empire germanique. Ses deux principales villes sont Clausenbourg et Hermanstadt.

Hermanstadt, où nos regards se fixent d'abord, n'est point regardée comme la capitale de la Transylvanie, bien qu'elle soit la résidence du gouverneur; c'est une ville grande et forte, située dans une plaine sur la Zibin ou Szeben; elle a un évêché, des fabriques, plusieurs maisons d'éducation, et 18,000 habitans. On admire dans les environs le célèbre passage que l'Aluta s'est fait dans une gorge resserrée. Les paysannes de ces mêmes environs passent

pour très-séduisantes ; elles mettent dans leur parure une grande recherche.

Clausenbourg ou *Klausenbourg* est la capitale de la Transylvanie sur le Samos ; elle est bien fortifiée, a une académie, deux lycées, une citadelle et deux synagogues ; on élève beaucoup de gros bétail dans ses environs ; elle a de beaux jardins, d'élégantes promenades, et 15,000 âmes.

A l'est de ces deux villes et sur la frontière turque est aussi *Kronstadt*, ville marchande, et en importance la seconde de la Transylvanie ; elle exporte par an plus de 3,000 flacons en bois d'érable ; elle compte 18,000 âmes. J'aurais dû encore parler de *Karlsbourg*, la seule forteresse régulière de la province, située sur le Maros, au pied d'une chaîne de montagnes, à l'ouest de Clausenbourg et d'Hermanstadt ; on y voit plusieurs tombes royales. Son voisinage de la Hongrie nous rappelle dans ce royaume.

HONGRIE.

Le *royaume de Hongrie*, dont nous avons indiqué la surface et la population, a 190 lieues de longueur sur 107 de largeur; il est séparé de la Moravie, de la Silésie, de la Gallicie, de la Buchowine et de la Transylvanie par les monts Krapacks, qui occupent plus du tiers de ce royaume, borné au sud par la Servie et le Danube; il a une plaine qui tient la moitié du pays. La variété des sites et le mélange de plaines et de montagnes rendent le climat inégal. C'est le pays le plus fertile de l'Europe, dans la partie sud-est, qui produit les plus beaux blés sans engrais et sans culture; on en estime la quantité à 5 millions de boisseaux. La partie montagneuse est généralement stérile, mais a de vastes forêts et des curiosités naturelles, comme des grottes en été remplies de glace formée au printemps, et qui n'y fond qu'à l'approche de l'hiver. Le Danube, le Samos, le Koros, la March, la Drave et la Theiss

fertilisent de leurs eaux la Hongrie, et toutes ces rivières y sont navigables. La basse Hongrie offre des eaux stagnantes et des lacs, notamment le lac Balaton qui a 24,000 toises carrées, et dont l'eau peut se conserver deux ans sans se corrompre. La Hongrie est renommée par ses vins, en tête desquels vient le Tokay, et qui donnent chaque année plus de 18 millions de tonneaux du pays; elle est riche en bois de construction; c'est dans son territoire septentrional que se trouvent de gigantesques pins et sapins, tandis que le territoire inférieur a des forêts de chênes dont on extrait une immense quantité de noix de galle.

Une contrée aussi vaste et aussi montagneuse doit posséder des trésors en minéralogie: en effet, la Hongrie a toutes les sortes de mines, de pierres et de métaux. Ses chevaux, ses bœufs sont excellens; on voit partout de grands troupeaux de moutons; et partout le gibier se trouve à profusion. Mais l'industrie des habitans ne se montre qu'en raison inverse des richesses

du sol; comme il a tout fait pour eux, ils se croient dispensés de rien ajouter à leur bien-être; cependant les villes offrent des manufactures et des fabriques, et font un commerce d'exportation et d'importation assez considérable.

Quant au gouvernement de la Hongrie, l'empereur d'Autriche en est de droit le chef; mais les Hongrois ont conservé leurs lois et leur constitution, mélange de monarchie et d'aristocratie. La justice est administrée par les nobles, qui seuls peuvent être propriétaires fonciers; ils sont en outre exempts de taxes, et leur personne est inviolable. Le pouvoir exécutif est entre les mains d'un conseil d'état résidant à Bude. L'assemblée des états ou la diète nomme le vice-roi, qui est ordinairement le palatin. Ces états se composent des prélats catholiques, des magnats, des représentans de la noblesse secondaire et de ceux des villes. Les deux premiers ordres forment la chambre haute, présidée par le palatin; le nombre des membres de la diète est d'environ 700. Nous parlerons de leur séance,

quand nous serons à Presbourg, où elle se tient.

Les principaux peuples qui habitent maintenant la Hongrie sont les Hongrois originaires, les Slaves, les Allemands et les Valaques : de là naît la difficulté de résumer leur caractère commun. Ils sont tous belliqueux, fiers et vindicatifs ; ils ont un peu adouci leurs mœurs, à mesure que les bienfaits de la civilisation ont pénétré parmi eux. Les Hongrois gardent encore leur ancien costume, semblable à celui de nos hussards. Le voisinage de la Turquie les a forcés à vivre sur le pied de guerre, aussi le gouvernement est-il chez eux à la fois civil et militaire ; il a même fallu établir des limites exclusivement militaires, organisées comme les colonies russes du Caucase ; le Hongrois limitrophe de la Turquie doit toujours être prêt à prendre les armes et à quitter sa maison pour habiter les camps ; il en est de même du Transylvain, du Croate et des autres peuples des frontières autrichiennes vers l'empire ottoman ; tous ces peuples limitrophes manient de la

même main la charrue et le mousquet ; ils labourent leurs champs, comme ils font l'exercice, par l'effet d'un commandement. L'action de leurs chefs s'étend sur tout.

Examinons à présent les principales cités de la Hongrie, en commençant par Temeswar, où nous entrons en revenant de la Transylvanie.

Temeswar est une forteresse imposante, chef-lieu du bannat de ce nom, au confluent du Temès et de la Beg, à 29 lieues N.-E. de Belgrade ; elle est peuplée de 11,000 habitans, presque tous allemands. Soliman II s'en rendit maître en 1552 ; mais le prince Eugène la reprit en 1716 ; ce qui a fait dire à J.-B. Rousseau :

Temeswar, de nos conquêtes
Deux fois le fatal écueil,
Sous nos foudres toutes prêtes
A vu tomber son orgueil.
Par toi seul, prince invincible,
Ce rempart inaccessible
Pouvait être renversé ;
Va, par son illustre attaque,

Rompre les fers du Valaque
Et du Hongrois oppressé.

De Temeswar, en revenant toujours vers l'ouest, il n'y a guère que 30 lieues pour être à *Szegedin*, ville libre et royale au confluent de la Maros et de la Theiss; c'est une forteresse de seconde ligne, peuplée de 16,000 âmes; d'où l'on arrive en 40 heures à *Pesth*, ville libre également, sur la rive gauche du Danube, et la seconde de la Hongrie par son commerce; peuplée de 42,000 âmes, elle a beaucoup de manufactures; elle communique, par un pont de 600 toises de long sur le Danube, avec *Bude* ou *Ofen*, située sur la rive droite du fleuve, peuplée de 30,000 âmes, renommée par ses antiquités, son vin rouge, ses melons, son château royal, et dépositaire de la couronne hongroise, palladium des libertés de la Hongrie.

Vingt heures nous suffisent pour aller directement vers l'ouest, à *Raab*, ville forte, peuplée de 14,000 âmes, dans une plaine agréable, au confluent du Raab, du Rab-

nitz et du Danube; et à peu de lieues d'*OEdenbourg*, ville libre près d'un lac, bien bâtie, peuplée de 12,000 âmes, et que nous laissons à gauche pour faire halte à Presbourg.

Presbourg, capitale de la Hongrie, sur la rive gauche du Danube, est à 15 lieues de Vienne, et au pied d'une montagne dite le Kœnigsberg, sur laquelle est bâti le château; cette ville, peuplée de 30,000 habitans, a un grand théâtre, une cathédrale où l'on sacre les rois, et est le siége de la diète de Hongrie, qui se tient dans une haute et longue pièce, où se trouve une table couverte de drap vert, pourvue de tout ce qui est nécessaire pour écrire.

Près du président et à sa droite sont assis les dignitaires ecclésiastiques. Les autres membres, portant l'habit national, sont à gauche. Les débats ont lieu en latin; l'action des orateurs est animée, ils parlent avec facilité et abondance, leurs périodes résonnent majestueusement à l'oreille; leurs harangues ne durent guère plus de dix minutes; les discussions se suivent avec

une grande liberté, le *vox populi, vox Dei*, est souvent prononcé; ce qui n'empêche point le bras de fer de l'Autriche de retenir la bride au coursier hongrois; d'ailleurs, l'illusion finit au sortir de la salle, et l'on n'y retrouve plus rien de la pompe chevaleresque déployée dans l'intérieur. Vous ne verrez pas de chevaux de selle qui hennissent en attendant impatiemment leurs maîtres; vous n'apercevrez qu'une longue file de mauvaises carrioles découvertes, sur lesquelles les nonces éperonnés, vêtus en hussards et couverts de fer, s'en retournent paisiblement chez eux. Vous comprenez alors que tout ce que vous avez vu dans la salle n'est qu'une vaine représentation du passé, et que la diète elle-même n'est que le reste d'une institution imposante, mais en ruines.

Un autre souvenir d'un passé plus ancien, que l'on retrouve à Presbourg, ce sont les paysans esclavons. Lorsqu'ils ont reçu quelque monnaie pour des travaux exécutés dans votre auberge, vous les voyez se réunir à la porte d'entrée pour y danser en-

semble. Ils frappent leurs mains épaisses l'une contre l'autre ; ils lèvent en cadence leurs gros pieds, ils montrent leurs dents blanches, et entonnent un chant trop sauvage pour qu'on puisse l'appeler un air. Ces malheureux conduisent dans les marchés de Presbourg des voitures avec de petits chevaux qui paraissent encore plus sauvages que leurs guides, et ces derniers sont aussi barbares peut-être que les paysans slaves du temps des Romains.

De Presbourg avançons-nous vers le nord-est pour visiter 1° *Schemnitz*, ville très-ancienne, bâtie sur un rocher, peuplée de 20,000 âmes, possédant des mines d'or et d'argent qui occupent au-delà de 5,000 travailleurs ; 2° *Kremnitz*, principale ville des mines de Hongrie, située au fond d'un bassin, entre deux montagnes, au nord-est de Schemnitz, et peuplée de 12,000 habitans ; 3° *Erlau*, ville de 5 à 6,000 âmes, dans une vallée, sur la rivière du même nom ; 4° *Tokay*, ville au confluent du Bodrogh et de la Theiss, renommée par ses vins que l'on ne boit qu'à la table de l'em-

pereur; et 5° *Kaschau*, à 8 lieues N. de Tokay, ville de 15,000 âmes, libre et royale, la plus belle de la haute Hongrie, avec une forteresse sur le Hernath et un grand arsenal. Elle a dans ses environs deux cavernes célèbres, l'une par son immense étendue et ses stalactites; l'autre par sa température, chaude en hiver, froide en été; elle a encore des eaux minérales et des mines d'opale. Cette ville est presque limitrophe de la Gallicie, que nous irons saluer d'un regard, ainsi que la Buchowine, en traversant les monts Krapacks.

GALLICIE.

La *Gallicie*, cette portion de la Pologne qui échut à l'Autriche lors du partage de ce royaume en 1773, province dont le nom véritable est *Galitzie*, et le nom vulgaire *Lodomirie*, est une vaste plaine sablonneuse, coupée seulement dans sa partie méridionale par quelques ramifications des monts Krapacks; le climat y est tempéré;

les bois en sont peuplés de buffles, de loups, d'ours et de gibier; le sol est très-fertile en blé; les habitans ont conservé les anciendes mœurs et la langue de leur mère-patrie, la Pologne, dont nous parlerons dans le tome suivant; mais abrutis par la servitude et l'ignorance, ils sont malpropres, indolens et grossiers. Cependant, comme parmi eux il existe plusieurs religions, il sont très-tolérans les uns envers les autres; quelques prêtres catholiques ne craignent pas d'enfreindre la règle du célibat, et personne ne songe à leur faire un crime des enfans qu'ils élèvent en leur apprenant le respect des lois et de la paternité.

Dans les contrées montagneuses de la Gallicie, on rencontre deux variétés de Polonais, les Mazurakes et les Gorales. Les premiers habitent le bas des vallées; les seconds plus particulièrement les hauts lieux, et ils sont plus vifs, plus agiles, plus robustes que les précédens; ils marchent toujours avec une hache à la main, dont ils se servent avec une grande dextérite, et

qu'ils ne quittent jamais, soit dans leurs jeux, soit dans leurs danses, ou dans leurs autres amusemens. Quelques-uns sont tisserands, colporteurs et merciers ambulans; d'autres fabriquent des meubles; un petit nombre se livre à l'agriculture, mais la stérilité du sol rend leurs efforts peu productifs. Ils font du pain avec de l'avoine, et ajoutent à cette nourriture des pommes de terre, du petit-lait, du beurre et du fromage. Ils comptent parmi eux beaucoup de vieillards, et même des centenaires, qui deviennent encore pères. Les Gorales se fabriquent eux-mêmes leurs draps, leur linge et leurs chaussures.

C'est dans la Gallicie que se trouvent les deux fameuses salines de Rochnia et de Wieliczka, dont le produit, sous le gouvernement polonais, s'élevait à dix millions de florins; elles rapportent maintenant à l'Autriche, deux millions nets de florins de Vienne. La mine de Bochnia consiste en un long corridor souterrain qui a 750 pieds de large et 10,000 pieds de long. Celles de Wieliczka ont encore plus d'étendue, outre

un puits de 800 pieds de profondeur où l'on descend par un escalier tournant de 470 marches. Dans quelques mines, on a pratiqué des salles aussi vastes que des églises, et aussi des chapelles et des magasins pour les tonneaux de sel et le fourrage des chevaux. Le nombre des ouvriers s'élève à plus de 1,000; aucun n'y passe sa vie entière, comme quelques voyageurs l'avancent, et les accidens y sont rares.

La capitale de la Gallicie est *Lemberg*, située sur la Peltew et défendue par deux châteaux forts; c'est une grande et belle ville, avec des rues larges, droites, bien pavées et ornées d'édifices élégans, ce qui forme un singulier contraste avec les masures polonaises qui dans les environs attristent l'œil du voyageur, récréé toutefois par de jolies promenades et des vues romantiques. Lemberg renferme 50,000 âmes, dont 13,000 juifs qui y possèdent deux synagogues; cette ville a un archevêché latin, un archevêché arménien et un évêché grec.

Parmi les autres villes de la Gallicie,

nous citerons *Przemysl*, sur la Sann, avec une forteresse sur un rocher, et 7,000 âmes; *Iaroslaw*, sur une colline, avec l'ancien collége des jésuites, et 6 à 7,000 habitans qui font un commerce considérable de cire et de cierges, les environs étant remplis de ruches d'abeilles; *Belz*, ville entourée de grandes forêts, avec des fabriques de potasse et 5 à 6,000 âmes; *Brody*, peuplée de 20,000 individus faisant un commeree de transit avec la Russie, la Turquie et l'Allemagne; *Sambor*, ville de 5,600 habitans, dans une belle plaine sur le Dniester, avec des manufactures et des blanchisseries de toile; et *Drohobitz*, peuplée de 7 à 8,000 habitans industrieux, dont plus d'un tiers sont juifs.

BUCHOWINE.

Au sud-est de la Gallicie est une province turque cédée à l'Autriche en 1775, et qui porte le nom de *Buchowine* ou *Bukowine*, c'est-à-dire *bois de sang*, parce que ses habitans primitifs, les Moldaves,

croyaient que le hêtre, dont leurs forêts sont généralement composées, sur les flancs des Carpathes, était du même bois que la croix du Sauveur.

Cette contrée se rattache par sa position physique et son voisinage au royaume de Gallicie; elle est arrosée par trois principales rivières, la Moldava, le Fereth et le Pruth qui descendent des montagnes précitées; elle a de riches vallées où abondent les blés, les pâturages, les fruits et les vignobles; elle compte de nombreuses sources salines, et a, comme la Gallicie, beaucoup de colonies allemandes, arméniennes et juives, qui forment une ligne de communication militaire entre la Gallicie et la Transylvanie, sur les frontières de la Turquie et de la Russie, près de la Moldavie et de la Podolie.

La capitale de la Buchowine est *Tchernowitz* ou *Czernovicz*, sur le Pruth; au pied du versant nord-est des Carpathes, et dans une position riante, entre Lemberg et Jassy, avec 800 maisons et 5,000 habitans.

En terminant cette revue des états de l'empire autrichien, nous dirons quelques mots d'une ville presque enclavée dans la Gallicie, et qui, près des limites du nouveau royaume de Pologne, est devenue libre depuis 1815, sous le triple protectorat de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche : c'est *Cracovie*, située dans une plaine au confluent de la Vistule et de la Rudowa. Cette ville polonaise, dont nous faisons ici mention avant de traiter de la Pologne proprement dite, a une juridiction de 44 lieues carrées, avec deux villes, un bourg et soixante dix-sept villages et hameaux; elle est entourée de murailles, compte nne multitude de clochers, offre une cathédrale qui renferme les tombeaux de Sobiesky, de Kosciusko et de Poniatowsky, et réunit dans son enceinte environ 30,000 âmes. A Cracovie, on remarque le château fort, l'observatoire et le grand hôpital; l'université date de 1342; la bibliothèque renferme des manuscrits précieux sur le concile de Trente. Les habitans de Cracovie passent pour les Gascons

de l'ancienne Pologne, mais il ne faut pas prendre cette pensée bien au sérieux; car si le terme de Gascon est synonyme de craqueur, il en existe dans tous les pays.

ADDENDA.

Il ne sera pas sans utilité ni intérêt d'offrir ici, en conclusion de ma lettre, un exposé, très-succinct toutefois, des *montagnes* de l'empire autrichien, que nous n'avons pu qu'indiquer dans nos généralités, mais sur lesquelles l'espace qui nous reste permet de revenir. Voici les hauteurs de quelques-unes, d'après Malte-Brun :

Carpathes.

Ruska-Poyana.	9,300 pieds.
Buthest, en Transylvanie.. . .	8,160
Kronstadt (ville).	1,896
Gurabor.	4,581
Piétrosz.	6,824
Kriwan de Thurecz. . . , . .	5,412
Alt-Water.	4,505

Sudètes.

Sturmhaube.	4,722
Scheekuppe.	4,950
Vallée de Galtz.	1,300
Lausche (monts Métalliques). .	2,407
Steinberg (monts Hercyniens). .	2,280
Beerberg (idem). . . .	2,985

Les Carpathes forment la grande chaîne des Alpes allemandes, nous en avons parlé en traitant de l'Allemagne ; quant aux monts Sudètes, qui en sont une branche principale, entre la Bohême et la Silésie, rien de plus riche que leurs flancs et leurs sommets en tableaux variés, imposans, sublimes ou gracieux. Leur hauteur ordinaire n'atteint pas celle que la nature a assignée aux neiges perpétuelles, mais plusieurs cimes s'en rapprochent ou la dépassent. Les maisons et les récoltes des fruits sont étrangères aux régions supérieures, où l'on a huit mois d'hiver et quatre mois de printemps. Il pleut rarement sur les parties hautes, parce que les nuages n'y sont pas à une assez grande élévation pour que l'eau qui s'en échappe puisse se réunir en gouttes régulières avant d'atteindre à terre. Le crépuscule y est plus long que dans les plaines.

Les habitans des hauts lieux, proprement nommés monts des Géans, d'où descendent une quantité in-

nombrable de ruisseaux, et qui comprennent une surface de vingt milles carrés, avec 54,000 individus pour la chaîne entière, n'élèvent guère de gros bétail et de chèvres. Les femmes nourrissent leurs enfans un an ou dix-huit mois, et sont prodigieusement fécondes. Ces montagnards ne vivent que de pain et de laitage, les plus pauvres n'ont de viande qu'une seule fois dans l'année. Ils sont tous des modèles d'activité et d'industrie; leur démarche est vive et sautillante, parce qu'ils ont rarement à faire quelques pas sur un terrain uni; ils ont une facilité singulière à gravir les montagnes et à porter de lourds fardeaux dans les lieux les plus roides. Il n'est pas rare de voir chez eux des centenaires. Malheureusement le goût des liqueurs fortes a déjà en beaucoup d'endroits altéré la pureté des mœurs.

Dans les mariages le père fait les frais de la noce. Ordinairement le conducteur de la mariée la rachète par un présent aux femmes et aux filles qui la tenaient cachée; elle est conduite chez le futur au son des instrumens. La fonction la plus importante est celle d'orateur de la noce, il en est l'âme, il faut qu'il soit toujours prêt à parler, à chanter, à faire rire; il ordonne toute la cérémonie, fait les invitations, et ne doit jamais être pris en défaut. Après le festin on passe la nuit à danser et à boire; la walse est la danse préférée, chaque garçon porte un bouquet qu'il a reçu de sa compagne. Le nouveau né a quinze ou vingt parrains et marraines; si c'est

un garçon, les hommes marchent les premiers; si c'est une fille, ce sont les femmes. L'enfant doit être porté par une personne non mariée. A la fin de la sixième semaine l'acconchée est conduite à l'église par toutes ses commères pour y faire ses relevailles. Au bout de quelques mois les parrains donnent un repas splendide. Au carnaval on promène un homme vêtu en paille et figurant un ours; il tient à la main une canette de bière; à la Saint-Jean l'on s'envoie mutuellement des gâteaux. Lorsque l'on passe un contrat, toute personne qui entre dans l'hôtellerie a le droit de boire, aux frais des parties, autant de bière qu'il en veut.

Le climat et les occupations semblent faire de l'habitant des Sudètes une espèce de nomade. Il passe généralement l'été seul sur les montagnes avec son troupeau; l'hiver il vit au milieu de ses amis et de ses parens. La nature l'a destiné à être plutôt un berger débonnaire qu'un berger sauvage. N'ayant à combattre ni les loups ni les ours, n'ayant pas à défendre ni à assurer sa propriété contre les voleurs, les armes de tout genre lui sont inutiles. Un verrou de bois se remarque seul à sa porte pour la fermer contre les ouragans. Le fils aîné est de droit héritier de la maison paternelle. Depuis 1781, la servitude ayant été abolie parmi les Sudètes, leur condition s'est beaucoup améliorée, et l'instruction élémentaire a pénétré dans leurs foyers.

Fleuves et principales rivières de l'Europe.

Nous indiquerons ici par supplément à notre première lettre le cours des *fleuves et principales rivières de l'Europe*, divisés par bassins, en anticipant même sur les contrées que nous n'avons pas encore décrites.

Bassin de l'océan Glacial.

	Cours.
Petchora.	150 lieues.
Metzen.	100
Dwina.	160
Onéga.	70
Tana.	50

Bassin de la Baltique.

Tornéo.	80
Liusna.	86
Dala.	98
Néva.	15
Duina.	140
Niémen.	150
Vistule.	190
Bug.	100
Oder.	150
Wartha.	110
Narewa.	50

Bassin de la mer du Nord.

Glomma.	90
Gotha.	125

Elbe.	190 lieues.
Sprée.	75
Weser.	100
Ems.	70
Rhin.	225
Reuss.	48
Mein.	110
Moselle.	116
Meuse.	120
Escaut.	68
Trent.	60
Tamise.	60
Lippe.	40

Bassin de l'océan Atlantique.

Saverne.	60
Shannon.	70
Somme.	30
Cher.	60
Seine.	110
Vilaine.	30
Allier.	70
Loire.	180
Charente.	50
Vienne.	60
Garonne.	115
Dordogne.	70
Adour.	60
Minho.	55
Douro.	125

Tage.	160 lieues.
Guadalquivir.	100
Guadiana.	140

Bassin de la Méditerranée.

Ségura.	70
Ebre.	125
Rhône.	130
Durance.	70
Arno. . . . . , ...	35
Tibre.	60
Volturne.	30
Eurotas.	30
Alphée.	30
Maritza ou Hèbre.	90
Strimon.	40
Pénée.	30

Bassin de l'Adriatique.

Pô.	125
Adda	50
Adige.	75
Boyana.	40
Drin (Hémus).	60
Voioussa (id.)	40

Bassin de la mer Noire.

Danube.	570
Drave.	120
Morava.	50
Save.	110

Pages.

bourg; Carlscrone; Calmar; Orebro; lac Wetter; Stockholm; Upsal; Dalécarlie; Fahlun; Angermanie; Laponie; aurores boréales; mœurs et coutumes des Lapons; Tornéo. Hammerfest. — *Norwége* : tourbillon de Mael-Stroom; généralités sur la Norwége; Drontheim; Bergen; Christiansand; Christiania.—Conclusion sur la Scandinavie. 43

LETTRE III. *Danemarck.* Situation; étendue; population; climat; forces du Danemarck; division territoriale; villes et curiosités principales : Elseneur; Copenhague; Frédéricsbourg; Corsoer; grand Belt; Odensée; petit Belt; Kolding; Aarhus; Aalborg; Ripen; Flensbourg; Sleswick; Holstein, ou Kiel; Rendsbourg; Altona. Villes anséatiques : Lubeck; Hambourg; Brême. Duché de Lauenbourg. Archipel Feroë. — Islande. Spitzberg. Mœurs et coutumes. Savans danois : Tycho-Brahé, Langebeck, Ewald, Wessil, Muller, Holberg, Malte-Brun. 73

LETTRE IV. *Iles Britanniques.* Situation; étendue; population; division territoriale du royaume uni de la Grande-Bretagne; mœurs, caractères, forces, industrie, principales villes et curiosités naturelles ou autres de l'Angleterre propre avec le pays de Galles,

Pages.

de l'Écosse et de l'Irlande. Parlement britannique. Voie sous la Tamise. 101

LETTRE V. *Pays-Bas*. Situation; étendue; limites; division; climat; canaux; productions ou industrie; population; forces; revenus: mœurs et coutumes; établissemens scientifiques; villes principales. Formes du gouvernement des Pays-Bas. 157

LETTRE VI. *Allemagne*. Traits généraux de l'Allemagne: situation, étendue, population, forces, cultes. Climat, fleuves, montagnes. Mœurs, coutumes et caractère des Allemands. Etats composant la confédération germanique, et leur description, excepté l'empire d'Autriche et la Prusse: Hanovre; Brunswick, Mecklembourg; duchés et principautés intermédiaires. Bade; Wurtemberg; Bavière; Saxe. Villes et curiosités principales. Récapitulation. 19

LETTRE VII. *Prusse*. Généralités géographiques et statistiques; mœurs et usages; formes du gouvernement. Topographie ou villes principales: Halle, Erfurth, Merseebourg, Coblentz, Bonn, Trèves, Cologne, Dusseldorf, Juliers, Aix-la-Chapelle, Clèves, Wesel, Munster, Magdebourg, Brandebourg, Potsdam, Berlin, Custrin, Stettin, Prentzlow, Stralsund, Marienbourg, Elbing, Dantzick, Eylau, Friedland, Kœnigs-

Pages.

bergs, Tilsit, Memel; retour par Posen et Francfort sur l'Oder; visite en Silésie: Breslau; Leignitz. 251

LETTRE VIII. *Empire d'Autriche.* Situation, étendue, population, force, revenu, industrie, climat; montagnes, fleuves et lacs de l'empire autrichien; caractère et usages de ses habitans; formes de son gouvernement. Ses grandes divisions politiques ou territoriales: Bohême, Moravie, Autriche propre, Tyrol, Styrie, Illyrie, Dalmatie, Esclavonie, Transylvanie, Hongrie, Gallicie et Buchowine; villes et curiosités principales de ces contrées. Ville libre de Cracovie. . . . 273

ADDENDA. Montagnes autrichiennes. . . 339

COURS des fleuves et rivières de l'Europe. . 343

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

/ 1 7 1921